

TABLEAUX DE LA VIE PRIVÉE

LA

FAMILLE H...

PAR

M^{LE} FRÉDÉRIKA BREMER

TRADUIT DU SUÉDOIS

PAR

M^{LE} R. DU PUGET

AUTEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE,
DU PLUTARQUE DES HOMMES DE GUERRE ÉTRANGERS, TRADUCTEUR DES EDDAS,
DES ŒUVRES DE TEGNÉR, DE L'HISTOIRE DE GUSTAF II, ADOLPHE,
PAR A. FRYXELL, ETC., ETC.



PARIS

LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,
PLACE DE LA MADELEINE, 24.

1846

TABLEAUX DE LA VIE PRIVÉE

**LA
FAMILLE H...**

PAR
M^{LLE} FRÉDÉRICA BREMER

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR
M^{LLE} R. DU PUGET

AUTEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE,
DU PLUTARQUE DES HOMMES DE GUERRE ÉTRANGERS, TRADUCTEUR DES EDDAS,
DES ŒUVRES DE TEGNÉR, DE L'HISTOIRE DE GUSTAF II, ADOLPHE,
PAR A. FRYXELI., ETC., ETC.

PARIS

LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

PLACE DE LA MADELEINE, 24
1846

I. L'arrivée. — Le thé — Les portraits

J'attendais un soir vers la fin de février 1 829, à Tune des barrières de Stockholm, l'employé de l'octroi chargé de visiter mes bagages, avant qu'il me fût permis de pénétrer dans la capitale. Il faisait un grand vent, accompagné de neige. Assise dans un petit traîneau découvert, transie de froid, fatiguée, endormie, j'étais, comme votre âme compatissante se l'imaginera facilement, chère lectrice, dans une situation peu digne d'envie.

Mon pauvre cheval, qui avait la morfondure, toussait et soufflait. Pour se réchauffer, son conducteur se battait les flancs avec ses bras en croix ; le vent sifflait, la neige tourbillonnait autour de nous. Je fermais les yeux et je prenais patience, ce parti m'ayant toujours semblé le meilleur, dans les tempêtes du ménage ou de la nature, quand on n'a pas le bonheur de pouvoir s'y soustraire. Enfin, des pas lents se firent entendre sur la neige qui craquait. Le visiteur s'approcha avec une lanterne. Il avait le nez rouge et paraissait malheureux. Je tenais un billet¹ pour le glisser dans sa main et acheter ainsi le repos et la liberté du passage. La main fut retirée : « Ce n'est pas nécessaire, dit le visiteur avec sécheresse, mais poliment. Je ne vous causerai pas beaucoup d'embarras, » continua-t-il en se mettant à soulever mes fourrures, et à chercher dans mes boîtes. Ce ne fut pas sans humeur que je me vis forcée de sortir du traîneau, et par une méchanceté secrète, je remis le billet dans mon sac, en me disant que cet homme n'aurait rien pour sa peine.

Cependant mon cocher qui était fort sociable, avait entamé une conversation avec le visiteur.

« Il fait ce soir un temps d'enragé, cher Monsieur.

— Oui.

— Je crois, que vous préféreriez être assis dans votre chambre bien chaude, et boire une goutte, plutôt que de vous geler les doigts en nous retenant ici, ce dont personne ne vous remerciera. »

Pas de réponse.

« Je donnerais volontiers quelque chose, pour être assis maintenant devant un brasier ardent à côté de ma ménagère, et occupé à manger mon gruau du dimanche ². Cela serait agréable, Monsieur, n'est-ce-pas ?

— Oui.

— Êtes-vous marié ?

— Oui.

— Avez-vous des enfants ?

— Oui.

— Combien ?

— Quatre, » Et un profond soupir accompagna cette réponse.

" Quatre ! Vous ne manquez pas de bouches à remplir. Ah ! ah ! vous croyez avoir trouvé de la contrebande ; c'est du fromage, cher Monsieur, du fromage à vous lécher les lèvres. Je parie que vous avez plus envie d'y mordre, que de goûter à la lune. Et bien ! ne voyez-vous pas que c'est seulement une barrette à beurre ? Faut-il absolument que vous plongiez les doigts dans la salière, etc, etc. »

Lorsque le visiteur se fut assuré qu'un grand nombre de fromages, de pains ronds et de pains d'épices, composaient le principal chargement du traîneau, il remit tout dans l'ordre le plus exact, me donna la main pour remonter clans mon véhicule, et serra soigneusement les fourrures autour de moi. Toute ma mauvaise humeur s'était évanouie. « C'est le devoir de ce pauvre employé, pensai-je, d'être la peste, le tourment des voyageurs, et il s'en est acquitté de la manière la plus polie du monde ! » Tandis qu'il continuait à remettre consciencieusement les choses à leur place, mille réflexions s'élevaient dans mon âme, et m'adoucissaient encore davantage. Ce nez rouge gelé, cet air abattu, ces doigts engourdis, ces quatre enfants, le mauvais temps, tout cela passait devant moi comme les ombres d'une chambre obscure et m'attendrissait le cœur. Je mis de nouveau la main dans mon sac pour reprendre le billet, je songeai à un fromage, à un pain pour le souper des quatre enfants ; mais tandis que je réfléchissais, et réfléchissais encore, le visiteur ouvrit la barrière, ôta poliment son chapeau, j'entrai rapidement dans la ville toute prête à crier : arrêtez ! mais ne le faisant pas. J'avais avec le cœur navré, et en éprouvant, un sentiment pénible comme si j'avais perdu quelque chose en route. A travers les flocons de neige, m'apparaissaient sans cesse et le nez rouge gelé, et la figure triste, sur laquelle il m'aurait été si facile d'appeler, pour un instant du moins, l'expression du bonheur. Dans les grandes comme dans les petites choses, l'irrésolution nous fait perdre bien souvent l'occasion d'être utile. Tandis que nous nous demandons : dois-je, ne dois-je pas faire ceci, l'instant

s'envole, la fleur du bonheur que nous aurions pu donner se fane, et souvent les larmes du regret ne peuvent là ranimer.

Cette pensée décourageante m'occupait l'esprit pendant que mon traîneau avançait avec peine sur la neige épaisse et piétinée ; il enfonçait souvent dans un ruisseau, d'où il était difficile de le tirer. Le vent éteignait les réverbères, et les rues n'étaient, pour ainsi dire, éclairées que par des magasins étincelants de clarté. Ici, un homme sur le point de perdre son manteau, le serrait davantage contre lui le vent en profitait pour emporter son chapeau ; là, une femme tenant sa pelisse d'une main et la passe de son chapeau de l'autre, avançait avec courage, mais en aveugle, contre une boutique de fruiterie, dont la marchande, au nez pointu, la priait d'une voix rude de faire attention. Ici, hurlait un chien ; là, jurait un homme, dont le haquet s'était accroché à un autre ; un petit garçon marchait gaîment en sifflant malgré les tourbillons de neige et le vent, qui ne troublaient point sa sérénité. Très souvent un traîneau fermé ayant ses lanternes allumées, passait avec la rapidité d'une comète, et chacun, hommes et bêtes, faisait place. C'est tout ce que je vis cette fois de notre grande capitale. Pour m'égayer, je pensais à l'aimable famille au milieu de laquelle j'allais bientôt me trouver, au joyeux événement qui m'appelait auprès d'elle. En un mot, je pensais à tout ce que ma mémoire pouvait me suggérer pour me réchauffer l'âme. Enfin, le traîneau s'arrêta, et le cocher cria : « Nous voici arrivés ! » Je me dis avec ravissement : « Me voilà donc ici ? » J'entendis bientôt autour de moi, une foule de voix qui me disaient sur des tons différents mais joyeux : « Bonjour ! bonjour ! bon soir ! sois la bienvenue ! » Moi, mes pains ronds, mes fromages, mes pains d'épices, nous fûmes parfaitement accueillis, et on nous installa dans une jolie chambre bien chaude.

Une demi-heure après, j'étais assise dans un charmant salon, bien éclairé, où se trouvaient réunis le colonel H... et sa famille. C'était l'heure du thé ³. Un nuage de vapeur sortait de la bouilloire et planait sur les tasses reluisantes de propreté. La table était couverte de corbeilles remplies de gâteaux, de biscottes, de beignets secs. Télémaque, passant du Tartare dans l'Élysée, n'éprouva pas une plus grande satisfaction que moi, lors qu'après avoir été exposée à un si mauvais temps, je me trouvai dans ce port amical de la table à thé. Les êtres aimables et gais qui s'agitaient autour de moi ; ce salon où l'on était si bien, les lumières, qui dans certains moments, contribuent à donner de la gaîté à l'âme ; la délicieuse chaleur du breuvage

que je prenais, tout était bon, excellent, et ranimait la vie, la joie ; tout était hélas ! cher lecteur, croiras-tu qu'au milieu de mon ravissement, le nez gelé de l'octroi se plaça sur le bord de ma tasse, et en rendit le nectar amer ? C'est cependant ce qui arriva, et j'aurais été moins effrayée, je crois, si j'eusse vu le double de ma personne ⁴. Afin de reprendre toute ma tranquillité, je dis en moi-même : « Demain, je réparerai ma négligence ; demain... » et satisfaite de ma bonne résolution, je m'assis comme de coutume dans un coin du salon, en tricotant mon bas, et en buvant de temps à autre une gorgée de thé dans la tasse posée sur une petite table bien éclairée. J'observais sans que l'on s'en doutât, mais avec attention, le tableau de famille que j'avais devant moi.

Le colonel H..... assis à l'extrémité du canapé, faisait une patience, la blockade de Copenhague, je crois. Il était grand, fortement bâti, maigre, et avait un air souffrant. Ses traits étaient nobles, et de ses yeux profondément enfoncés, jaillissait un regard pénétrant mais calme, dont l'expression était celle d'une bonté presque divine, surtout quand il le fixait sur ses enfants. Le colonel parlait rarement, ne faisait jamais de discours, mais ses paroles, prononcées avec lenteur, et empreintes d'une sorte de gravité forte, produisaient la plupart du temps l'effet d'un oracle. Toute sa personne respirait la douceur, la gravité ; il se tenait remarquablement droit, et j'ai toujours pensé, que cela provenait moins de l'habitude du maintien militaire, que de la probité inflexible et de la franchise qui formaient la base de son caractère, et se reproduisaient dans son extérieur.

Le colonel ne se mêla point à la conversation de ses enfants très animée ce soir-là ; mais quelquefois il laissait échapper une observation brève, tempérée par une bonté comique, et en même temps maligne, où perçait une expressive indulgence envers l'individu, qui s'était attiré cette remarque. Le coupable en éprouvait de l'embarras et du plaisir.

Madame H.... ou Sa Grâce, ainsi que le veut un antique usage ⁵, occupait l'autre coin du canapé et faisait du filet, sans prêter beaucoup d'attention à son ouvrage. Elle ne paraissait pas avoir été jolie, même dans sa jeunesse, cependant elle avait, surtout en parlant, quelque chose de bon, d'animé, d'intéressant, qui faisait plaisir à voir. Toute sa personne, et particulièrement ses yeux, exprimaient la tendresse, la sollicitude ; on voyait qu'elle avait sans cesse présente au cœur et à l'esprit, la liste longue, sans fin, des soins qui commencent pour une femme, du moment où elle devient épouse, mère et maîtresse de maison. Ces soins, cette sollicitude, il

faut les appliquer à toutes les affaires de la famille et du ménage, aux moindres détails, même à l'atome de poussière qu'on souffle et qui retombe toujours.

Ce soir là, les regards tendres et inquiets de Sa Grâce, se reposaient souvent sur Émilia, sa fille aînée, avec une expression de joie et en même temps de douleur. Un sourire bienveillant planait sur ses lèvres, et des larmes brillaient à sa paupière ; mais dans ce sourire et dans ces larmes, rayonnait un amour maternel vif et profond.

Émilia ne semblait pas s'apercevoir que sa mère la regardât ; elle Servait le thé avec ses mains blanches et jolies, et un calme parfait, tandis qu'elle essayait sous le voile d'une gravité factice, de mettre un terme aux espiègleries de son frère Charles. Il opérait parmi les ustensiles du thé, le désordre qui régnait suivant lui, dans le cœur de sa gentille sœur. Émilia avait une taille moyenne, bien proportionnée ; elle était blanche, blonde, sans beauté régulière dans les traits ; mais elle avait une figure agréable, séduisante surtout parla pureté, la bonté, la franchise qu'elle exprimait. Émilia paraissait avoir hérité du caractère calme de son père ; elle y joignait plus de gaité, car elle riait souvent, et si franchement, qu'elle entraînait les autres à l'imiter.

Il est fort peu de personnes à qui le rire aille bien ; aussi en voit-on beaucoup qui, dans cette expression de la joie, portent leur mouchoir au visage, pour cacher la laideur produite par des yeux contractés, par les mouvements d'une bouche agrandie, etc..., etc. Si Émilia avait eu besoin de recourir à cette précaution, elle l'aurait dédaignée ; même dans les plus petites choses, elle avait trop de simplicité et de naturel, pour faire usage de la moindre manœuvre de coquetterie. Coquetterie inutile du reste en cette circonstance, car le rire d'Émilia était infiniment agréable par sa naïveté, et aussi parce qu'il laissait voir les plus jolies dents qui aient jamais orné une charmante bouche ; mais Émilia n'y songeait pas.

Si j'eusse été homme, j'aurais pensé à la première vue d'Émilia : Voilà ma femme ! si elle y consent. »

Et cependant, Émilia n'était pas en tout telle qu'elle le paraissait, ou pour mieux dire, elle avait une bonne dose des inconséquences inhérentes à la plus noble nature humaine, et qui ressemblent à ces nœuds dont le tissu le plus fin n'est pas exempt. Émilia n'était plus de la première jeunesse, et ma lectrice de seize ans la trouvera vieille, très vieille. Quel âge a-t-elle donc ! me demandez-vous peut-être. — Elle vient d'accomplir sa vingt-sixième

année. — Quelle horreur ! mais c'est une très vieille personne. — Pas autant que vous le pensez ; c'est seulement une rose dans toute sa floraison, et c'est aussi ce que pensait Monsieur ..., mais nous en parlerons plus tard.

Je plaindrais le peintre chargé de la commission difficile de faire le portrait de Julie ; c'est un mouvement perpétuel sous plus d'un rapport. Tantôt elle fait des malices à son frère, qui ne manque jamais de payer une dette de cette espèce, tantôt elle s'occupe de ses sœurs. Elle mouche les lumières, les éteint pour avoir le plaisir de les rallumer ; elle arrange ou dérange les rubans du négligé de sa mère, se glisse souvent derrière le colonel, lui passe ses bras autour du cou et l'embrasse sur le front. L'exclamation du colonel : « Laisse-moi en paix, fillette », ne l'empêche pas de recommencer bientôt.

Une jolie petite tête, autour de laquelle de riches tresses blondes, forment une couronne, des yeux bleus animés, des cils et des sourcils bruns, un nez bien formé avec une petite courbure distinguée, une bouche un peu grande mais jolie, une petite taille fine, de petites mains, de petits pieds plus disposés à danser qu'à marcher : telle est Julie à dix-huit ans.

Charles... — Ah ! pardon ! — le cornette Charles, est grand, bien fait, souple dans ses mouvements, grâce à la nature, à la gymnastique, et à Julie. Il a beaucoup d'idées à lui bien arrêtées ; trois surtout sont ses favorites : 1° Le peuple suédois est le premier, le plus excellent, peuple de l'Europe. Ceci ne lui est contesté par personne de sa famille. 2° Il ne deviendra jamais amoureux, puisqu'il est arrivée vingt ans sans avoir senti battre son cœur une seule fois, tandis qu'un grand nombre de ses camarades plus heureux, sont devenus fous, d'amour seulement. Cela viendra, dit le colonel, et Julie assure qu'il sera amoureux jusque par dessus les oreilles. Emilia soupire et prie Dieu de l'en préserver. 5° Le cornette se croit tellement laid qu'il fait peur même aux chevaux. Julie dit que cette faculté serait fort heureuse pour lui dans un choc contre la cavalerie ennemie ; niais comme ses sœurs et bien d'autres, elle trouve que la physionomie ouverte, loyale, et mâle de Charles, est une compensation très suffisante du défaut de beauté dans les traits. Elle lui répète souvent, et Charles en éprouve une joie imperceptible et secrète, que M. P... lui paraît laid, insupportable avec sa jolie tête d'Apollon dépourvue d'expression et de vie. Charles aime tendrement ses sœurs ; il leur rend tous les services qui dépendent de lui, principalement celui d'exercer leur patience.

Hélène, la plus jeune des filles du colonel, est assise auprès de son père ; elle a dix-sept ans. Au premier regard jeté sur elle, on est tenté de la plaindre, au second, on la félicite. Hélène est laide, bossue, mais ses yeux ont une expression des plus limpides, la gaieté et la raison y rayonnent. Elle paraît douée de ce calme, de cette fermeté de caractère, de cette lucidité d'esprit, de cette égalité d'humeur, qui sont des gages plus certains du bonheur que tous les charmes extérieurs célébrés et aimés dans le monde. Elle travaille avec ardeur à une robe de soie blanche, et ne lève les yeux de dessus son ouvrage, que pour faire un signe de tête amical et significatif à Emilia, ou pour fixer sur son père, un regard plein de tendresse respectueuse et presque d'adoration. On serait tenté de croire, que le colonel accorde une préférence sur ses autres enfants, à celui que la nature a disgracié extérieurement ; car souvent, lorsque Hélène penche la tête vers l'épaule de son père, quand elle lève vers lui ses yeux aimants, le colonel s'incline, et l'embrasse sur le front avec une tendresse inexprimable.

De l'autre côté du colonel, est assise une jeune personne, fille de son frère. On pourrait la prendre pour une statue antique tant elle est belle, blanche et immobile ; rien n'est comparable à la beauté de ses yeux noirs. Mais hélas ! elle est bien à plaindre, ces beaux yeux ne voient plus la lumière du jour, la goutte sereine les a frappés depuis quatre ans. Il est difficile de savoir ce qui se passe au fond de l'âme de cette infortunée, si c'est le calme ou la tempête qui la domine ; car le miroir de son âme s'est obscurci, et quelque chose de froid, de raide dans son intérieur, repousse les regards investigateurs. Il semble, que, par un sentiment d'orgueilleux désespoir, quand on lui a annoncé cet arrêt du sort : Tu ne verras plus la lumière, » elle ait répondu : « Personne ne verra ma douleur. »

Un groupe encore doit trouver place dans mon tableau ; il est formé au fond du salon, par le maître-ès-arts M. Nup, remarquable par son bon caractère, son érudition, son silence, sa vue basse, son nez retroussé, ses distractions, et par Axe ! et Claes ses petits disciples, les plus jeunes fils du colonel. Ces enfants méritent une mention particulière, pour leur rare embonpoint, leur pesanteur, d'où leur est venu, en famille, le surnom de *petits patauds*.

M. Nup, après trois récidives d'incendie dans son toupet, n'en pose pas moins avec intrépidité le nez sur son livre, dans le voisinage très rapproché de la lumière. Les petits patauds mangent des biscottes et jouent au renard affamé, en attendant la quatrième illumination de la tête de leur précepteur,

événement dont ils annoncent l'approche, en se poussant amicalement du coude, et en disant : « regarde, attends, c'est à présent. »

Il me prend en ce moment, une envie extrême de savoir, si quelques uns de mes aimables lecteurs ne voudraient point, par politesse ou un peu de curiosité, avoir une description plus détaillée de cette personne assise dans le coin du salon, et qui se lait, tricote son bas, boit de temps à autre un peu de thé, et fait des remarques sur la compagnie ?

Désireuse de remplir les moindres souhaits de mes lecteurs, je vais leur tracer le portrait de la personne en question. Elle fait partie de cette classe d'individus au sujet de laquelle, une femme de la même catégorie, s'est exprimée naïvement de la manière suivante : « Il faut quelquefois, avoir l'air d'être de tout ; et dans un autre moment avoir l'air de ne se mêler de rien. » Cette existence est, généralement parlant, celle d'une personne, qui, sans appartenir à la famille est admise comme société, comme aide ou conseil, dans les moments de bonheur ou de chagrin. Je vais esquisser en quelques traits, une personne de cette espèce, et afin de ne pas la laisser sans titre dans notre société où tout le monde en a, je lui donnerai celui de *conseillère de ménage*⁶.

Le cercle de ses attributions est étendu. Elle doit avoir sa pensée, sa main, son nez dans tout, mais il ne faut pas qu'on s'en aperçoive. Si le maître de la maison est de mauvaise humeur, on la pousse en avant pour servir de conducteur à la foudre, ou pour dissiper la tempête. Si Madame a des vapeurs, sa présence devient aussi nécessaire que celle du flacon d'eau-de-Cologne. Si les filles de la maison ont du chagrin, elle est là pour le partager ; si elles ont formé des souhaits, des plans, des projets, la conseillère de ménage leur sert de porte-voix pour se faire entendre des oreilles fermées. Si les enfants crient, on les lui envoie pour les apaiser ; s'ils ne veulent pas dormir, il faut qu'elle leur raconte des histoires. Elle veille si quelqu'un est malade. Elle fait les commissions de toute la famille, et doit avoir sous la main, de bons conseils pour toutes les circonstances. Elle a un œil vigilant sur la cuisine, sur le salon, et sert le café. S'il arrive des hôtes en toilette, si la maison prend un air de fête, la conseillère de ménage disparaît, on ignore ce qu'elle est devenue, comme on ignore ce que devient la fumée en sortant de la cheminée. Mais les effets de son existence invisible ne cessent pas de se montrer. On n'apporte pas sur la table du dîner, la casserole dans laquelle on a fait la crème, elle reste à l'âtre de la cuisine : de même, la conseillère de ménage, doit en préparant l'utile

et l'agréable renoncer à la gloire. Si elle sait s'y résigner avec une persévérance stoïque, son existence devient quelquefois aussi intéressante pour elle qu'importante pour la famille. Il faut, il est vrai, que la conseillère de ménage soit humble et douce, qu'elle passe doucement par les portes, qu'elle fasse moins de bruit qu'une mouche, et surtout, qu'elle ne se mette pas comme celle dernière sur le nez des gens. Elle doit bâiller aussi rarement que son organisation humaine le lui permet ; mais en revanche elle peut se servir de ses yeux et de ses oreilles en toute liberté quoique avec prudence, et elle est dans une excellente position pour en faire usage. Contrairement aux règles du monde physique, il n'y a dans le monde moral rien de si convenable pour établir un observatoire, qu'une place inférieure ; la moins en vue est la meilleure. La conseillère de ménage est donc très avantageusement placée, pour diriger sur son hémisphère à lunette scrutatrice. Chaque mouvement, chaque tache de la planète du cœur devient visible à ses yeux ; elle suit la moindre comète dans sa course errante ; elle voit commencer et finir les éclipses ; elle observe les sentiments, les pensées de l'âme où ces phénomènes sont plus innombrables que les étoiles du firmament. Chaque jour lui apprend à expliquer, à interpréter un point de plus dans ce grand et admirable hiéroglyphe appelé la création. La conseillère de ménage, amasse ainsi, peu à peu, une bonne partie de cet or précieux et toujours applicable, désigné par ces mots : « la connaissance des hommes ; » et lorsque les lunettes orneront son nez, lorsque les cheveux argentés serviront de parure à son vieux front, la jeunesse attentive l'écouterait comme un oracle ⁷.

Tel est le portrait de la conseillère de ménage en général. Quelques mots à présent sur la personne qui remplira, en partie, ce rôle dans la famille H... je dis en *partie* ; car, Dieu merci, elle y est considérée comme une amie ; elle n'est pas chargée des fonctions du souffleur et ne se cache pas derrière les coulisses ; mais elle paraît sur la scène, dit son avis librement et franchement aussi bien que les autres acteurs.

Le premier nom que les lèvres enfantines de cette personne prononcèrent fut celui de la *lune*. Huit ans après, ses premiers vers furent adressés à cet astre ; et le matin d'une vie, dont le développement devait être si aride, si prosaïque, fut un délicieux rêve de poésie. Plus d'un sonnet, plus d'une ode furent dédiés par sa plume à tous les objets de la nature qui plaisent le plus à la jeunesse, celle période de la vie où le cœur bat avec tant d'élévation, où les sentiments se gonflent comme les fleuves au printemps, où les larmes

s'échappent de leur source avec une douleur si délicieuse. Mais, dans tout ce qu'elle chantait, écrivait ou rêvait, il y avait toujours un peu de clair de lune.

Ses parents secouaient leur tête prudente : « Enfant, si lu écris des vers, tu ne sauras jamais hacher la viande, et tu laisseras brûler les sauces. Il faut apprendre à te nourrir, à filer, à pétrir le pain ; le clair de lune ne rassasie pas. » Mais la jeune fille continua à écrire des vers, elle apprit à filer, à hacher la viande, à pétrir, ne laissa point brûler les sauces, et cela sans oublier son amie d'enfance, la douce lune. Lorsque plus tard, la lumière de cet astre éclaira la tombe des parents de la conseillère de ménage, celle-ci n'écrivit plus de vers en son honneur, mais elle leva vers elle un regard suppliant pour l'invoquer comme une consolatrice, la prier d'éclairer, de protéger l'orpheline dans sa route solitaire. Hélas ! peut-être l'orpheline serait-elle morte de faim en contemplant la lune, si une autre lumière, d'autres rayons n'étaient venus à son aide. Ils furent lancés par l'âtre de la cuisine d'un comte. L'orpheline réussit parfaitement la préparation d'une gelée au vin, et sa fortune fut faite.

On avait découvert en elle, un talent remarquable pour cette espèce de gelée ; on s'aperçut successivement qu'elle en possédait d'autres non moins essentiels en différents genres. Une demoiselle noble dont les lèvres s'étaient gercées, se trouva très bien de sa pommade ; un vieux monsieur fut enchanté de trouver en elle, l'auditeur infatigable du récit de ses quarante-neuf infirmités, La tendre mère de quatre enfants, *extrêmement spirituels*, apprit avec une profonde émotion par l'intermédiaire de leurs lèvres de roses, que la conseillère de ménage avait une facilité peu commune pour faire rimer les mots du langage journalier. Une grande dame qui bâillait, se réveilla entièrement, lorsque cette même personne de talent lui prédit par les cartes, qu'elle recevrait bientôt un cadeau. En fort peu de temps, neuf personnes eurent à se louer de son remède excellent contre les maux de dents, les rhumes de poitrine et de cerveau ; à l'occasion d'une noce et d'un enterrement, on découvrit en elle une capacité extraordinaire pour tout arranger, depuis la coiffure de Sa Grâce jusqu'au plat de pâtisserie, depuis la couronne de myrthe mêlée aux boucles de la mariée, jusqu'aux tartines de beurre de la table à eau-de-vie ⁸. Et dans une solennité plus grave, elle sut comment il fallait orner le dernier lit de la fiancée saisie par la mort, et traiter les personnes qui n'oublient jamais, même dans les circonstances les plus lugubres, qu'il est nécessaire de manger pour vivre.

Par l'exercice de tous ces talents et l'acquisition d'un plus grand nombre encore, la personne en question, s'est élevée graduellement au rang, à la dignité de conseillère de ménage. Elle a presque oublié l'art d'écrire des vers, excepté quelques maigres lignes qui lui sont imposées par le devoir, lors des jours de naissance et de fête.

Elle ne regarde plus la lune maintenant que pour savoir si l'on est au commencement ou à la fin de son apparition ; et cependant, ses rayons seront les seuls amis qui visiteront la tombe de la conseillère de ménage. Mais il n'est pas question pour le moment d'écrire des élégies. Quelqu'un veut-il en savoir davantage sur l'amie prosaïque du clair de lune ? — Son âge ? — Entre vingt et quarante. — Son extérieur ? — Comme celui de tout le monde, quoique bien des gens seraient peut-être fort piqués de ce qu'elle croit leur ressembler. — Son nom ? — Ah ! votre très humble servante,

CHRISTINA BEATA.

II. Lettre de Julie. — Hélène. — L'aveugle. — Émilia. — Les fiancés.

J'ai dit qu'un événement heureux était la cause de mon voyage dans la capitale. Voici la lettre que Julie H... m'avait adressée dans ma solitude à la campagne à cette occasion.

« Ma chère Béata :

Lorsque tu recevras ces lignes, pose bien vite ton éternel tricot, mouche ta chandelle, (c'est le soir n'est-ce pas, que la poste arrive à R. ?) ferme ta porte afin que tu puisses, sans craindre d'être dérangée, rester mollement assise sur ton canapé et lire avec l'attention convenable, les grandes et importantes nouvelles que je t'annonce aujourd'hui. Je vois d'ici ta curiosité ; — comme tu ouvres les oreilles ! — et maintenant je vais te dire ... un conte.

Il y avait une fois un homme, — il n'était ni roi ni prince, mais il était digne de ce rang. Cet homme avait une fille, et quoique le sort ne l'eût pas fait naître princesse, une dizaine de fées se réunirent autour de son berceau, uniquement par estime pour son père. Elles douèrent l'enfant de beauté, d'esprit, de grâce, de talent, d'un cœur généreux, d'un bon caractère, de patience, en un mot, de tout ce qui peut rendre une femme agréable. Pour combler la mesure de ces dons heureux, la fée Prudence s'avança et dit en parlant avec lenteur : « Pour son bonheur éternel et temporel, cette enfant sera extrêmement prudente, réfléchie, et même minutieuse dans le choix d'un époux. — Bien dit ! sagement parlé ! » s'écrièrent mesdames les fées en soupirant profondément.

L'enfant ainsi douée, devint autant aimable qu'on pouvait s'y attendre, et bientôt les amants frappèrent matin et soir à la porte de son cœur. Mais hélas ! pour la plupart cette porte restait close irrévocablement, et si elle s'entr'ouvrait tant soit peu pour quelques uns, la minute d'après elle était fermée de nouveau à double tour. Heureusement que le siècle de la princesse Turandotter était passé depuis longtemps, et en Suède, la patrie de la belle Élimia, l'air est moins ardent que celui du pays où soupirait le

prince Calaf. Jamais on n'entendit dire que les amants congédiés par Élimia, avaient mis fin à leurs jours ; à peine s'ils perdirent l'appétit : on en connaît même quelques uns, (pourra-t-on le croire ?) qui changèrent d'amante avec autant d'indifférence que l'on change de bas.

Le premier qui se présenta comme prétendant au cœur de la belle Élimia, fut trouvé trop sentimental ; il frémissait à la pensée de tuer un moucheron, et soupirait sur le sort des poulets innocents qui figuraient au dîner sous forme de rôti : c'était le mets favori d'Élimia. Elle pensa que si elle épousait ce prétendant, elle courait le danger de mourir de faim en ne vivant que de légumes et de blanc-manger. Le second aimait la chasse, la pêche, aussitôt il passa pour un cœur dur et cruel. Élimia aurait préféré mille fois avoir un lièvre pour mari. Un lièvre au regard craintif se présenta, il tremblait des genoux, balbutiait ses vœux, ses soupirs ; « pauvre petit, lui dit-on, va te cacher, sinon tu deviendras la proie du premier animal carnassier que tu rencontreras. » Le lièvre fit un bond et se sauva. Le lion présenta sa demande avec fierté ; ce fut alors la belle qui eut peur d'être dévorée ; elle se cacha jusqu'à ce que le puissant animal se fût éloigné. C'était le quatrième prétendant. Le cinquième, gai et jovial passa pour léger ; on soupçonna le sixième d'avoir du penchant, pour le jeu ; le septième d'aimer à boire parce qu'il avait quelques boutons sur le nez. Le huitième paraissait avoir un mauvais caractère ; on croyait le neuvième égoïste ; le dixième disait à chaque instant : que le diable m'emporte ! il n'était pas prudent de passer sa vie avec lui ; le onzième regardait trop ses pieds et ses mains. Le douzième vint. Il était bon, généreux, brave, beau, il paraissait aimer sincèrement et parlait bien ; on était dans le plus grand embarras pour lui trouver un défaut. Il a véritablement l'air épris, peut-être n'en est-il rien au fond, ou s'il aime, c'est peut-être le corps fragile plutôt que l'âme immortelle... Ah ciel ! quel grand péché ! si... si... Mais l'amant jura que c'était précisément l'âme qu'il adorait, et dans un moment heureux, il livra un assaut tellement vigoureux au cœur déjà chancelant de la belle, que ses lèvres finirent par se mouvoir de manière à former le *Oui* de la capitulation. L'amant le comprit ainsi ; il tomba à genoux, baisa la main et la joue de la belle Élimia, qui était sur le point de s'évanouir d'étonnement et de surprise, en se trouvant promise sans savoir comment.

Son père et son prétendu fixèrent la noce à une époque très rapprochée. Élimia garda le silence, et son prétendu pensa : « qui ne dit rien consent. » Pendant que le temps s'écoulait, la belle Élimia comptait : « il ne reste plus

que quinze jours, douze jours ; ciel miséricordieux, il n'y en a plus que dix ; ô mon Dieu ! c'est dans huit jours ! une terreur, un effroi extrême s'emparèrent alors de son âme. Toutes sortes d'idées, de spectres, nombreux comme les sauterelles qui couvrirent l'Égypte, troublèrent l'esprit ordinairement si lucide, si calme d'Élimia, et y répandirent le désordre et les ténèbres. Tantôt elle voulait différer pour ne pas dire rompre son mariage avec le noble Almanzor ; il avait assurément, disait-elle, plus de défauts qu'on n'en pouvait supposer, et surtout, il avait celui de savoir si bien les cacher. La perfection n'est pas le partage de l'humanité, et l'homme qui semble le plus exempt de défauts, est peut-être le plus difforme en réalité. Élimia croyait en outre, que son caractère ne s'accordait en aucune façon avec celui d'Almanzor, qu'il était trop jeune, elle trop vieille, etc..., etc..., etc. Le résumé de toutes ces suppositions, fut qu'elle serait malheureuse.

Une très bonne amie d'Élimia avait une envie extrême de tordre le cou à la fée Prudence. Élimia repoussait le bonheur qui l'attendait dans son union avec un homme fait exprès pour elle, dont elle était aimée de la manière la plus tendre.

Je vois d'ici ton impatience, chère Béata, tu me demandes le but de ce conte ? C'est ma bonne amie, le petit verre d'eau-de-vie que l'on prend avant le dîner pour exciter l'appétit. Ensuite j'ai voulu te montrer la puissance magique de ta petite Julie. Avec quelques traits de plume, je transformerai tous mes personnages, le passé deviendra le présent et ce conte une réalité.

Almanzor, c'est le jeune, l'aimable Algernon S....., et sa fiancée ma sœur Emilia, qui se repent de temps à autre avec amertume, d'avoir consenti à cette union. La fée Prudence est obligée de subir une plus grande métamorphose : c'est l'irrésolution et le trouble qui se sont emparés du cœur d'Émilia du moment où il a été question d'entrer dans le saint état du mariage. Si de plusieurs côtés on ne la poussait pas en avant, elle marcherait à reculons comme les écrevisses. Émilia, que j'aime si tendrement, qui m'impatiente si souvent, est assise dans le coin du canapé en face de moi ; elle est pâle, elle a les yeux rouges, et songe au jour de la noce, — elle a des vapeurs ! Faut-il rire ou pleurer ? Je fais l'un et l'autre quelquefois, et j'entraîne Émilia à m'imiter.

La seule chose à faire maintenant pour empêcher ma pauvre sœur de réfléchir, de se creuser la tête, de s'inquiéter et de s'affliger pour rien, c'est

que tout s'agite vivement autour d'elle jusqu'au jour décisif, de manière à lui donner le vertige si c'est possible. Papa ne souffrira jamais qu'aucun de nous manque à une parole donnée. Émilia le sait comme moi ; c'est je crois, la cause de son découragement. Et cependant, elle aime Algernon, elle l'admire quelquefois, — mais elle dirait encore non, si elle l'osait. Comment accorder tout cela ? Une fois que son sort sera irrévocablement fixé, tout ira bien j'en suis sûre ; le côté comique de la chose, c'est qu'Émilia pense comme moi. Tout sera terminé la semaine prochaine. Cette horrible noce est fixée à dimanche, c'est à dire après demain en huit. Émilia sera mariée à la maison, et un très petit nombre de personnes, des parents seulement seront invités. C'est le désir d'Émilia, et l'on fait maintenant tout ce qu'elle veut de raisonnable. Il en est de même, dit-elle, avec toutes les victimes. Idée fort gaie ! Tu vois, chère Béata, combien ta présence est nécessaire ici. En vérité, nous avons besoin de tes conseils, de ton secours ; c'est pourquoi, emballe vite tes effets, et viens le plus tôt que tu le pourras.

Algernon arrivera lundi à Stockholm, mon prétendu l'accompagne. Je n'ai pas été aussi craintive et embarrassée qu'Émilia, et mon choix n'est pas inférieur au sien. Mon Arvid est un Adonis, et son cœur vaut de l'or. Papa l'aime beaucoup, c'est le point important pour moi. J'aime tant mon bon, mon excellent père ! J'étais si fermement décidée à ne jamais le quitter, non plus que maman Je ne comprends pas encore, comment j'ai pu me résoudre à être une fiancée... mais Arvid a été irrésistible. Papa conserve Hélène qui ne se mariera jamais, et Hélène vaut trois Julies comme moi. Dans le commencement, papa a été fort opposé à mon mariage, il a fait beaucoup d'objections, tout était presque rompu... mais je me suis jetée à ses genoux, j'ai pleuré ; le père d'Arvid (l'ami d'enfance de papa), a fait de si beaux discours, Arvid avait tellement l'air de vouloir se pendre, que papa a fini par se laisser fléchir, et a dit : « Eh bien ! qu'ils se marient. » Arvid et moi, nous fûmes joyeux comme des alouettes. Tu le verras, il a des moustaches et une royale noires, de grands yeux bleus ... mais tu verras tu verras ! il a le plus joli son de voix du monde, et quoi qu'en dise Émilia, c'est avec un charme réel qu'il dit : « Le diable m'emporte ! » Cela te surprendra peut-être, mais tu entendras, tu verras ! Viens, viens et embrasse au plus tard après demain, ton amie Julie H...

P. S. Apporte, je te prie, de ces beaux pains ronds que papa et maman aiment tant, des fromages pour Charles et pour Hélène, un peu de pain d'épices pour moi ; tu en as toujours en provision. Émilia, la pauvre Émilia,

ne songe qu'à étouffer ses vapeurs. Tu ne peux te figurer combien j'ai peur qu'à force d'inquiétude et de chagrin, elle ne devienne pâle, laide, d'ici à l'arrivée d'Algernon. Je crois qu'elle le désire, afin de mettre à l'épreuve l'amour de son prétendu pour son âme immortelle ; je crois, en vérité, qu'elle exigerait de lui, de l'aimer du même amour, si elle était changée en toupie. Je suis réellement inquiète. Le visage d'Émilia est si mobile ! Ce n'est plus la même personne quand elle est triste et tourmentée, que lorsqu'elle est calme et gaie. Adieu encore une fois.

P. P. S. Sais-tu qui mariera Emilia ? C'est le professeur L... dont la physionomie est si grave, qui a un pied-bot, un œil rouge, et deux verrues sur le nez. Il vient d'être installé comme pasteur dans notre campagne. Papa a beaucoup d'estime et d'amitié pour lui. Quant à moi, je ne serais pas fort satisfaite d'être mariée par un prêtre à l'œil larmoyant. Mais je ne me marierai que dans un an ou deux, peut-être en automne ; il ne faut donc pas songer à cela d'avance.

Encore un peu, et j'allais oublier les innombrables compliments de toute la famille. »

Je répondis de suite à l'appel de Julie, et j'arrivai comme on l'a vu, un soir du mois de février chez le colonel H...

Les événements de cette soirée n'étant pas finis, je reprends le fil de ma narration. L'aveugle après être restée longtemps assise, silencieuse et paisible, dit tout à coup, avec une sorte de vivacité : « Je veux chanter. »

Hélène se leva de suite, la conduisit vers le piano, et s'assit pour l'accompagner. L'aveugle resta debout, Hélène lui demanda ce qu'elle voulait chanter, « Ariane à Naxos, » répondit l'aveugle avec laconisme et fermeté. Elles commencèrent. Je ne trouvai pas d'abord la voix de la chanteuse agréable ; elle était forte, caverneuse et presque sinistre ; mais plus on l'écoutait avec attention, et plus on se sentait entraîné par les sentiments qu'elle exprimait avec une vérité enchanteresse... on frémissait sans le vouloir, le cœur battait sympathiquement avec celui d'Ariane, lorsque, pénétrée d'une anxiété croissante, elle cherche son amant et prend la résolution de monter sur un rocher, afin de le découvrir plus facilement. La musique de ce passage est écrite de main de maître ; il semble qu'on voit Ariane gravir le roc avec agitation et avec le pressentiment de son malheur. Enfin elle a atteint le plateau, son regard plane sur la mer et découvre la voile blanche qui s'éloigne toujours davantage. L'aveugle suivit Ariane avec toute son âme, et l'on aurait pu croire, à la fixité de ses yeux, qu'ils

voyaient autre chose que les ténèbres. Des larmes humectèrent involontairement nos paupières, lorsque avec une expression déchirante d'amour et de douleur clans la voix et dans les traits, elle s'écria comme Ariane : « Thésée, Thésée ! » — Au moment où l'exaltation de l'aveugle et notre ravissement étaient parvenus à leur apogée, le colonel se leva avec vivacité, s'approcha du piano, prit la chanteuse par la main, l'emmena sans dire un seul mot, l'assit de nouveau sur le canapé et se plaça auprès d'elle. Je la vis retirer vivement sa main de celle du colonel ; l'aveugle était pâle comme la mort, hors d'elle ; et personne, à ce qu'il me sembla n'était surpris de cette scène. On commença une conversation indifférente à laquelle tous prirent part excepté l'aveugle. Au bout d'un instant, le colonel lui dit en se levant : « Tu as besoin de repos, » et il l'emmena. L'aveugle inclina la tête avec une sorte de solennité pour prendre congé de ceux qui restaient. Au moment de sortir, le colonel appela Hélène, qui le suivit.

Je ne tardai pas à monter dans ma chambre, où je fus assez longtemps avant de pouvoir m'endormir. La figure de l'aveugle était sans cesse devant moi ; j'entendais sa voix pénétrante, je voyais son visage expressif, je cherchais à deviner la nature des sentiments qui ébranlaient son âme.

Je ne dormais pas encore, quand Émilia et Julie se glissèrent doucement dans leur chambre, contigüe à la mienne. La porte de communication était entr'ouverte, et j'entendis la conversation à demi-voix des deux sœurs. Julie disait avec une sorte de chagrin : « Tu bâilles, tu soupîres, et cependant Algernon arrive demain. Tu as du sentiment comme une boîte de carton.

EMILIA. C'est peut-être par sympathie avec Algernon ; il est possible qu'Algernon bâille comme moi dans ce moment.

JULIE. Je suis certaine du contraire ; je crois qu'il ne peut tenir en place, tant il éprouve une joyeuse impatience de te revoir.

EMILIA. En juges-tu par sa dernière lettre ?

JULIE. Elle a été écrite à la hâte ; on n'est pas toujours disposé à écrire ; il avait peut-être un grand mal de tête... ou un gros rhume de cerveau... ou bien il avait pris froid...

ÉMILIA. Dis tout ce que lu voudras, mais rien ne peut excuser la fin glacée de sa lettre.

JULIE. Je t'assure, Émilia, qu'il y a avec le plus tendre dévouement. »

ÉMILIA. Et moi je suis sûre qu'elle finit sèchement et froidement par ces mots : « Je suis avec estime et dévouement. » C'est à une personne indifférente qu'on écrit : je suis avec estime. La pauvre estime est toujours

mise en avant quand les autres sentiments sont absents. — Où est mon bonnet de nuit ? Ah ! le voici. — Tu vois tout en rose, Julie.

JULIE. Je vois qu'un amant doit se garder de parler d'estime ; mais je suis certaine qu'Algernon n'a point écrit ce terrible mot, et qu'il s'est servi d'une expression plus tendre. Cherche ta lettre, et je te prouverai ton injustice.

EMILIA. Je vais la prendre pour te faire plaisir ; lu verras que j'ai raison.

JULIE. TU verras que c'est moi. »

Émilia apporta la lettre. Les deux sœurs s'approchèrent de la lumière. Julie voulut la moucher, et soit maladresse, soit intention, elle l'éteignit. Tout resta un moment dans le silence et l'obscurité, puis Émilia se mit à rire de tout son cœur ; Julie fit de même, et je ne pus m'empêcher de les imiter. Ce fut en tâtonnant, en heurtant les chaises et les tables, que les deux sœurs trouvèrent enfin leur lit, et me crièrent en riant : « Bonne nuit ! bonne nuit ! »

Le lendemain de mon arrivée était un jour de revue générale du ménage, comme il en survient de temps à autre dans toutes les maisons bien ordonnées ; on peut le comparer à un jour de tempête dans la nature ; à l'ouragan et aux averses succèdent Une clarté, une fraîcheur, un ordre nouveau.

On nettoyait, on donnait de l'air, on époussetait dans chaque coin. Sa Grâce, qui veillait elle-même à tout, entraît, sortait sans cesse par toutes les portes, les laissait le plus souvent ouvertes, d'où résultaient des vents-coulis affreux. Pour me préserver des maux d'oreilles et de dents, je fuyais de chambre en chambre, et je trouvai enfin dans celle d'Hélène, à l'étage au-dessus, un port assuré contre l'orage. Cette petite pièce me parut être la plus jolie et la plus riante de la maison ; elle avait ses fenêtres au soleil, les murs étaient ornés de tableaux représentant, la plupart, des paysages agréables. On en remarquait surtout deux de Fahlcrantz ⁹, dans lesquels le pinceau de cet artiste célèbre avait reproduit avec magie le calme ravissant qu'un beau soir d'été répand sur la nature, et qui se communique avec tant de puissance au cœur de l'homme. Les yeux qui se fixaient attentivement sur ces tableaux ne tardaient point à prendre une expression mélancolique, rêveuse, preuve certaine de la beauté pleine de vérité de ces chefs-d'œuvre. L'ameublement de cette chambre était joli et commode. Un piano, une bibliothèque bien garnie, un chevalet, prouvaient que rien ne manquait,

dans cet espace resserré, de ce qui peut rendre les plaisirs du monde inutiles et remplir les heures du jour de la manière la plus agréable.

De grands et magnifiques géraniums étaient devant la fenêtre ; leur fraîcheur annonçait le printemps, tandis qu'ils rompaient, divisaient et adoucissaient les rayons du soleil, qui pénétraient dans cette chambre avec tout l'éclat que leur donne d'ordinaire une forte gelée d'hiver. Un joli lapis couvrait le plancher et semblait le joncher de fleurs.

Hélène, assise sur le canapé, cousait ; sur la table à ouvrage, devant elle, se trouvait un Nouveau Testament.

Elle me reçut avec un sourire qui exprimait complètement le calme et la satisfaction du cœur. Je m'assis à côté d'elle, et nous travaillâmes à la robe de noce d'Émilia.

« Tu examines ma chambre ? dit Hélène en souriant, tandis que ses yeux suivaient la direction des miens.

— Oui ; les chambres de tes sœurs sont jolies, riantes, mais j'avoue qu'on ne peut les comparer à celle-ci.

— Mon père veut que je sois la seule enfant gâtée de la maison, dit Hélène ; » et elle continua, les larmes aux yeux : « Mon excellent père veut que je ne m'aperçoive jamais de la privation des plaisirs qui sont le partage de mes sœurs jolies et bien portantes, et dont ma mauvaise santé et mes difformités m'excluent. C'est pourquoi il m'a fait connaître les jouissances que la pratique des arts offre à ceux qui s'en occupent avec un esprit ardent et ouvert ; c'est pourquoi il cultive et fortifie ma raison par des études qui ne sont rien moins que superficielles, et qu'il les dirige lui-même ; c'est pourquoi il a réuni dans le petit coin où je passe la plus grande partie de ma vie, tant d'objets agréables et gracieux à l'œil, à la pensée, au cœur. Mais, ce qui vaut plus que tout cela, c'est l'amour paternel dont il m'entoure, uniquement, sans doute, pour m'empêcher de sentir avec amertume l'absence de cet autre amour dont la nature me défend de jouir. Il a parfaitement réussi ; je ne forme pas d'autre vœu que celui de vivre pour lui, pour ma mère, pour mes frères, mes sœurs, et... mon Dieu ! »

Nous gardâmes un instant le silence, et j'admirai dans mon cœur ce père qui savait veiller à la félicité de ceux auxquels il a donné la vie. Hélène continua :

« Quand maman et mes sœurs sont au bal ou en soirées, mon père passe presque tout son temps avec moi ; je lui fais là lecture, de la musique ; et, par une bonté inexprimable, il me laisse croire que je contribue

essentiellement à embellir sa vie. Cette pensée me rend si heureuse ! C'est une belle destinée, une destinée digne d'envie, que d'être *quelque chose* pour celui que tout le monde bénit ! »

O ! pensai-je en m'adressant en esprit aux pères de famille, pourquoi en est-il si peu parmi vous qui ressemblent au colonel H... Quelle félicité vous pourriez répandre autour de vous, combien vous pourriez être adorés.

Nous parlâmes ensuite d'Émilia.

C'est fort singulier, en vérité, dit Hélène, qu'une personne ordinairement si calme, d'une raison si lucide, si ferme, si positive en un mot, soit toute différente d'elle-même sur un seul point. Émilia désirait se marier parce qu'elle regarde un ménage uni comme le comble du bonheur sur la terre ; et cependant, c'est avec une peine infinie qu'elle s'y est décidée sérieusement. Deux de ses amies d'enfance étant fort malheureuses avec leur mari, Émilia est la proie d'une espèce de terreur panique ; elle craint tellement d'éprouver le même sort, qu'elle n'aurait jamais eu le courage de donner son consentement, si les autres n'agissaient pas pour elle. Maintenant, elle est presque malade d'anxiété en voyant son mariage avec Algernon S... si près de se faire ; et cependant, elle a pour son prétendu un attachement véritable, nous sommes tous persuadés qu'elle sera heureuse avec lui. Émilia des intervalles de repos, et c'est dans un de ces moments que tu l'as vue hier. Je ne crois pas qu'il soit de longue durée, et je m'attends à voir augmenter le trouble et l'incertitude d'Émilia, à mesure que l'heure décisive approchera ; mais le mariage fait, j'ai la conviction entière que tout cela disparaîtra complètement. Quand une chose est irrévocable, Émilia s'y soumet avec calme, elle cherche le meilleur côté en toutes choses. Jusqu'au jour du mariage, il sera nécessaire de la distraire de mille manières, de l'empêcher de se livrer à des rêveries inutiles. Nous avons chacun notre rôle, dans la comédie que nous sommes obligés de jouer avec notre bonne sœur. Papa se propose de la mener fort souvent à la promenade ; maman la consultera sur tous les préparatifs de la noce ; Julie s'arrangera de manière à ne la laisser jamais en repos ; Charles ranimera le plus souvent possible sa discussion avec Émilia relativement à Napoléon qu'il met au dessous de Charles XII ; Émilia ne peut y consentir ; c'est le seul sujet, sur lequel j'aie entendu ma sœur si bonne, si douce, disputer avec chaleur. Démon côté je dois l'occuper beaucoup de sa toilette. Mes petits frères ; instruits par la nature, savent depuis longtemps leur rôle par cœur ; il consiste à crier continuellement après une chose ou une autre. Jusqu'ici, nous avons tous

partagé le soin de les satisfaire, il repose maintenant entièrement sur Émilia. Quant à toi, chère Béata, tu seras chargée de glisser dans les moments opportuns, et avec adresse, l'éloge d'Algernon. Cette tâche te sera facile quand tu l'auras vu. Émilia nous accuse tous de partialité à l'égard d'Algernon ; elle ne se méfiera pas de toi, et tes éloges auront d'autant plus d'influence.

Je fus très satisfaite de ma commission ; il est toujours agréable de louer quelqu'un, quand on peut le faire avec sûreté de conscience.

Après avoir parlé longtemps d'Émilia, de son prétendu, de leur établissement, etc..., je dirigeai la conversation sur l'aveugle, et je cherchai à savoir quelque chose de plus précis sur son compte. Hélène évita ce sujet, et dit seulement :

« Elisabeth est depuis un an parmi nous. Nous l'aimons avec tendresse, nous espérons obtenir plus tard sa confiance, et nous cherchons à la rendre heureuse. »

Hélène me proposa d'aller la voir. « Je vais Ordinairement tous les matins chez Elisabeth, me dit-elle, je ne l'ai pas encore vue aujourd'hui. Je passerais beaucoup plus de temps avec elle, si elle ne préférerait pas être seule. »

Nous entrâmes ensemble dans la chambre de l'aveugle. Elisabeth était habillée sur son lit, et chantait à voix basse.

« Combien elle a souffert, c'est l'image vivante de la douleur, pensai-je en contemplant de près et au jour ce beau visage pâle, sur lequel on voyait la trace de luttes terribles, non terminées encore, et d'une souffrance trop profonde, trop amère pour avoir des larmes. »

Une jeune fille dont les joues rosées et l'extérieur jovial contrastaient fortement avec la pâleur de la pauvre aveugle, était assise dans un coin de la chambre et tricotait. Avec une cordialité touchante dans ses paroles comme dans l'expression de sa voix, Hélène adressa quelques mots à Elisabeth, qui répondit laconiquement et avec froideur. Il me semblait que depuis notre entrée, elle s'efforçait de reprendre insensiblement l'expression froide, dépourvue de vie, que j'avais observée en elle le soir précédent. La conversation ne continua qu'entre Hélène et moi, tandis que l'aveugle s'occupait en silence, à rouler autour de ses mains remarquablement belles, un lacet de soie noire. Tout à coup elle dit : « st ! st ! » Une faible rougeur anima ses joues, sa poitrine se gonfla. Nous fîmes silence, nous écoutâmes ; ce fut seulement quelques secondes après, que j'entendis le bruit sourd des

pas d'une personne qui approchait. « C'est lui ! » dit l'aveugle se parlant à elle-même. Je fixai sur Hélène un regard interrogateur ; Hélène avait les yeux baissés vers le plancher. Le colonel entra. L'aveugle se leva, et resta immobile comme une statue ; cependant, je crus apercevoir en elle un léger tremblement. Le colonel lui parla avec son calme habituel, mais non pas, à ce qu'il me sembla, avec sa bonté ordinaire. Il venait la chercher pour faire avec elle et Émilia, une promenade en voiture. « L'air est bon et pur, il te fera du bien, » dit-il.

« Du bien à moi ? » reprit Élisabeth avec un sourire amer. Mais sans y faire attention, le colonel pria Hélène d'aider Élisabeth à s'apprêter. L'aveugle n'y opposa aucune résistance, se laissa arranger en silence, et sortit conduite par le colonel.

Pauvre Elisabeth ! » dit Hélène, avec un soupir de compassion, lorsque l'aveugle fut sortie.

Je n'avais pas la clé de cet être énigmatique, mais j'en avais assez vu pour dire aussi en soupirant : « Pauvre Elisabeth ! »

Nous retournâmes à notre ouvrage, et nous continuâmes à travailler en causant sur des sujets agréables, jusque vers le moment du dîner. Je me rendis alors auprès d'Émilia qui était revenue de la promenade, et je la trouvai en querelle avec Julie. Celle-ci cherchait, avec une anxiété réelle, à s'emparer d'une robe qu'Émilia paraissait avoir l'intention de mettre. Émilia riait de tout son cœur, Julie, au contraire, était prête à pleurer.

« Au secours Béata ! au secours ! » s'écria-t-elle en m'apercevant. « A-t-on jamais rien vu, et rien entendu de pareil ? Parce qu'Émilia attend Algernon aujourd'hui, elle veut mettre la plus laide de ses robes oui, une robe qui lui va si mal, qu'elle en est méconnaissable. Cela ne suffit pas ; Émilia veut mettre aussi une écharpe épaisse comme un lange, et un peigne qui faisait partie, sans doute, de l'héritage de feu Méduse, tant il est affreux. Je combats, je travaille depuis un quart-d'heure contre cette malheureuse toilette — mais inutilement.

— Si c'est seulement une robe ou un peigne, » dit Émilia, avec un air de dignité, « qui peuvent me rendre agréable ou désagréable aux yeux d'Algernon, alors...

— Nous y voilà ! » s'écria Julie inconsolable, « nous voilà arrivées aux épreuves ! Elle est capable de s'enlaidir à faire peur, pour savoir si Algernon surpassera en fidélité héroïque, les plus célèbres héros de romans : je t'en supplie, ne te coupe pas le nez, ni les oreilles ? »

Émilia se mit à rire.

— Il te serait si facile d'être jolie et très aimable, » continua Julie d'un ton suppliant, et en cherchant à s'emparer de la malheureuse robe et du peigne.

— Je suis décidée à m'habiller ainsi aujourd'hui, » répondit Émilia avec gravité, « j'ai mes raisons pour cela ; et, si je fais naître ton dégoût ou celui d'Algernon... ; il faudra me résigner à mon sort.

— Émilia sera jolie malgré sa robe, » dis-je à Julie, pour essayer de la consoler ; « va t'habiller ; songe que tu as aussi un prétendu auquel tu dois plaire.' »

— Oh ! ce n'est pas difficile avec lui : » s'écria Julie. « Je mettrais un sac, et j'aurais une cruche sur la tête, qu'il n'en trouverait pas moins que tout cela me sied à merveille. »

— Tu crois donc, » reprit Émilia, « qu'Algernon me voit avec d'autres yeux que ceux d'Arvid pour toi ? »

Julie parut un peu déconcertée.

« Va-t-en, » lui dis-je, « nous ne serons jamais prêtes. Je vais aider Émilia, et je parie qu'elle sera jolie malgré elle. »

Julie se rendit enfin auprès d'Hélène, qui peignait et tressait tous les jours, les cheveux remarquablement beaux de sa sœur.

Seule avec Émilia, et tandis que je l'aidais à mettre cette robe gris-brun fort laide en vérité, je lui dis quelques mots raisonnables à mon sens, sur la situation de son esprit et sur sa conduite, elle me répondit :

« J'en conviens, je suis maussade.... ; je voudrais qu'il en fût autrement ; mais je me sens si agitée, si malheureuse, que parfois je ne suis pas maîtresse de moi. J'arrive au moment de conclure un mariage, auquel j'aurais mieux fait, peut-être, de ne jamais consentir..... Si durant les courts instants qui me restent encore, je puis me convaincre que mes craintes sont fondées, rien au monde ne m'empêchera de rompre cet engagement, et d'éviter ainsi le malheur de toute ma vie. Car s'il est vrai que dans un mariage heureux on trouve le ciel, il est également certain qu'une union mal assortie est un enfer.

— Si tu n'aimes pas M. S...., je suis réellement étonnée que tu aies laissé aller la chose aussi loin.

— Si je ne l'aime pas ? » reprit Émilia avec la plus grande surprise ; assurément je l'aime, et c'est un malheur ; mon amour m'aveugle sur ses défauts.

— Personne ne le soupçonnerait d'après ce que tu viens de dire, » répondis-je en riant.

— C'est cependant la vérité, reprit Émilia. « Quelques uns de ses défauts sont si évidents, qu'on ne peut s'empêcher de les voir ; par exemple... il est trop jeune..

— Quelle indignité ! m'écriai-je en riant ; « c'est fort mal de sa part.

— Oui, tu peux en rire, mais c'est fâcheux pour moi. Je ne veux pas dire qu'il y ait précisément de sa faute ; cependant c'est un défaut à mes yeux. J'ai vingt-six ans et suis par conséquent fort près de faire mes adieux à la jeunesse. Algernon a seulement deux années de plus que moi, c'est bien peu pour un mari ; et je serai une respectable matrone, quand il sera encore un jeune homme. S'il a du penchant à la légèreté, il s'éloignera volontiers de sa vieille et ennuyeuse femme, pour...,

— C'est avoir une prudence trop prévoyante, » interrompis-je ; as-tu des raisons pour lui soupçonner un caractère léger ?

— Pas précisément ; mais notre époque est si futile ! la fidélité et la constance sont des vertus rares. Je ne suis pas la première passion d'Algernon, je le sais ; qui me répondra que je serai la dernière ? J'endurerais mille choses plutôt que l'inconstance de mon mari.... ; je ne pourrais pas y survivre.... Je l'ai dit à Algernon, il m'a assuré ; mais, que n'assure pas un amant ! Et puis, sais-je s'il m'aime de cet amour, réel, qui est seul fort et durable ? Il n'a peut-être pour moi qu'un goût passager. C'est un fil facile à rompre. J'ai pensé aussi, (et cela m'affecte souvent profondément), que ma fortune, ou celle que je parais devoir espérer un jour, a influencé... »

— Non, cela va trop loin maintenant, » dis-je ; « tu vois des revenants en plein jour. Comment peux-tu concevoir de semblables soupçons. Tu connais Algernon

— Depuis deux ans seulement, » interrompit Émilia, « et presque dès le premier instant de notre connaissance, il m'a fait sa cour. Naturellement, il ne m'a montré que son bon côté.... ; qui peut voir le fond du cœur des hommes ? Je ne puis dire que je connais l'homme auquel j'unis ma destinée. Comment aurais-je pu apprendre à le connaître ? Quand on se voit seulement dans la vie sociale réglée, où les caractères n'ont presque jamais occasion de se développer, on ne connaît que l'extérieur des uns et des autres. Une personne peut être emportée, avare, avoir un caractère méchant, grondeur, et ce qui est pire encore que tout cela, n'avoir aucune religion. On

verra cette personne en société pendant des années sans le soupçonner. L'individu qui en saura le moins là dessus, est précisément celui auquel on cherchera à plaire. »

Je ne savais trop que répondre ; ce discours me semblait vrai, et la crainte d'Émilia fondée. Elle continua :

« Oui, si l'on s'était vu et connu pendant dix ans, surtout si on avait voyagé ensemble (on est toujours moins : sur ses gardes en voyage), alors on saurait à peu près ce qui en est.

— Cette méthode, » dis-je, « serait longue et fatigante malgré sa perfection ; elle conviendrait tout au plus à des amants du temps des croisades. De nos jours, on se promène dans la rue de la Reine ¹⁰, et le plus long voyage que l'on fait ensemble, c'est jusqu'à la barrière du Nord ; on ne peut pas en demander davantage. Durant cette petite excursion on voit le monde, on en est vu, on se salue, on parle, on plaisante, on rit, on se trouve réciproquement si agréable, qu'on n'hésite plus à faire ensemble le grand voyage de la vie. Mais parlons sérieusement. N'as-tu jamais traité, avec Algernon, les sujets sur lesquels il te paraît si important de connaître sa manière de voir ?

— Si, plusieurs fois, » répondit Émilia, « et surtout depuis que nous sommes fiancés. J'ai toujours trouvé, ou cru trouver en lui, les sentiments et les opinions que je lui désire ; mais hélas ! il était si facile de m'aveugler à cet égard ! Il est possible qu'Algernon dans son ardeur à me plaire, se soit trompé lui-même. Je me propose d'appliquer toute mon attention pour découvrir la vérité, pendant le peu de temps où je suis libre encore ; et, si cela dépend de moi, ce ne sera point par aveuglement volontaire, que je ferai le malheur d'Algernon et le mien. En supposant même que mon fiancé soit un homme parfait, il se pourrait qu'au fond, nos humeurs et nos caractères ne s'accordassent pas. »

Tandis qu'elle exprimait toutes ses tristes prévisions, Émilia avait fini de s'habiller, et je dois avouer que son costume ne lui était aucunement avantageux. Elle finit la conversation en disant :

« Je voudrais quelquefois être déjà mariée ; je cesserais alors de me tourmenter de cette pensée : je dois me marier ! »

O inconséquence de l'esprit humain ! pensais-je.

Au dîner, la toilette d'Émilia fut généralement blâmée, surtout par le cornette. Julie gardait le silence, ses yeux parlaient pour elle. Le colonel

seul ne disait rien, mais il contemplait Émilia d'un air un peu sardonique, qui la fit rougir. Après le dîner, Julie dit à sa sœur.

« Chère Émilia, ma pensée n'était pas qu'Algernon te trouverait moins aimable si tu étais couverte d'un sac et de cendres ; je voulais dire seulement, qu'une fiancée a tort de ne pas chercher à plaire à son fiancé, qu'elle fait mal... ; qu'elle fait mal ; qu'elle... »

Julie perdit ici le fil de son discours et fut presque aussi embarrassée qu'un certain bourgmestre dans le même cas. Émilia lui serra la main avec amitié, on disant : « Tu as suivi ton principe de la manière la plus heureuse, car je ne t'ai jamais vue, je crois, mieux habillée, et eu général plus jolie qu'aujourd'hui. Arvid ne manquera pas de s'en apercevoir comme moi.

Julie rougit, plus satisfaite de ces paroles de sa sœur, qu'elle ne l'aurait été d'un compliment de son prétendu.

Vers le soir, le nettoyage de la maison se trouva terminé ; tout rentra dans son ordre accoutumé, agréable, et Sa Grâce put se reposer.

Algernon et le lieutenant Arvid arrivèrent à l'heure du thé. Émilia et Julie rougirent comme des roses de juin : la première baissa les yeux, la seconde les leva.

Algernon témoigna une joie si vive de revoir Émilia, il fut tellement occupé d'elle seule, fit si peu d'attention à sa toilette sur laquelle il ne daigna pas jeter un regard, et se montra si évidemment ravi, heureux, aimable, qu'insensiblement la joie qui rayonnait dans ses yeux, fit briller un éclat sympathique dans ceux d'Émilia. Malgré sa robe, son écharpe, son peigne, elle fut pendant cette soirée si agréable, si attrayante, que Julie lui pardonna son costume.

Le lieutenant Arvid n'était pas moins content auprès de sa petite fiancée ; cependant sa nature ne semblait pas disposée à exprimer la joie, comme Algernon, par des expressions vives et choisies. L'éloquence n'est pas accordée à tout le monde, et chacun parle à sa manière. Arvid but trois tasses de thé, mangea une douzaine de grosses biscottes, baisa très souvent la main de sa fiancée, et parut très heureux. Je l'entendis plusieurs fois dire : Le diable m'emporte ! » — et je trouvai qu'une jolie bouche, un son de voix agréable, peuvent adoucir la déplaisance causée par de vilaines paroles. Le lieutenant Arvid était en vérité un Adonis, *Nota bene* : un Adonis en moustaches. Son visage exprimait la bonté, la loyauté ; mais (je lui en demande mille fois pardon), aussi un peu de bêtise et d'amour de lui-même. Sa jolie tête de vingt ans, n'avait pas l'air de loger beaucoup d'idées.

Algernon avait un extérieur remarquablement noble et mâle ; la bonté, la perspicacité formaient les principaux traits de sa physionomie. Il était grand, avait une figure régulière, et le maintien le plus agréable.

« Comment, pensai-je, Émilia en fixant son regard sur cette noble tête, ne sent-elle pas disparaître sa crainte et toutes ses appréhensions ? »

Elles disparurent ou se retirèrent dans le coin le plus reculé de son âme pendant cette soirée. Toute la famille semblait heureuse, tout était joie et vie.

L'aveugle ne parut point au salon.

III. Cinq jours avant la noce.

Malgré la gaité et la satisfaction avec lesquelles le lundi avait fini, Émilia s'éveilla le mardi en s'écriant : « Encore un jour de moins jusqu'à ce terrible moment ! »

Des cadeaux charmants envoyés par Algernon, arrivèrent dans la matinée ; Émilia n'aimait pas cet usage. « C'est une coutume barbare, disait-elle ; elle fait de la femme une marchandise que l'homme paraît acheter. Il devrait suffire de savoir que cette coutume est adoptée par tous les peuples sauvages, pour engager les nations civilisées à l'abolir. »

Elle trouva, en outre, que dans certains cadeaux, on n'avait pas assez songé à l'utile, qu'on avait trop sacrifié au luxe et à l'extérieur. « Pourvu qu'il ne soit pas prodigue ! dit-elle en soupirant ; il me connaît bien peu, s'il croit que des diamants me font plus de plaisir qu'une fleur donnée par lui. Autant j'aime ce qui est gracieux, élégant, autant le luxe et tout ce qui est futile me déplaisent. Ensuite, ce n'est pas dans notre position que de telles choses peuvent convenir. »

La bonne humeur d'Émilia était passée ; elle regarda à peine les cadeaux, tandis que Julie ne cessait de s'écrier : « Ravissant, délicieux ! » Émilia garda ses papillottes toute la journée, et resta enveloppée d'un châle mis de travers. Le cornette la compara à une hottenlotte, et la pria de ne pas se croire obligée de ressembler à une sauvage, parce qu'elle était environnée de coutumes barbares. En descendant pour dîner, je lui dis, afin de remplir mon rôle, combien je trouvais Algernon agréable et beau.

« Oui, il est fort bien, » dit Émilia, « beaucoup mieux comme homme, que je ne le suis comme femme ; c'est selon moi un véritable malheur.

— Allons, pensai-je, j'ai de nouveau touché un banc de sable. »

Émilia continua.

« Il est rare qu'une jolie figure n'inspire pas de la vanité à son possesseur ; et ce que je trouve de plus insupportable, c'est un homme ravi de sa propre personne. Ordinairement, il fait un devoir à sa femme moins jolie que lui, de lui rendre hommage et d'adorer sa beauté, sa grâce : la vanité abaisse les femmes, elle avilit les hommes. Selon moi, l'extérieur chez un homme a peu ou point d'importance pour sa femme. J'aurais pu adorer Ésope, j'en

suis certaine, et lui aurais donné mille fois la préférence sur Adonis. Narcisse, admirant sa propre image, m'inspire un dégoût extrême. »

En achevant ces mots, Émilia ouvrit la porte du salon. Algernon y était seul, debout devant la glace ! se regardant, à ce qu'il paraissait, avec beaucoup d'attention. Il aurait fallu voir la rougeur d'Émilia, l'air avec lequel son fiancé fut accueilli, Algernon de son côté, troublé par l'embarras d'Émilia, par l'expression de mécontentement de son visage et peut-être un peu honteux aussi, d'avoir été surpris entête-à-tête avec la glace, perdit toute contenance. Ce fut à moi, maintenant, de soutenir la conversation, par des remarques sur le temps, les routes, etc., etc. Par bonheur, le reste de la famille entra successivement, ce qui produisit une diversion agréable.

Émilia continua à faire la moue, et le visage d'Algernon s'obscurcit à mesure qu'il la regardait. Je crus m'apercevoir qu'il avait un orgelet à l'œil gauche. C'était sans doute la cause de son tête à-tête avec la glace ; mais Émilia ne voulut rien voir. Plusieurs riens contribuèrent à empirer la situation entre les deux amants. Il se trouva qu'Algernon aimait des choses qu'Émilia n'aimait pas, et à table, il laissa passer le mets favori d'Émilia sans y toucher : elle pensa, sans doute, qu'ils ne sympathisaient pas le moins du monde ensemble. Algernon fit une observation vraie, nullement amère, et sans aucune arrière pensée sur les caprices et ce qu'ils ont de disgracieux ; il aurait pu, je l'avoue, se dispenser cette fois de l'exprimer. Émilia se l'appliqua et prit un air de plus en plus digne et hautain. Julie s'en inquiéta : « J'aimerais beaucoup mieux, dit-elle, les entendre se quereller ouvertement, que de les voir se taire et s'irriter au fond de l'âme.

Le cornette s'approcha d'Émilia et lui dit : Ma noble sœur, je te prie de ne pas ressembler ainsi à la muraille de la Chine, en restant impénétrable à toutes les flèches que les yeux amoureux d'Algernon te lancent. Si c'est possible, sois un peu moins glaciale, regarde Algernon, approche-toi de lui, et donne-lui un baiser. »

C'était bien trouvé en vérité, il y aurait eu plus de chances de voir la muraille de la Chine se mettre en mouvement. Émilia ne regarda pas même Algernon qui paraissait désirer vivement une réconciliation. Il proposa de chanter avec Émilia un duo italien nouveau ; sans doute dans l'espoir que le génie de l'harmonie chasserait tous les esprits ennemis et hostiles qui troublaient la paix entre lui et sa fiancée. Émilia s'excusa en se plaignant d'un mal de tête qu'elle éprouvait réellement à un haut degré, comme je pouvais le voir à ses yeux. Elle y était sujette quand elle avait du chagrin ou

de l'inquiétude. Algernon crut que cette indisposition était supposée, et sans faire attention à Émilia assise dans l'un des coins du canapé la tête appuyée sur sa main, il dit que son projet était d'aller entendre le Figaro de Mozart à l'Opéra, et s'étant incliné vivement devant tout le monde, il sortit.

La soirée s'écoula lentement ; personne n'était de bonne humeur. Chacun voyait qu'Émilia souffrait, on ne manifesta pas de mécontentement sur sa conduite. Le colonel feignit de ne rien voir et continua sa patience avec calme. Quand nous nous séparâmes, le cornette me dit à voix basse : « Cela va mal ; demain il faudra mettre en mouvement toutes les batteries de la distraction. »

Le mercredi, Algernon vint de bonne heure dans la matinée. Son regard était si tendre, sa voix avait tant d'expression en parlant à Émilia, que celle-ci se ranima, et des larmes humectèrent ses yeux. Les deux amants se raccommodèrent sans que l'on sût pourquoi ni comment : eux-mêmes l'ignoraient.

Cette journée se passa tranquillement excepté deux effrois qu'Émilia éprouva, et auxquels cependant, elle survécut. Le premier eut lieu dans la matinée, durant une conversation qu'Algernon eut avec Sa Grâce. Emilia lui entendit dire une chose qui lui persuada pendant une minute qu'Algernon était le plus grand avare de la terre. Heureusement elle découvrit bientôt, qu'il avait parlé d'un Harpagon de sa connaissance, dont il rit ensuite de tout son cœur. Émilia reprit haleine. Son second effroi eut lieu dans la soirée ; plusieurs de nous étant assis auprès d'une fenêtre éclairée par la lune, je dis : « Cependant il y a des hommes généreux et bons, qui sont assez malheureux pour ne pas croire à une autre vie, au but spirituel de notre existence, il faut les plaindre et non les blâmer. » Les jolis yeux d'Émilia m'interrogèrent avec une expression inexprimable. Sa pensée était : « Est-ce Algernon que tu veux excuser. » Je lui répondis en dirigeant son attention sur son fiancé ; mes paroles lui avaient fait lever les yeux vers le ciel étoilé, et ce regard était plein d'une belle et ferme espérance. Émilia leva aussi les yeux au ciel avec gratitude ; les regards des deux amants se rencontrèrent, ils rayonnaient de tendresse et de joie.

Cette journée allait donc finir d'une manière satisfaisante pour nous tous. Hélas ! pourquoi Algernon reçut-il un billet pendant le souper, pourquoi se troubla-t-il en le lisant ? pourquoi perdit-il beaucoup de sa gaité ? pourquoi s'en aller si promptement et sans donner d'explication ?

Oui, pourquoi ? — personne ne le savait, mais plusieurs d'entre nous auraient voulu le savoir au prix de leur vie.

Je ne présume pas qu'il te vient aucune mauvaise pensée sur Algernon au sujet de ce billet ? dit Julie à sa sœur, lorsqu'elles se couchèrent.

— Bonne nuit Julie, répliqua Émilia en soupirant. »

Émilia ne passa point une bonne nuit. Jeudi. Brume et brouillard autour d'Émilia. Tentatives sans succès de notre part pour les dissiper. Dès qu'on se mit à déjeuner, le corvette entra en campagne avec Napoléon et Charles XII. Émilia n'avait pas la force de combattre ; Hélène et Julie s'efforçaient en vain de l'égayer. Je n'osais pas dire un mot afin de rester dans l'esprit de mon rôle. Le billet, le billet, était pour tous une pierre d'achoppement.

Algernon vint à midi ; il avait l'air très animé et dans ses yeux scintillait quelque chose qui ressemblait à l'éclair. Émilia avait promis la veille, de faire à cette heure là, une promenade avec lui en traîneau ; il venait la chercher. Un joli traîneau couvert de belles peaux de rennes était à la porte. Émilia refusa froidement et avec fermeté de sortir. « Pourquoi ? demanda Algernon. — A cause du billet, » aurait répondu Émilia si elle avait été fidèle à la vérité, mais elle dit : « Je préfère rester à la maison.

— Es-tu malade ?

— Non.

— Pourquoi ne pas me faire le plaisir d'aller en traîneau comme tu l'as promis ?

— Le billet, le billet, » pensa Émilia, mais elle rougit et dit encore une fois : « Je préfère rester à la maison. »

Algernon se fâcha, ses joues se colorèrent vivement, ses yeux flamboyèrent ; il sortit, en tirant la porte un peu fort après lui.

Le domestique qui attendait devant la porte avec le traîneau, l'avait quitté. Le cheval effrayé par un éboulement de neige et abandonné à lui-même, fit un mouvement, renversa une vieille femme, et aurait probablement pris le mors aux dents, si Algernon qui arrivait dans cet instant sur la place, ne se fût jeté devant lui, et n'eût pas saisi les guides d'une main vigoureuse. Après avoir calmé le cheval, il appela un homme pour le tenir, courut relever lui-même la vieille femme, qui n'osait se mouvoir tant elle avait peur ; heureusement elle n'avait aucun mal. Algernon lui parla un instant et lui donna de l'argent.

Le domestique revint enfin, Algernon lui appliqua un soufflet, puis se jeta dans le traîneau et partit comme un éclair.

Émilia, la pâleur sur les joues avait vu ainsi que moi, cette scène de la fenêtre, mais à sa dernière partie elle s'écria :

« Il est violent, méchant, furieux ! » et elle fondit en larmes.

— Algernon, dis-je, est sujet à la faiblesse humaine. Il est venu ici l'esprit ému ; ton refus de remplir une promesse donnée, sans alléguer une seule bonne raison, devait naturellement l'irriter ; la négligence de son domestique, qui aurait pu occasionner un grand malheur, a augmenté sa colère ; toutefois elle ne s'est fait jour que par un seul soufflet bien mérité. C'est trop exiger d'un jeune homme, que de vouloir qu'il reste froid et calme, quand les ennuis se succédant si rapidement, font fermenter son esprit ; il suffit qu'il reste humain et bon pendant sa colère, comme Algernon l'a été envers la vieille femme. Je crois Émilia, qu'au lieu d'irriter Algernon par des caprices et ta raideur (pardonne-moi ces deux jolies expressions), si tu voulais employer pour le bien, le grand empire que tu possèdes sur lui, tu ne le verrais jamais méchant et furieux, comme tu le dis.

»

Fort contente de mon petit discours lorsqu'il fut achevé, je pensai qu'il aurait un effet merveilleux et puissant ; mais Émilia garda le silence ; elle avait l'air malheureux.

Algernon ne vint pas pour dîner.

Le cornette raconta dans l'après-midi, qu'il avait entendu dire à un de ses camarades, qu'un duel avait eu lieu dans la matinée du même jour. L'un des adversaires étant le meilleur ami d'Algernon, lui avait demandé d'être son témoin. Il lui a adressé cette demande hier, par un billet, (Charles appuya beaucoup sur cette particularité) par un billet qui lui fut remis ici à neuf heures quarante-cinq minutes du soir. Algernon a fait son possible pour empêcher ce duel, mais en vain. Les parties se sont rencontrées, et l'ami d'Algernon a blessé dangereusement son adversaire ? Charles ne savait pas d'autres détails.

Tout était éclairci, et l'image d'Algernon reprit son éclat dans l'esprit d'Émilia.

Algernon vint le soir ; il était complètement calme, mais sérieux, et n'alla point comme de coutume s'asseoir auprès de sa fiancée. Émilia n'était pas gaie, elle paraissait craindre de faire le premier pas pour la réconciliation, et montrait cependant par une foule de petites attentions, combien elle désirait apaiser Algernon. Elle lui offrit elle-même du thé, lui demanda s'il le trouvait assez sucré, si elle pouvait lui en verser une seconde tasse et., etc.

Algernon resta froid pour Émilia ; il parut souvent plongé dans de profondes méditations et oublier où il était. Emilia blessée se retira fort abattue ; elle s'assit à quelque distance, se mit à coudre et ne leva pas de longtemps les yeux de dessus son ouvrage.

Le cornette me dit ainsi qu'à Hélène : « Les choses vont mal, mais que faire pour les raccommoder ? Je ne puis pas remettre maintenant Napoléon et Charles XII sur le tapis, je me suis servi d'eux ce matin, et cela ne m'a guère réussi. Il faut avouer qu'Émilia n'est pas une fiancée agréable, si elle ne change pas comme femme, alors Ne devrait-elle pas aller vers Algernon, et chercher à le consoler, à l'égayer. Elle y va, — non, elle a pris seulement un peloton de fil. Pauvre Algernon, je commence à croire que c'est un bonheur pour moi d'être insensible. Les amants ont plus de mal encore que le jeune homme auquel on fait passer ses grades. — Dieu te bénisse petit Claes, que viens-tu me demander ? une biscotte ? va trouver Émilia, va trouver Émilia, je n'ai pas de biscottes : un peu de mouvement fera du bien à son altesse. »

Le cornette ne voyait pas combien ce soir là, son altesse était humiliée dans son cœur, et qu'Algernon était la principale cause de la froideur qui régnait entre eux. Ils ne se rapprochèrent pas, et se séparèrent froidement, en apparence du moins.

Le vendredi matin, Émilia prit la résolution de rompre, Algernon était généreux, parfait, mais trop sévère, et elle n'en était pas aimée, — elle l'avait vu clairement le soir précédent, et voulait maintenant avoir un entretien particulier, etc., etc. Algernon vint. Il était beaucoup plus gai que la veille, et semblait désirer l'oubli de toutes les choses fâcheuses.

L'action importante qu'Émilia voulait faire lui donna d'abord un air solennel ; mais Julie, Hélène, Sa Grâce, le cornette et moi, nous nous agitâmes tellement autour d'elle, que nous parvînmes insensiblement à l'entraîner dans notre tourbillon, à l'éloigner d'un entretien particulier, et à l'empêcher de se livrer à ses rêveries. On l'entendit rire quelquefois comme par le passé et l'expression pensive de son visage ne se changea pas en mélancolie.

Dans l'après-midi de ce jour on signa le contrat de mariage.

La fiancée de Charles Grandisson, la belle Harriet Byron laissa tomber la plume qu'elle avait prise pour signer son contrat de mariage, et manqua de force et de présence d'esprit pour tracer son nom au bas de l'acte qui fixait sa destinée. Des millions de jeunes personnes ont tremblé comme elle dans

ce moment ; il n'est donc pas étonnant que la craintive, l'irrésolue Émilia fût hors d'elle de terreur. Non seulement elle laissa tomber la plume, mais elle fit aussi un gros pâté d'encre sur l'important papier qu'elle regardait dans cet instant comme un objet de malheur, et il ne serait sans doute pas encore signé à l'heure qu'il est, si le colonel (imitant en cela Charles Grandisson) n'eût pris la plume, ne l'eût mise entre les doigts immobiles de sa fille, dont il saisit et dirigea la main tremblante.

Le soir, quand nous fûmes seules dans nos chambres Émilia dit :

« Il faut donc que la chose se fasse ! il n'y a probablement plus de remède... et après-demain Algernon m'éloignera de ceux que j'aime si profondément.

— On serait tenté de croire, dit Julie en souriant mais les larmes aux yeux, qu'il s'agit d'un voyage à l'autre bout du monde ; et cependant, quelques rues et quelques places seulement nous sépareront. Nous nous verrons tous les jours.

— Tous les jours, oui, reprit Émilia en pleurant, mais non pas comme maintenant à toutes les heures. »

Le samedi, Émilia fut bonne et tendre envers tout le monde ; mais, abattue, inquiète, elle semblait vouloir échapper aux pensées qui la poursuivaient en tous lieux.

Algernon devenait d'heure en heure plus grave, il fixait sur sa fiancée un regard affligé et interrogateur ; cependant il semblait redouter toute espèce d'explication, et évitait de se trouver seul avec Émilia.

J'avais appris par la cousine de la belle-sœur d'une sœur de différent lit de la cuisinière de Sa Grâce, qu'Algernon avait fait distribuer à plusieurs familles pauvres, des vivres et de l'argent en leur faisant dire de se régaler le dimanche et d'être joyeux à son intention. Je racontai ce trait à Émilia, qui de son côté avait fait la même chose. Cette marque de sympathie la réjouit et lui rendit un peu de courage.

Chacun avait travaillé avec tant d'activité, que tout se trouva prêt la veille du mariage.

Le moment où l'on se sépara le soir, fut presque solennel. Nous embrassâmes tous Émilia les larmes aux yeux ; elle maîtrisa son émotion, mais ne put parler. Chacun pensait au lendemain.

IV. La Noce.

Le grand jour si redouté arriva enfin. Émilia à à peine levée regarda le ciel avec une expression remplie de pressentiment. Il était couvert de nuages gris ; l'air était froid, brumeux, tout ce qu'on pouvait voir par la fenêtre, portait le sceau mélancolique qu'une froide journée d'hiver imprime sur tous les objets vivants et inanimés. La fumée qui s'élevait des cheminées était rabattue et descendait lentement le long des toits en noircissant leur couverture de neige. Quelques vieilles femmes, au nez rouge et aux joues bleues, conduisaient au marché leurs charrettes de lait et avançaient au pas, traînées par des chevaux maigres, dont la tête à crinière frisée rasait la terre de plus près que de coutume. Les moineaux eux-mêmes paraissaient de moins bonne humeur que d'ordinaire, ils étaient perchés au bord du toit, immobiles, ramassés sur eux-mêmes, sans gazouiller, et ne mangeant pas. De temps à autre il y en avait un qui tendait l'aile, ouvrait un peu son petit bec, mais c'était visiblement par ennui. Émilia soupira profondément. Un ciel clair, un peu de soleil, aurait égayé, ranimé son esprit abattu. Nous aimons tous, à voir un beau soleil éclairer le jour de notre mariage ; il semble que la flamme du flambeau de l'hymen est moins pure, quand elle ne s'allume pas aux rayons purs du soleil. Nous avons toujours au fond du cœur la croyance secrète que le ciel ne regarde pas avec indifférence nos destinées terrestres ; quoique poussière et atomes, si la voûte céleste est obscurcie par des nuages, si elle étincelle de lumière, nous voyons dans ces variations sympathie ou avertissement pour ce qui nous concerne. Souvent, très souvent, notre espérance ou notre crainte, sont enfants du vent et des nuages.

Émilia, après une nuit sans sommeil et déjà abattue par les événements des jours précédents, fut tout à fait découragée par cette matinée brumeuse et glacée. Elle se plaignit d'un mal de tête, et après avoir embrassé sa famille au déjeuner, elle demanda la permission de passer la matinée seule dans sa chambre. On y consentit. Le colonel paraissait plus sérieux que de coutume. Sa Grâce avait un air soucieux à fendre le cœur : sa sollicitude pour Émilia, les soins exigés par le repas de noce, remplissaient alternativement son âme, et tout ce qu'elle disait commençait par hélas ! Le

cornette aussi n'était pas gai, et le visage expressif d'Hélène avait une légère teinte de mélancolie. Julie, surprise au delà de toute expression de ce qu'un jour de nocce pouvait commencer d'une manière si triste, changeait continuellement d'humeur ; tantôt elle pleurait, tantôt elle riait. Le précepteur et les petits patauds, étaient seuls dans leur assiette ordinaire. Le premier mangeait ses ongles, se taisait, et regardait le ciel ; les seconds ne finissaient pas de déjeuner.

Durant toute la matinée j'aidai Sa Grâce dans les diverses dispositions qu'elle prenait, et ce n'était pas peu de choses ; nous avions beaucoup à dire, à arranger, à faire. Nous fouettions de la crème au citron ; nous arrosions le rôti ; nous salions le potage ; nous gémissions ensemble sur les petits pâtés manques, nous nous réjouissions en regardant notre magnifique croquante, et nous brûlâmes notre langue à dix-sept sauces au moins. Hélas ! ce ne sont pas des flammes poétiques, que le flambeau de l'hymen allume sur l'âtre de la cuisine.

Le colonel préparait lui-même les bols de punch, de bischoff, et nous causait passablement d'embarras et d'empêchement, tant il lui fallait de choses, de gens et de place. Il semblait croire que sa partie était la plus importante, ce qui impatientait un peu Sa Grâce ; elle fit donc une petite morale à son mari ; — le colonel convint qu'elle avait raison.

Tandis que je donnais mes instructions à la cuisinière sur la manière la plus élégante de préparer une entrée, Julie accourut dans la cuisine les larmes aux yeux.

« Donne-moi, donne-moi ! » s'écria-t-elle, avec sa vivacité ordinaire, « quelque chose de bon pour Émilie ! Elle n'a rien mangé au déjeuner ; elle tombera malade, et s'évanouira de faiblesse, aujourd'hui même. Qu'as-tu là ! des œufs au bouillon ? j'en prends deux ; des verres de gelée, j'en prends deux, je le puis, n'est-ce pas ? Ah ! un peu de sauce aux câpres, cela réveille l'appétit ; — avec cela un peu de poisson, deux petits pains ; là, encore quelques pâtisseries et je serai contente. Émilie aime tant les choses sucrées. Sais-tu ce qu'elle fait ? » continua Julie à voix basse, elle prie Dieu ; j'ai regardé par le trou de la serrure, elle est à genoux. Que Dieu la bénisse. »

Et des perles roulèrent le long des joues de Julie, tandis qu'elle se hâtait de sortir de la cuisine avec trois assiettes combles qu'elle portait je ne sais trop comment :

Enfin nos préparatifs étaient achevés ; on laissa le tout avec les instructions nécessaires aux mains des domestiques ; le colonel, Sa Grâce et

moi, nous allâmes nous habiller pour le dîner.

Je me rendis ensuite chez Emilia. Elle était devant une glace dans son costume de mariée, et se mirait avec une expression qui n'exprimait ni le plaisir, ni le contentement qu'une jolie femme bien habillée éprouve presque toujours en regardant son aimable moi. Hélène lui mettait ses bracelets, et Julie à genoux arrangeait quelque chose ; à la garniture de la robe.

« Regarde ! » s'écria Julie lorsque j'entrai, « elle est charmante, jolie ; n'est-ce pas ? et cependant, » ajouta Julie à demi-voix, « je donnerais la moitié de ce que je possède pour lui voir une autre mine. Elle est sombre et grisé comme le temps. »

Emilia, qui avait entendu ces derniers mots, dit :

« On ne peut avoir l'air gai quand on n'est pas heureuse. Tout me pèse, me semblé insupportable. Cette journée est terrible, je voudrais mourir.

— Ah ciel ! » s'écria Julie, les mains jointes, « la voilà qui pleure... ; elle aura les yeux et le nez rouges, et ne sera plus jolie. Que faire ?

— Chère Emilia, » dit Hélène, avec douceur, en portant la main de sa sœur à ses lèvres, « n'es-tu pas un peu déraisonnable ? Ce mariage remplit tes vœux comme les nôtres ; selon toutes les prévisions de la prudence humaine, tu seras heureuse. Algernon est doué des plus nobles qualités.... ; il t'aime de tout son cœur. Où trouverais-tu un mari qui soit un fils plus tendre pour tes parents, un frère plus dévoué pour tes sœurs ?

— Tout cela est vrai, Hélène, ou pour mieux dire, semble vrai. Mais hélas ! lorsque je pense que je suis sur le point de changer toute mon existence... de quitter mes parents, de m'éloigner de vous, mes bonnes sœurs, de cette maison où j'ai été si heureuse, — et cela pour un homme dont je ne connais pas le cœur comme le vôtre, qui peut changer à mon égard, qui peut me rendre malheureuse de tant de manières. — Et à l'avenir, cet homme doit être tout pour moi — ; mon sort sera irrévocablement lié au sien... Quand je songe à tout cela, mes yeux s'obscurcissent, mes genoux tremblent... ; quand je pense que c'est aujourd'hui... aujourd'hui.... dans quelques heures que mon sort sera décidé... que je suis libre encore de revenir sur mes pas... alors l'irrésolution, l'incertitude, me cause un tourment que personne ne peut se figurer. Béa ta, mes sœurs, ne vous mariez jamais.

— Mais, chère Emilia, » reprit Hélène, « toi qui te soumets si facilement à la nécessité, songe que ton sort est décidé, qu'il est trop tard maintenant pour renoncer à ta félicité.

— Trop tard ! s'écria Emilia sans faire attention aux derniers mots d'Hélène, il n'est pas trop tard tant que le prêtre ne nous a point unis... Oui, au pied même de l'autel, j'ai encore le droit... et je puis....

— Tu aurais le cœur de le faire ? » s'écria Julie d'un ton extrêmement tragique, « tu voudrais réduire Algernon au désespoir ? Tu ferais....

— Du scandale ! » dit une voix de la porte ; le colonel était là, les bras croisés, contemplant avec un air comique, Julie qui se tenait dans une position assez semblable à celle de la célèbre mademoiselle Georges dans Sémiramis et dans Marie Stuart. Julie rougit, Emilia encore davantage.

Le cornette qui suivait son père, présenta à Emilia, au nom d'Algernon, des fleurs fraîches, ainsi qu'un billet contenant peu de lignes rien moins que froides et insignifiantes. La physionomie d'Émilia s'éclaircit, elle serra la main de son frère. Dans un élan chevaleresque, Charles demanda la faveur de baiser la pointe du soulier d'Émilia. Elle avança d'un air affable son petit pied, et comme Charles se baissait, non pas pour baiser la pointe du soulier, mais pour le mordre, Emilia passa les bras autour du cou de son frère et l'embrassa avec effusion de cœur. Le colonel prit Emilia par la main, la plaça au milieu de la chambre, et nous formâmes un cercle autour d'elle. Quand Emilia vit les regards tendres de son père et nos yeux pleins de larmes et d'amour fixés sur elle, un sentiment agréable s'empara d'elle, la fit rougir, et elle devint aussi jolie que Julie pouvait le désirer. Son costume était simple, mais du meilleur goût, et fort élégant. Pour celles de nos lectrices qui désirent en savoir un peu plus sur sa toilette, je dirai : Qu'elle portait une robe de satin blanc garnie de dentelles, et dans ses cheveux blonds parfaitement beaux, la verte couronne de myrte ¹¹, sur laquelle était jeté d'une manière gracieuse, un voile (magnifique ouvrage d'Hélène), qui donnait à son visage doux et plein d'innocence, beaucoup de rapport avec celui d'une madone de Paul Véronèse. Émilia aurait été ravissante, si elle avait eu l'expression de bonheur, d'espérance, d'amour qui est la principale parure d'une fiancée.

Cependant, son cœur semblait un peu allégé, et comme s'il eût voulu se mettre en harmonie avec lui, le soleil perça les nuages et envoya quelques pâles rayons dans la chambre.

Mais cet instant de répit fut court, l'obscurité revint. Lorsque nous descendîmes, pour dîner, Julie me montra avec un air de regret, toutes les provisions qu'elle avait apportées pour Émilia ; un seul verre de gelée était vide.

A table, Emilia promena ses regards sur tous ceux qu'elle allait bientôt quitter, son cœur se gonfla, et ses yeux se remplirent continuellement de larmes. On dîna avec moins de gaîté qu'à l'ordinaire, et personne ne semblait manger avec appétit, excepté le précepteur et les petits patauds. Emilia qui paraissait plus accablée du poids de sa couronne de myrte, qu'un roi ne l'a jamais été par celui du diadème, ne mangea rien, et ne rit pas une seule fois pendant tout le repas, malgré les excellentes occasions fournies par trois distractions remarquables du précepteur, et dont le colonel lui-même, ne put s'empêcher de rire. Premièrement, il prit sa tabatière pour une salière, toutes deux étant à côté de lui sur la table ; il mit une portion de tabac dans sa soupe, et prit une bonne prise dans la salière, ce qui lui fit faire beaucoup de grimaces bizarres, et verser bien des larmes. Secondement, pour essuyer ces dernières, il saisit, au lieu de son mouchoir, un coin du châle de Sa Grâce, qui le retira vivement et avec effroi. Troisièmement, il fit beaucoup de cérémonies avec le domestique qui lui offrait du rôti, et pria Mademoiselle de vouloir bien se servir. Julie regarda sa sœur avec soucis : « Emilia ne mange, ne rit pas, » dit-elle, « c'est affligeant. »

Ce fut plus affligeant encore dans l'après-midi ; le petit nombre des convives invités arrivaient et Algernon attendu de bonne heure ne paraissait pas. Sa Grâce regardait continuellement et de l'air le plus inquiet du côté de la porte ; elle vint vers moi trois ou quatre fois, seulement pour me dire : « Je ne puis concevoir, pourquoi Algernon tarde ainsi. » Les arrivants s'informaient aussi de lui ; Emilia ne demandait rien, ne regardait pas vers la porte, mais sa gravité et sa pâleur augmentaient d'une manière visible à chaque instant. Julie s'assit à côté de moi, et elle me nommait les personnes qui entraient, en ajoutant quelques observations.

« Cette jolie femme si bien faite, qui se présente avec tant de grâce, est la baronne S... Croirait-on, en la voyant, qu'elle tremble de timidité toutes les fois qu'elle entre dans un salon ? Regarde ses yeux pleins d'âme, il ne faut pas s'y fier, car elle ne sait parler que du temps, et bâille chez elle toute la journée. Quel personnage arrive maintenant ? Il tend son chapeau comme un mendiant à la porte... Ah ! ah ! mon oncle P... : c'est un bon vieillard, il a la manie du sommeil. Je vais lui donner un baiser au lieu d'un sou. Dieu veuille qu'il ne se mette pas à ronfler pendant la cérémonie ! Regarde mon Arvid, là bas auprès du poêle, Béata. N'est-ce pas un Apollon ? Je trouve cependant, qu'il se chauffe trop à son aise... Il semble oublier tout à fait,

qu'il y a d'autres personnes ici. C'est ma cousine, madame M qui entre maintenant. C'est un ange, et ce petit corps si délicat renferme une grande âme...

Comme Emilia reçoit tout le monde ! ... C'est absolument comme si elle disait : — « Vous êtes bien bons, Messieurs et Mesdames, de venir à mon enterrement. » — A quoi pense donc Algernon de tarder ainsi ? Dieu ! qu'Émilia a l'air malheureux !

Voilà le prêtre ! malgré ses verrues et son œil rouge, il a bonne mine ; j'éprouve une sorte de respect pour lui.

Charles cherche à égayer et à distraire Emilia. Très bien, mon frère, mais rien n'y fait maintenant.

Dieu merci ! voilà Algernon, il est bien sérieux et bien pâle... et cependant il est beau ! ... Il se dirige vers Émilia, quelle dignité dans son maintien. Il s'excuse, je crois... Comment il a eu mal aux dents, il a été obligé d'en faire arracher une ! Pauvre Algernon ! Mal aux dents le jour de son mariage ! Quelle destinée ! Les voilà tous assis en cercle. Un cercle de personnes assises me donne des vapeurs. De quoi parle-t-on ? Je crois, en vérité, qu'il est question du temps, sujet fort intéressant, mais peu récréatif. Entends-tu comme la neige et la pluie fouettent contre les fenêtres ? Il fait extrêmement chaud ici... Emilia contribue à rendre l'air pesant. Il faut que j'aie lui parler. »

Au bout d'un instant, quelqu'un vint dire que le peuple s'amassait sur les escaliers, dans le vestibule, et désirait voir la mariée.

Nouvelle souffrance pour la modeste Émilia. Elle se leva, mais se rassit promptement en pâissant.

« De l'eau de Cologne ! de l'eau de Cologne ! » s'écria Julie. « Elle pâlit, elle s'évanouit !

— De l'eau ! » cria le colonel d'une voix tonnante.

Le précepteur saisit la bouilloire à thé. J'ignore si ce fut à cette vue, ou à un effort de l'âme pour maîtriser ses sentiments, qu'Émilia dut la force de surmonter sa faiblesse ; elle se ranima vivement et sortit suivie de ses sœurs en jetant un regard inquiet et mécontent sur Algernon immobile à quelque distance, et qui la regardait avec une gravité, inaccoutumée et presque sévère.

Êtes-vous fou ? » s'écria à demi-voix M. P... en secouant le bras du précepteur, qui, les yeux égarés, tenait encore la bouilloire à la main. Effrayé, il se retourna avec vivacité, poussa les petits patauds qui roulèrent

l'un sur l'autre comme deux quilles que la boule a touchées. La bouilloire tourna, lui brûla les doigts, et il la laissa tomber, avec un cri de douleur, sur les malheureux petits patauds. Un nuage de vapeur s'éleva en tourbillonnant au dessus de leurs corps immobiles. Si la lune était tombée dans le salon, elle n'aurait pas causé dans le premier moment, une plus grande confusion que celle occasionnée par la catastrophe de la bouilloire. Axel et Claes ne faisaient pas entendre un seul mot, et Sa Grâce fut sur le point de croire, que c'en était fait des petits patauds ; Mais lorsque le colonel et Algernon, les eurent relevés et secoués, on s'aperçut qu'ils étaient parfaitement en vie ; seulement la frayeur leur avait causé un tel effroi, qu'ils n'avaient pu ni se mouvoir, ni parler. Heureusement que l'eau dont ils avaient été arrosés, s'était presque toute répandue sur leurs vêtements ; sans doute aussi, elle était Un peu refroidie, vu que depuis une demi-heure, on avait fini de prendre le thé. Une seule tache sur le front d'Axel et sur la main de Glaes demandait à être soignée. Le précepteur était au désespoir, les petits patauds pleuraient. On les coucha dans une chambre où je promis de passer tout le temps que j'aurais à ma disposition. La bonté aimable de Sa Grâce ne lui permettait pas de voir avec calme un visage affligé ; elle s'approcha du précepteur pour essayer de le consoler et y réussit, en lui faisant surtout remarquer avec quel esprit véritablement Spartiate, les petits garçon savaient reçu le premier choc, ce qui rendait un témoignage éclatant de l'éducation parfaite qu'il leur donnait. Le précepteur extrêmement satisfait, dit en se rengorgeant, qu'il espérait faire, des enfants si remarquables de Sa Grâce, de véritables Lacédémoniens. Sa Grâce souhaita que ce ne fût pas en renouvelant les douches d'eau bouillante ; mais elle garda le silence sur ce point.

Dans l'intervalle, l'exhibition de la fiancée s'était terminée, et Émilia fatiguée, sortit de la chambre où, selon une ancienne et singulière coutume de la Suède, elle avait été obligée de se montrer à une foule de regards curieux et indifférents.

« On ne l'a pas trouvée jolie, me dit Julie d'un ton lamentable ; ce n'est pas étonnant, elle était sombre, froide comme un ciel d'automne. »

Nous avons conduit Émilia dans une chambre écartée, pour la laisser reposer un instant. Elle s'affaissa sur une chaise, mit son mouchoir sur sa figure et se tut.

Tout était prêt dans le salon pour la cérémonie, on n'attendait qu'Émilia.

« Respire de l'eau de Cologne, Émilia ! Chère Émilia bois un verre d'eau ! dit d'une voix suppliante, Julie, qui commençait à trembler.

— On t'attend, Émilia, dit le cornette en entrant, et il offrit de conduire sa sœur.

Je ne puis... je ne puis en vérité y aller, » répliqua Émilia, avec une voix qui exprimait une angoisse extrême.

« Tu ne peux venir ! » s'écria le cornette avec la plus grande surprise ; « pourquoi ? » et il nous interrogeait du regard.

Julie, dans une attitude tragique avait les mains jointes au dessus de sa tête ; Hélène assise, avait une expression de mécontentement sûr son visage si calme d'ordinaire ; il m'est impossible de me souvenir de ce que je faisais, mais dans mon cœur, je sympathisais avec Émilia. Personne ne répondit.

« Non, je ne puis y aller, » reprit Émilia avec une émotion extraordinaire ; « je ne puis faire ce serment qui me lie pour toujours. J'en ai le pressentiment... mariés nous serons malheureux... ce sera peut-être ma faute ; nous ne nous convenons pas, j'en ai la certitude. Dans ce moment, j'en suis sûre, il est mécontent de moi, il me regarde comme un être capricieux... Il pense avec dégoût à unir son sort au mien... Son regard sévère vient de me dire tout cela... Il peut avoir parfaitement raison... C'est pourquoi, il vaut mieux pour lui comme pour moi, que nous nous séparions.

— Mais, Émilia ! » s'écria le cornette.... « songes tu bien à ce que tu dis ! C'est trop tard maintenant, tout le monde est là... le prêtre, les invités... Algernon... — Va le trouver, cher Charles ! » s'écria Émilia avec une émotion croissante ; prie-le de venir ici, je veux lui parler moi-même, lui dire tout ; il ne peut pas être trop tard, quand il s'agit de la tranquillité et du bonheur de toute la vie. Va, je t'en prie.

— Mon Dieu, mon Dieu ! que deviendra tout ceci ? » dit Julie, et elle avait l'air d'appeler à son aide le ciel et la terre, « songe à papal..

— Je me jetterai à ses pieds, il ne voudra pas le malheur éternel de son enfant.

— Si du moins nous pouvions la distraire de quelque manière... l'occuper d'autre chose pendant un instant, » dit Hélène à voix basse à son frère.

Le cornette ouvrit une porte comme s'il voulait sortir, et nous entendîmes en même temps le bruit d'un coup violent. Le cornette s'écria : « Aïe ! mon œil ! » Un effroi général s'empara de nous, car cette petite tromperie fut si naturellement jouée, qu'aucune de nous ne soupçonna d'abord une

plaisanterie. Émilia, toujours la première quand il s'agissait de venir au secours des autres, le fut encore cette fois, malgré sa profonde inquiétude ; elle courut vers son frère avec un mouchoir trempé dans l'eau froide, lui ôta la main de dessus l'œil, et se mit à le baigner avec soin et vivacité, en disant avec sollicitude. « Souffres-tu beaucoup ? penses-tu que ton œil soit endommagé ? Heureusement il ne saigne pas.

— C'est peut-être d'autant plus dangereux, répondit le cornette ; mais un malheureux sourire perfide, détruisit une seconde fois toute l'illusion. Émilia regarda de plus près, et reconnut de suite, que le coup n'était rien moins que réel.

Je le vois, » dit-elle, « c'est une de tes espiègleries, mais elle ne m'égarera pas... Je t'en prie, Charles, si tu as la moindre tendresse pour moi, va trouver Algernon, dis-lui que je lui demande quelques minutes d'entretien.

— Comment aucune de vous n'a-t-elle eu la présence d'esprit de souffler la lumière ! » s'écria le cornette en nous regardant d'un air mécontent, moi surtout. Hélène lui dit quelques mots à voix basse, et il sortit suivi de Julie.

Hélène et moi, nous gardions le silence tandis qu'Émilia en proie à une angoisse véritable, allait, venait, et semblait se parler à elle-même. « Que faire ? comment m'y prendrai-je ? » dit-elle plusieurs fois à demi-voix. Nous entendîmes marcher dans la pièce à côté. « Il vient ! » s'écria Émilia et tout son corps trembla. La porte s'ouvrit et... le colonel entra avec une gravité imposante. Émilia respira profondément, s'assit, se leva, s'assit de nouveau en pâlisant et rougissant alternativement. « Tu t'es fait attendre trop longtemps, » dit le colonel avec un calme tant soit peu sévère, « je viens te chercher. » Émilia joignit les mains, leva un regard suppliant vers son père, ouvrit la bouche, la referma ; l'air grave et sévère du colonel l'interdit, et lorsqu'il prit sa main, toute énergie pour résister semblait l'avoir abandonnée. C'est avec une espèce de soumission désespérée qu'Émilia se leva et se laissa conduire. Nous la suivîmes Hélène et moi.

Le salon était fort éclairé, toutes les personnes qui s'y trouvaient, avaient les yeux fixés sur la porte par laquelle Émilia entra conduite par son père. Elle m'a dit depuis, que dans ce moment elle n'avait pas distingué un seul objet clairement ; tout était noir à ses yeux. « Il ne faut donc pas s'étonner, » dit son frère, « si tu avais l'air d'une somnambule. »

Algernon regarda Émilia avec une gravité qui n'était pas propre à relever son courage. Ils ne se parlèrent point. La cérémonie commença, le jeune

couple était devant le prêtre. Émilia d'une pâleur mortelle tremblait. Julie perdit entièrement sa vivacité : « C'est affreux ! » dit-elle en devenant presque aussi pâle que sa sœur.

Une voix s'éleva ; elle était auprès des jeunes époux l'interprète de saints devoirs ! Cette voix profondément harmonieuse paraissait animée de l'esprit divin. Elle parla de la sainteté du mariage, du devoir réciproque pour des époux, de s'aimer, de se consoler mutuellement dans les peines de la vie, de s'édifier par une piété sincère ; en priant l'un pour l'autre, ils unissaient plus étroitement leurs âmes et les rapprochaient de leur Créateur. Cette voix leur dit, que la plus grande félicité terrestre est le partage d'une union commencée et continuée selon les vues de Dieu, et elle appela la bénédiction du Très-Haut sur les nouveaux époux.

Ces paroles si affectueuses, si belles, ces paroles de paix, rappelèrent dans tous les cœurs les émotions saintes et douces. Le silence était si profond que personne ne semblait respirer.. Je vis qu'Émilia se calmait de plus en plus ; le peu de mots qu'elle avait à dire, furent prononcés avec netteté et d'une voix assurée. Il me sembla pendant la gémulation, qu'elle priait avec espérance et dévotion. Je jetai dans l'intervalle un regard observateur autour de moi. Le colonel était plus pâle que d'ordinaire, mais il contemplait le jeune couple avec Une expression pleine de calme et de douceur ; Sa Grâce pleurait et ne levait pas les yeux de dessus son mouchoir de poche. Julie, quoique hors d'elle, ne remuait ni main ni pied. Hélène, la prière dans le regard, fixait le ciel. Le cornette faisait tous ses efforts pour qu'on n'attribuât point aux larmes la rougeur de ses yeux. L'aveugle souriait doucement. Les autres personnes présentes, manifestaient toutes plus ou moins d'émotion ; le précepteur surtout, était fort ému, et vers la fin de la cérémonie, il troubla le silence en se mouchant sans cesse. Heureusement, il avait trouvé son mouchoir de poche. La bénédiction des époux fut lue d'une voix douce et majestueuse, la cérémonie était achevée ; Émilia et Algernon étaient unis pour toujours. Émilia se retourna pour embrasser ses parents ; sa personne était entièrement changée, son front, ses yeux exprimaient une douce satisfaction, un incarnai transparent et chaud brûlait sur ses joues. Elle réalisait maintenant l'idéal d'une jeune et heureuse mariée. « Dieu soit loué ! » dit Julie à voix basse, les yeux pleins de larmes, et les mains jointes, tout va bien !

— C'est irrévocable à présent, » dit le colonel en cherchant à maîtriser son émotion, et en prenant un air comique ; « te voilà prise, tu ne peux !

plus rompre.

— Je ne voudrais pas le faire maintenant, » répondit Émilia en souriant délicieusement ! Elle regarda Algernon avec une expression qui rappela sur le visage de celui-ci une joie vive et pure. Un sentiment de satisfaction et de gaîté s'empara de toute la compagnie, chacun paraissait disposé à chanter, à danser. M. P... lui-même était tout à fait éveillé ; il organisa un quadrille, et ne tarda point à danser gaîment à côté de l'élégante baronne S... qui voltigeait comme un zéphir en avant et en arrière. Arvid et Julie dansèrent d'une manière ravissante ; on ne pouvait détacher les yeux de ce couple charmant. Je dansai avec le précepteur qui m'avait engagée... non par distraction, je l'espère. Nous nous distinguâmes aussi quoique d'une manière différente.

Nous étions comme deux billes de billard, toujours disposées à caramboler ; tantôt on nous heurtait, tantôt nous heurtions les autres, ce que je dois attribuer principalement, à la confusion perpétuelle faite par mon cavalier de sa gauche et de sa droite, et de toutes les figures du quadrille. En attendant nous rîmes aussi bien et aussi haut que les autres de nos sottises, et le précepteur assura qu'il n'avait jamais dansé une *valse* si gaie.

Hélène jouait du piano pour nous faire danser, Émilia, n'ayant pas voulu être des nôtres, s'était retirée dans un petit boudoir, dont les portes étaient ouvertes du côté du salon. Algernon était assis auprès d'elle. Ils se parlaient à demi-voix avec vivacité, leur physionomie exprimait la tendresse, et je crois que dans ce moment, le nœud gordien de tous les malentendus, des hésitations, des inquiétudes, des doutes qui les avaient divisés, était dénoué pour toujours. La douce lueur d'une seule lampe rayonnant à travers l'albâtre, répandait un jour enchanteur sur les jeunes époux, ils paraissaient aussi heureux qu'ils étaient beaux.

S'ils avaient pour ainsi dire oublié tout le monde autour d'eux, aucun de nous ne les oubliait. Chacun jetait des regards dérobés vers le boudoir et souriait. Julie s'approcha de moi plusieurs fois, me montra le groupe des deux époux en me disant : « Regarde, regarde ! » et ses yeux brillaient de joie.

Quand la soirée fut plus avancée, une partie de la société se réunit dans le boudoir et la conversation devint générale. Quelques livres nouveaux qui étaient sur une table, donnèrent lieu à diverses opinions sur leur mérite, comme sur la lecture en général.

« Je ne puis comprendre, » dit M. P... avec un accent un peu finlandais, « ce qui in arrive depuis quelque temps. Je suis de ma nature, vit, éveillé comme un poisson ; mais aussitôt que je fixe les yeux sur ces diables de livres, ils se ferment, et je n'y vois plus goutte.

— Aimez-vous la lecture ? » demanda Émilie à la baronne S...

Hélas ! » répondit la baronne en levant ses beaux yeux au plafond, « je n'ai jamais le temps de lire ; je suis si occupée ! » Et elle drapa son magnifique châle autour d'elle.

« Si je me marie, » dit un vieux monsieur de soixante ans environ, « j'imposerai à ma femme la condition qu'elle ne lira jamais d'autres livres que son psautier et son livre de cuisine.

— Feu ma femme se bornait à cette lecture... mais aussi... elle n'avait pas son égale comme maîtresse de maison ! » s'écria M. P... en essuyant ses yeux et en prenant une prise de tabac.

« Je ne comprends pas, le diable m'emporte, pourquoi les femmes lisent tant aujourd'hui ; le diable m'emporte ! si je le comprends, » dit le lieutenant Arvid en tendant la main vers une assiette, où il prit une poignée de bonbons.

Julie lança un regard amer à son prétendu, et je crois que « le diable m'emporte, » lui parut cette fois très peu agréable.

« Je me passerais de boire et de manger, » dit elle en rougissant de dépit, « plutôt que de livres. Rien n'est plus salulaire à l'âme que la lecture des bons livres ; rien ne l'élève davantage... je veux dire n'élève la pensée, le sentiment vers... au dessus ! ... »

Ma pauvre petite Julie n'était jamais heureuse quand elle se lançait dans le sublime. Ses pensées tenaient un peu de la nature des raquettes qui s'élèvent tout à coup en brillants jets de feu, s'éteignent presque en même temps et deviennent de la cendre.

Le cornette se hâta de renverser un verre d'eau et de vin sur Arvid, et parut ainsi avoir interrompu le discours de sa sœur.

« Je pensais bien que cela irait mal ; j'ai essayé de faire balancer ce verre sur le pouce. Pardon beau-frère, mais tu étais, je crois, un peu dans mon chemin... mon bras n'était pas libre ! ...

— J'aurai soin de ne pas te gêner une autrefois, » dit Arvid moitié riant, moitié en colère. Il se leva en essuyant son frac avec son mouchoir de poche, et choisit prudemment une place à l'autre extrémité du boudoir.

Mais Julie ne devait pas en être quitte à si bon marché. Le vieux monsieur ennemi des livres, se tourna fort gravement vers elle et dit :

« Je présume que ma cousine Julie lit surtout des livres moraux, des sermons ?

— Non... pas des sermons précisément, » répondit Julie avec embarras ; et remarquant le regard pénétrant que le professeur L... avait fixé sur elle, Julie rougit beaucoup.

« Probablement que ma cousine lit l'histoire ? C'est assurément une étude agréable.

— Pas tout à fait *l'histoire*, » dit Julie avec gaîté et courage, « mais j'aime beaucoup les histoires. En un mot, si vous voulez savoir, mon oncle, quelle lecture me ferait renoncer au boire et au manger, au sommeil, c'est... celle des romans. »

Le vieux monsieur leva les yeux et les mains vers le ciel avec une expression de terreur. A son air, on aurait pu croire que cette phrase de Rousseau : « Jamais fille sage n'a lu de romans, » l'avait décidé à fuir entièrement une lecture aussi dangereuse.

Quelque chose de désapprobateur se montra dans presque tous les yeux à la déclaration si franche de Julie. La baronne semblait honteuse pour sa nièce, le professeur seul sourit avec bonté, et le cornette dit avec beaucoup de chaleur.

« Il n'est pas surprenant, ma foi, qu'on lise des romans ; la Corinne de madame de Staël m'a coûté plus d'une nuit sans sommeil, et la Rebecca de Walter-Scott m'a fait perdre l'appétit pendant trois jours. »

Julie regarda son frère avec le plus grand étonnement. Les doux yeux bleus d'Émilia se levèrent aussi vers lui en l'interrogeant ; mais Charles jugea à propos de les éviter.

« Mon Euphémie ne lira jamais de romans, » dit la baronne S... Après quoi elle serra fortement les lèvres, s'enfonça plus avant dans le coin du canapé, et regarda son beau châle.

« Ah ! ma tante ! » s'écria madame M... en souriant et en branlant la tête, « quels livres lui permettrez-vous de lire ?

— Elle n'en lira aucun.

— Cette idée est parfaite ! » dit le vieux Monsieur.

« Je crois, en vérité, qu'il vaut mieux ne rien lire que de se borner aux romans, » dit Algernon. « La lecture de ce genre d'ouvrages produit sur l'âme le même effet que l'opium sur le corps ; un usage non interrompu

affaiblit et nuit. Pardon, Julie, mais je crois qu'une jeune personne peut faire un meilleur emploi de son temps, que de le consacrer à cette lecture. »

Julie ne semblait aucunement disposée à prendre cette remarque en bonne part. Émilie dit :

« Je pense comme Algernon, que (pour les jeunes personnes surtout) la lecture des romans est plutôt nuisible qu'utile. »

Les larmes vinrent aux yeux de Julie, elle regarda sa sœur comme si elle eût voulu dire : « Tu te mets aussi contre moi ! »

« Je conviens, » reprit madame M... « que cette lecture peut-être fort dangereuse, si....

— Dangereuse ! » interrompit le vieux Monsieur, « dites corruptrice, empoisonnée, destructive de fond en comble. »

Julie se mit à rire.

« Mon cher professeur ! » s'écria-t-elle, « au secours, au secours ! Je commence à croire que je suis une enfant perdue, abandonnée. Dîtes, je vous prie, quelque chose en faveur de la lecture des romans et je vous en récompenserai. »

Julie, avec un sourire malin, tenait en l'air une couronne de sucre.

« Assurément, » dit le professeur, « la lecture des romans a de bons côtés, quand elle est faite avec choix et mesure. Pour mon compte, je pense que la lecture des bons romans est très utile et très agréable pour la jeunesse.

— Écoutez, écoutez ! » s'écria Julie en battant des mains.

— Mais ceci a besoin d'être motivé, mon cher Monsieur, d'être motivé ! » s'écria M. P...

« Oui, oui, motivé ! » cria le vieux célibataire.

« De bons romans, » reprit le professeur, « c'est à dire des romans qui représentent comme les bons tableaux, la nature avec vérité et sous ses plus belles formes, ont des avantages qu'aucun autre livre ne peut réunir au même degré. Ils racontent l'histoire du cœur humain, et pour une jeune personne qui veut apprendre à se connaître, à connaître ses semblables, cette histoire n'est-elle pas d'un grand prix, et ne lui offre-t-elle pas un vif intérêt ? Les bons romans nous montrent de la manière la plus animée, les faces nombreuses et variées du monde ; la jeunesse y trouve la carte du pays dans lequel, bientôt, elle commencera le long voyage de la vie ; ce que la vertu a de beau, d'aimable, y est revêtu d'un éclat entraînant, poétique. Un esprit jeune et ardent, saisit ce qui est juste et bon ; peut-être, que représenté sous une forme plus sévère, il l'aurait repoussé.

De même, le vice et la bassesse étant montrés dans de bons romans, sous leur face véritablement hideuse, nous apprenons à les mépriser, malgré la grandeur et la pompe dont ils sont quelquefois environnés dans le monde ; tandis que nous nous enthousiasmons pour la vertu en lutte avec les douleurs et les misères de la vie.

La récompense du bien et la punition du mal, dont le monde nous présente souvent des traces à peines visibles, sont au contraire, indiquées dans le roman avec une clarté et une force, que l'on voudrait voir appliquées à toutes les vérités morales, afin de les généraliser, de les rendre compréhensives, et de leur faire porter leurs fruits.

» Du reste, il n'est pas surprenant que la jeunesse généreuse aime les romans comme ses meilleurs amis, puisqu'elle y retrouve les grands, les nobles, les vifs sentiments qu'elle renferme dans son propre cœur ; et qu'ils font naître dans son esprit les premiers pressentiments célestes du bonheur et de l'immortalité. »

Julie se leva avec l'expression du ravissement sur son joli visage ; elle se dirigea vers le professeur, ne lui donna point la couronne de sucre, mais elle le serra dans ses bras avec un entraînement enfantin, tandis qu'elle disait :

« Mille et mille remerciements, je suis contente, très contente ! »

Le vieux Monsieur leva les yeux au ciel et soupira. Le lieutenant Arvid n'avait pas l'air *très content*, mais il ne cessa point de manger des bonbons. M. P... secoua la tête ; le cornette soutint que c'était pour manifester son approbation.

Le professeur L... paraissait fort satisfait ; il baisa avec l'expression d'une bonté toute paternelle, d'abord la main de la vive jeune fille, puis son front.

Le lieutenant Arvid repoussa sa chaise avec beaucoup de bruit ; dans le même moment les portes de la salle à manger s'ouvrirent, le souper était servi.

Un repas a toujours un intérêt particulier, pour ceux qui se sont occupés de l'ordonner, de le préparer, etc..., etc. Chaque mets, enfant de nos soins, a sa part de notre bienveillance, lorsqu'au moment d'être englouti pour toujours, il se présente avec un aspect magnifique, appétissant, sur la table. Mais dans ces occasions on a un cœur de pierre, et je suis certaine que Sa Grâce jouissait autant que moi de voir nos entremets, etc..., etc..., disparaître dans la bouche des convives. Sa Grâce, tranquille pour Emilia, et voyant régner une exactitude admirable dans le service, faisait les honneurs

avec une amabilité, une gaîté, que la pensée des petits patauds, troublait seule de temps à autre.

La mariée était gracieuse et rayonnante, Algernon le plus heureux des hommes. « Regarde Émilia, regarde Émilia, » me disait toutes les dix minutes le cornette qui était mon voisin de table. « Croirait-on voir la même personne qui s'est tant tourmentée, et nous a tant tourmentés pendant la moitié de la journée. »

Julie prit un air haut et digne toutes les fois que son prétendu lui parlait. Arvid finit par s'en consoler en boudant de son côté, sans cependant perdre un coup de dent.

M. P... s'endormit avec un morceau de blanc manger sur le nez au milieu de la causerie et des rires de la compagnie ; il lançait de temps à autre, un ronflement qui ne ressemblait pas mal au son que rend une basse, quand on lui fait donner son accord parmi les violons.

Vers la fin du repas, on porta des santés, non pas de cérémonie, mais gaies et affectueuses. Le précepteur, animé par la circonstance, fit, le verre à la main, l'impromptu suivant, en l'honneur des mariés.

« Emplissons nos verres, hurra ! que du fond du bol, l'écume jaillisse au plafond. Heureux époux, à votre santé :

Que les verres résonnent tous ensemble ! Pussions-nous ici dans un joyeux festin, célébrer dans cinquante ans votre noce d'or ! »

Cette santé fut bue avec une grande gaîté ; tous les verres s'entrechoquèrent. On but aussi à la santé du précepteur, qui, j'en suis persuadée, se croyait maintenant un petit Bellman ¹².

Émilia eut après le souper, une surprise des plus agréables. Sur une grande table dans le salon, se trouvaient les portraits de ses parents, de ses frères et sœurs, peints à l'huile, et presque tous frappants de ressemblance.

« Nous t'accompagnerons ainsi dans la nouvelle demeure, » dit le colonel en embrassant sa fille ; « tu ne te débarrasseras pas de nous. »

De douces larmes coulèrent sur les joues d'Émilia ; elle serra dans ses bras, son père, sa mère, son frère et ses sœurs, et ne retrouva assez de voix pour les remercier qu'au bout d'un moment. Ensuite la compagnie procéda à un examen minutieux de chaque portrait séparément, et les remarques de tout genre ne manquèrent pas. Ici on trouvait un défaut au nez, à la bouche ; tantôt les yeux étaient trop petits, la bouche trop grande ; tantôt l'artiste n'avait pas assez cherché à embellir ses portraits, bien au contraire, etc..., etc.

Pauvres artistes ! voilà la critique que le blâme, la plus commune des maladies, fait subir à vos ouvrages. Pauvres artistes ! Heureusement, oui, heureusement que vous êtes sourds, et que vous vous contentez d'avoir de l'argent dans votre bourse, et le sentiment de votre talent dans votre âme !

Émilia seule ne remarquait point de défauts. C'était bien là le regard de son père, le sourire de sa mère, l'air malin de Julie, l'ensemble énergique de Charles, l'expression de calme et de bonté d'Hélène. Et les petits patauds ! ils étaient d'une ressemblance étonnante ; on avait envie de leur donner des bonbons.

Pauvres petits patauds ! brûlés, effrayés. Ils avaient été obligés de renoncer à un festin dont ils s'étaient réjouis trois semaines à l'avance. Cependant, durant toute la soirée, nous nous étions glissés les uns après les autres dans leur chambre, avec des pommes, des biscuits et autres friandises. Le précepteur fut dans le commencement, celui qui montait le plus souvent ; mais, après être tombé trois fois sur cette route qu'il connaissait peu, il resta en paix dans le salon. Sa Grâce m'avait dit au moins six fois avec l'expression de la plus grande inquiétude : « Mes pauvres petits garçons ! je serai obligée de veiller près d'eux cette nuit, » et j'avais constamment répondu : « Votre Grâce n'aura pas cette peine ; c'est moi qui veillerai. — Mais tu t'endormiras ? — Je ne m'endormirai pas, Votre Grâce. — Parole d'honneur ? — Parole d'honneur ! » Et chassée par l'inquiétude de Sa Grâce, je montai chez les enfants avant le départ de la société, bien approvisionnée d'onguents, de fioles et de friandises. Les petits garçons furent très contents de ces dernières, et ravis de ce que la lumière resterait allumée toute la nuit uniquement à cause d'eux. Leur aventure les occupait vivement, et ils ne finissaient pas de me raconter comment le précepteur les avait heurtés, comment ils étaient tombés, ce qu'ils avaient éprouvé, pensé, lorsque la bouilloire s'était renversée sur eux. Axel avait songé au déluge, Claes au jugement dernier. Au milieu de leur narration, ils s'endormirent enfin.

A onze heures et demie, j'entendis les grelots des traîneaux, le bruit des chevaux, des voitures devant la porte. A minuit tout était silencieux dans la maison et au dehors.

« Ils dormiront tous bientôt, » pensai-je en moi-même ; et je commençai insensiblement à subir la même influence.

Il n'y a rien de plus tourmentant que d'être seule, d'avoir sommeil et d'être forcée de veiller, surtout quand ceux qu'on veille ronflent de toutes

leurs forces. Si je n'avais pas donné ma parole d'honneur de ne point fermer les yeux, j'aurais probablement fait comme les petits patauds. Je tricotais, mais je fus bientôt obligée de mettre mon bas de côté, car j'étais à chaque minute sur le point de me crever les yeux. Je lus et ne compris pas un mot de ce que je lisais. J'allai à la fenêtre, je regardai la lune sans penser à rien. La mèche de ma chandelle s'allongea au point de se transformer en Iris ; je voulus la moucher, pour comble de malheur, je l'éteignis.

Mon rôle de garde en devint plus difficile encore. J'essayai de me tenir éveillée par la peur, et je voulus voir dans les reflets incertains du poêle blanc, le spectre de la Dame-Blanche. Je songeai à une main livide qui saisissait tout à coup la mienne, à une voix qui me disait des paroles sinistres, à une figure sanglante s'élevant du plancher ; quand le chant perçant du coq se fit entendre dans une maison voisine, et dissipa tous mes spectres imaginaires, chassés aussi par les premières lueurs du jour.

Le chant mélancolique de deux petits ramoneurs qui saluaient l'aurore du haut de leurs kiosques enfumés, composa l'ouverture de la vie qui se ranimait de tous côtés.

Bientôt des feux amis flamboyèrent dans les régions de la cuisine ; le parfum arabe du café embaumait l'atmosphère de la maison ; les hommes s'agitaient dans les rues, et à travers l'air pur de l'hiver, retentissaient harmonieusement les cloches des églises, pour annoncer la prière du matin. Des nuages de fumée pourprée s'élevaient vers le ciel bleu clair, et je vis avec joie, les rayons du soleil dorer les coqs et les étoiles des clochers, puis étendre leur manteau lumineux sur le toit des maisons.

Tandis que le monde ouvrait autour de moi des yeux sereins, je songeais à fermer les miens, et lorsque des voix joyeuses me dirent « bonjour, » je répondis en dormant à moitié : « bonne nuit. »

V. Le dîner. — Ragoûts de toute espèce.

Le jour de noce a aussi un lendemain fort ennuyeux pour la maison où cette noce a eu lieu ! Il n'est pas étonnant de voir son horizon s'assombrir quand un visage ami a disparu avec fracas et en vêtements de fête du cercle intime de la famille. Julie était triste en se levant, elle erra toute la journée comme un nuage de pluie ; son frère, au contraire, ressemblait assez à une nuée orageuse. Use promenait de chambre en chambre, et chantait à gorge déployée le chant des Étoiles ¹³, affreux à entendre exécuté de la sorte.

Les nouveaux mariés devaient passer cette journée chez l'aïeule paternelle d'Algernon ; elle vivait entièrement retirée du monde, avec une servante, et son chat ; et l'amour qu'elle portait à l'humanité lui faisait désirer qu'on ne se mariât jamais ; pieux souhait qu'elle avait formé aussi, mais inutilement pour son petit-fils et pour Émilie. Cependant, malgré son chagrin, elle avait voulu recevoir chez elle le jeune couple ; et, si l'on en croit le bruit public, elle avait pelé elle-même les pommes du gâteau destiné à couronner son frugal dîner. Le surlendemain, les nouveaux mariés devaient dîner chez Sa Grâce, et le troisième jour, c'était Émilie qui nous recevait.

Nous passâmes donc le lendemain de la noce, dans une certaine tranquillité languissante. Sa Grâce ne mangea de tout le jour qu'un peu de potage au gruau d'avoine. Quand cette journée si pesante fut achevée, et que chacun fut retiré dans sa chambre, Julie éprouva un vif désir de s'égayer un peu. Elle demanda des noix, vint me trouver, se mita casser ses noix et à faire l'éloge de son fiancé.

« Comme il est joli ! raisonnable, calme, bien tenu... — voilà une noix excellente... — soigneux, prudent, rangé dans ses affaires, pas avare... bon... pas trop bon non plus... Comme il est bien en tout ! »

Je fis un signe de tête approbateur, en souhaitant, à Julie beaucoup de bonheur, et je bâillai d'une manière inexprimable. Il y a des perfections qui *endorment*.

Le jour suivant nous eûmes un vent plus frais ; les nouveaux mariés vinrent dîner. Émilie était charmante en bonnet. Elle était douce, calme, aimable, mais non pas précisément gaie ; Algernon, au contraire, était

joyeux, animé et beaucoup plus causeur que de coutume. Julie en fut étonnée et irritée, elle les regardait alternativement, sans savoir où elle en était. Tous les gens de la maison attachaient une grande importance à dire : Votre Grâce ! » à Émilia. Ce nouveau titre ne paraissait pas lui plaire, et lorsqu'une vieille servante eut dit pour la septième fois au moins, « mademoiselle, ah ! Seigneur Jésus ! Votre Grâce, » Émilia ennuyée et fatiguée enfin, répondit : « C'est bien, c'est bien, ne te tourmente pas ; peu importe. » Le domestique ne lui présenta pas un plat sans avoir soin de dire : « Votre Grâce en veut-elle ? » — Cet homme sait vivre, observa le colonel.

Ce fut avec une angoisse de cœur, que Julie emmena sa sœur dans sa chambre, se mit à genoux devant elle, l'entoura de ses bras, et s'écria en pleurant :

« Émilia, comment te trouves-tu ?... Chère Émilia ! ...Mon Dieu ! ... tu n'es pas gaie, tu as l'air abattu. Ne serais-tu pas contente ?-heureuse ? »

Émilia embrassa Julie avec effusion et lui dit d'une voix consolante, niais ses doux yeux pleins de larmes :

« Je serai heureuse, Julie, Algernon est si bon, si généreux Je dois être heureuse avec lui. »

Julie, comme toutes les personnes vives ne fut pas satisfaite de ce : « Je serai, » elle aurait voulu « je suis, » et considérait comme une chose désespérante, inouïe, contre nature, qu'une jeune femme ne fût pas extrêmement heureuse. *Julie avait lu des romans.* Elle fut, pendant le reste de la journée, guindée avec Algernon ; il ne parut pas s'en inquiéter.

Lorsque Émilia, le cœur gros, se fut de nouveau séparée de sa famille, Julie donna un libre cours à son mécontentement, et se montra fort en colère contre Algernon, si gai, si indifférent quand Émilia était abattue, « c'est un glaçon, un barbare, un païen... » Notez que le colonel et Sa Grâce n'étaient pas présents à cette philippique. Le cornette voyait la chose sous une autre face ; il était mécontent d'Emilia, « qui, disait-il, se laissait trop servir par son légitime époux ; n'est-il pas allé chercher son panier à ouvrage ? ne lui a-t-il pas mis ses souliers fourrés, son châle ? son manteau ? et l'a-t-elle seulement remercié ? » Julie prit la défense, de sa sœur, le cornette celle d'Algernon ; la discorde lançait déjà des traits amers ; Charles et Julie se seraient peut-être désunis, si, en se courbant tous deux pour ramasser l'aiguille d'Hélène, ils n'avaient point heurté leurs têtes. Ce choc mit fin à la querelle par une salve d'éclats de rire, et la question des droits de

l'homme et de la femme, cette mer sur laquelle les deux combattants se trouvaient tout à coup-balances, fut promptement abandonnée.

Julie fut satisfaite de la journée suivante, Émilia était plus gaie. Heureuse de recevoir sa famille, elle s'occupa avec la grâce et l'affection la plus vraie, à la bien accueillir. Le dîner se composait de tous les mets favoris du colonel, et la joie brilla-dans les yeux d'Émilia, quand son père demanda une seconde fois de la soupe à la tortue, en ajoutant qu'elle était « furieusement bonne. » Sa Grâce était fort satisfaite aussi de la bonne qualité et de l'ordre du dîner, ainsi que de l'arrangement du ménage en général. Elle fronça bien un peu le sourcil à la vue d'un pudding dont l'une des faces ressemblait assez à une *ruine* ; mais Julie tourna le plat à la dérobée, en sorte que Sa Grâce, qui avait la vue un peu basse, pensa qu'il fallait s'en prendre à ses yeux de cette défectuosité, et se calma.

Émilia s'acquittait à ravir des fonctions de maîtresse de maison. Le cornette était enchanté de sa sœur et de tout ce qui l'entourait dans sa nouvelle demeure. « Tout parle suédois ici, disait-il, les canapés, les chaises, les tables, les rideaux, la porcelaine ; il n'y a rien d'étranger dans cette maison, c'est pourquoi on s'y trouve si bien. »

Julie était fort contente d'Algernon ; s'il ne s'empressait pas autour de sa femme, il la suivait de loin ou de près avec des yeux pleins d'amour ; on voyait que son âme l'entourait, et celle d'Émilia volait vers lui, dans plus d'un regard limpide et amical.

Comme le café paraît bon quand la neige tourbillonne au dehors, et qu'une température d'été règne dans les appartements ! C'est la remarque que nous fîmes, nous autres femmes réunies autour d'un brasier, tandis que nous savourions le suc de la fève-arabique. Nous eûmes un long et joyeux entretien pendant lequel Émilia nous expliqua les arrangements intérieurs qu'elle comptait adopter pour établir l'ordre et le bien-être dans sa maison ; elle en avait déjà parlé, et voulait en parler encore à son *mari* ; (ce petit mot paraissait un peu difficile à prononcer pour Émilia.) Toutes ces dispositions étaient fort sages et bien appropriées à leur but. Nous en délibérâmes avec soin et maturité ; nous ajoutâmes, nous rognâmes, et cependant nous ne trouvâmes pas grande chose de mieux à faire, que ce qu'Émilia avait imaginé.

Une famille ressemble à la lois, à un poème et à une machine. La poésie pénètre et réunit tous ses membres, entoure de guirlandes de fleurs les couronnes d'épines de la vie, elle couvre de la verdure de l'espérance, la

montagne nue de la réalité et le cœur humain. Mais la machine (l'Opéra délia vista) n'est qu'une pièce sans ensemble, quand elle est mal dirigée. La machine considérée par le grand nombre comme une chose peu essentielle, est négligée. Et cependant, cette partie de l'arrangement de la vie intérieure, n'est pas la moins importante pour maintenir l'harmonie. Il en est de ce mécanisme comme de celui d'une montre. Si les rouages, les ressorts, etc., etc., sont bien d'accord, le balancier n'a besoin que d'un élan, et tout marche convenablement, comme de soi-même, avec ordre et calme, l'aiguille d'or de la paix et du bien-être indique les heures sur un cadran régulier.

Émilia le savait, et elle tenait à disposer dès le commencement sa maison et son ménage, de manière à ce que malgré les petites secousses du sort, l'ordre et le bien-être pussent se soutenir jusqu'au bout.

Une chose importante et parfaite pour atteindre ce but, c'est la sage ordonnance des affaires d'argent. Dans le ménage d'Émilia, elles étaient sur un bon pied très régulier. De la grande caisse commune, sortaient plusieurs petites caisses bien régulières ; tels ces ruisseaux formés par la même source, et qui dirigés avec soin, fertilisent les plantes ménagères.

Émilia avait pour son compte particulier une certaine somme annuelle, destinée à son entretien, et autres menues dépenses non inscrites sur le livre de ménage. Sa toilette devant être toujours de bon goût et simple comme par le passé, Émilia pouvait employer la plus grande partie de cet argent, d'une manière satisfaisante pour son cœur... devinez... chères lectrices, vous savez ce que je veux dire.

Une femme doit avoir sa caisse particulière — grande ou petite peu importe. Dix, cinquante, cent ou mille écus — selon sa fortune, mais à elle appartenant, et dont elle ne doit compte — qu'à elle-même. Voulez-vous savoir pourquoi, bons maris qui vous faites rendre compte par vos femmes de leurs épingles, d'un liard ? Il y va de l'intérêt de votre repos, de votre tranquillité. Vous ne comprenez pas ? Eh bien ! une servante casse une tasse à thé, un domestique brise un verre, ou bien la théière, les tasses, les verres se trouvent tout à coup en morceaux, sans que *personne* les ait cassés. Une maîtresse de maison qui n'a pas sa caisse particulière, et ne peut se passer de tasses, de verres, vient trouver son mari, lui raconte le malheur arrivé, et demande un peu d'argent pour le réparer. Le mari gronde les domestiques et sa femme qui doit les surveiller : « De l'argent ! oui... un peu d'argent... l'argent ne pousse pas sur le sol, ne tombe pas du ciel... plusieurs petits

ruisseaux forment une grande rivière... » Au total il donne un peu d'argent et reste de fort mauvaise humeur.

Mais si madame a sa bourse, jamais les petits ennuis de cette nature n'atteignent le mari. Les enfants, les domestiques, les accidents restent les mêmes, il est vrai ; mais on ne s'aperçoit d'aucun désordre, on a de tout comme auparavant, et le chef de la maison, qui aurait peut-être donné avec le plus grand calme mille écus à la fois, évite de perdre, pour quelques billets de douze sous demandés à plusieurs reprises, l'égalité de son humeur, qui est d'un prix inestimable pour toute la maison et pour lui-même.

Comptez-vous pour rien, les petites surprises pour les jours de naissance ou de fête, que votre femme peut se donner le plaisir de préparer ? Ces mille riens qui brillent tout à coup comme un astre inattendu dans le firmament domestique, et qui sont un don de la tendresse de votre femme soutenue par... *un peu d'argent...* que vous lui donnez en gros, et qu'elle vous rend avec un gros intérêt de bien-être, de joie.

Me comprenez-vous maintenant ? Algernon avait fait depuis longtemps ce raisonnement : il contribua beaucoup à la félicité de l'avenir d'Émilia.

Pour tout cœur véritablement féminin, il n'est rien déplus agréable que de donner, de se sentir vivre dans le bien-être et la joie des autres. C'est le soleil du cœur ; on en a besoin ici, dans notre nord glacé plus qu'ailleurs. Et puis un peu de liberté est une chose si délicieuse !

Où en étais-je tout à l'heure ? ... Ah ! au café chez Émilia. Nous allons partir de là, pour faire sur les ailes du temps un plus long voyage.

Quiconque se propose de raconter des histoires avec la plume, doit faire bien attention à la manière dont il s'y prend pour ménager la patience du lecteur. Quelquefois, il peut rendre compte de ce qu'on l'ait aujourd'hui, demain, après demain, mais de temps à autre, il faut sauter par dessus des périodes, des événements, si l'on ne veut, pas que le lecteur saute du chapitre V au chapitre VIII. Très empressée d'éviter un semblable affront à ma respectable famille H... je me hâte de faire avec elle, un bond d'environ trois mois, et de ne dire qu'en abrégé comment ce temps s'écoula pour mes amis. Julie et son prétendu le passèrent à la promenade. Chaque jour, quand le temps le permettait, ils longeaient la rue de la Reine¹⁴ saluant leurs connaissances, leur parlant, regardant les figures, les toilettes. Quelquefois ils entraient dans les magasins, achetaient divers petits objets, ou bien ils mangeaient une tartelette chez Berndt, ce qui était « excessivement

amusant. » La soirée était prise par un bal, un souper, ou le spectacle, ce qui fournissait un, sujet de conversation pour le lendemain. Le lieutenant Arvid, fort répandu dans le monde, en rapportait toujours quelque chose à raconter, l'anecdote du jour... le mot de quelqu'un sur son prochain... C'était fort divertissant : Julie du moins le trouvait.

Le cornette avait été pris d'un singulier caprice, il se livrait à l'étude. Il étudiait l'art de la guerre, les mathématiques, l'histoire, et trouvait de plus en plus, que si les yeux de son corps étaient créés pour voir dans toutes les directions, au ciel et sur la terre, les yeux de son âme étaient faits pour observer la nature, approfondir les sciences, et y saisir la lumière céleste. Chose remarquable ! plus le cornette devenait savant et plus il avait peur des ténèbres. Il prit même la peur des revenants. Oui, Messieurs, c'est l'exacte vérité ; et les revenants qu'il redoutait le plus, sont connus de temps immémorial, sous les noms : *d'Ignorance*, femme excessivement épaisse, vêtue d'une étoffe blanche peu brillante ; de *Présomption*, sa fille au long cou, qui marche toujours sûr la queue de la robe de sa chère maman, et de *Vanterie*, que l'on dit être le spectre d'un vieux maître de langue française ; de son vivant il était parent de ces dames, et on l'a vu souvent en leur compagnie.

Du reste le cornette recherchait volontiers la société des hommes âgés et instruits ; il restait beaucoup à la maison avec son père et Hélène ; laissait souvent les jeunes gens de sa connaissance frapper inutilement à sa porte fermée. Il lui arrivait quelquefois d'hésiter : « c'est peut-être, pensait-il, mon ami qui vient me rendre de l'argent. » Mais un moment de réflexion, lui faisait bientôt présumer qu'en pareil cas, cet ami heurterait moins rudement à la porte, et il continuait à travailler. Le cornette avait deux amis, devant lesquels à un signe convenu, cette porte s'ouvrait toujours. Ces jeunes gens formaient un noble triumvirat, leur devise en guerre comme en paix, était : « en avant, marche ! »

Émilia et Algernon se rendirent au commencement d'avril en Blékingie, où habitait dans une vaste propriété une vieille tante d'Émilia et sa marraine. Immédiatement après son mariage, Émilia reçut une lettre de cette parente, qui l'invitait ainsi que son mari à venir la voir le plus tôt possible. Elle venait de perdre son unique enfant, voulait distraire sa vieillesse (elle avait soixante ans), et ranimer son cœur en lui donnant

quelque chose à aimer. Elle priait donc les nouveaux époux de venir passer le printemps et l'été chez elle, leur parlait de ses voisins, de tout ce qu'elle ferait pour leur rendre le séjour de sa maison agréable. Elle manifestait aussi l'intention de faire son testament, et de leur donner sa fortune après sa mort, s'ils voulaient la regarder comme une mère.

« Diable ! voilà une charmante lettre ! s'écria M. P... Pars bien vile mon neveu avec ta femme, fais atteler de suite la voiture, je voudrais être dans ta peau, fils de la fortune. Attendre jusqu'aux premiers jours d'avril ! Folie ! si la bonne femme mourait dans l'intervalle ! Cela s'appellerait perdre sa fortune en dormant. Sur mon âme, pareil accident ne m'arriverait pas !... Chère Julie réveille-moi quand on apportera le café. »

Lorsque la voiture de voyage fut devant la porte, lorsque Émilia en larmes y fut assise près d'Algernon, échangeant des regards humides, de tristes adieux avec sa famille, Algernon saisit sa main et dit :

« Veux-tu rester avec tes parents plutôt que de m'accompagner.

— Non, répondit Émilia à voix basse.

— Est-ce de tout ton cœur, que tu me donnes la préférence ?

— De tout mon cœur.

— Partez ! cria Algernon avec joie. Mon Émilia, nous ferons bien ensemble le voyage de la vie. »

La voiture roula. O pourquoi tous les chars de l'hymen ne sont-ils pas suspendus sur de pareils ressorts !

L'aveugle, sombre et silencieuse, passait toutes ses journées de même ; sa santé déclinait visiblement. Son âme ressemblait au feu dans une mine de charbon ; on ne voit pas des flammes, elles n'éclatent point, mais elles dévorent en silence et infailliblement leur demeure. Élisabeth ne donnait parfois la liberté à ses sentiments que dans son chant et lorsqu'elle se croyait seule. Elle composait paroles et musique ; toutes deux portaient le sceau d'un cœur malheureux, où la paix n'habite plus. En compagnie, Élisabeth ne proférait jamais un mot ; le ruban ou le lacet qu'elle tournait constamment autour de ses doigts trahissait seul, le trouble incessant de son âme.

On trouve chez la femme, une disposition de l'esprit qui, dans son cercle domestique, lui fait faire convenablement ce qui la concerne. Une joie paisible la suit partout, elle répand le bien-être en tous lieux, elle charme

tous ceux qui l'approchent. Cette disposition prend sa source dans un cœur pieux et pur. La femme qui en est douée est plus heureuse que toutes les autres, lors même que celles-ci seraient plus richement partagées sous différents rapports. Hélène était une de ces femmes. Elle peint vivement son heureuse situation, dans une lettre adressée vers cette époque à une de ses amies.

« Tu me demandes ce que je fais, écrit-elle en finissant sa lettre ; je jouis de la vie dans chacune de ses heures. Mes parents, mes frères, mes sœurs, mon ouvrage, mes livres, mes fleurs, le soleil, les étoiles, le ciel, la terre, tout me donne de la joie, tout me fait éprouver avec une douceur inexprimable le bonheur de vivre. Tu me demandes comment je m'y prends, quand de sombres pensées et le doute s'emparent de mon âme ? Ma bonne amie, je n'ai pas de doutes, pas de sombres pensées, je ne puis en avoir. Je crois en Dieu, je l'aime, j'espère en lui. Je n'ai pas de chagrin, ou de soins inquiets, car je sais que Dieu fait bien toutes-choses, et nous le comprendrons un jour. Avec cette manière de penser, de sentir, ne dois-je pas être heureuse !...

Curro, curri, currum, currere, répétaient les petits patauds. *Cucurri, cursum, curvere*, patauds pécheurs ! disait le précepteur en les reprenant ; et il en fut ainsi (je n'exagère jamais) pendant près de trois mois.

« Cela va lentement, mais finira par bien aller, » disait avec confiance le précepteur à Sa Grâce.

Sa Grâce !... que Dieu bénisse cette excellente femme, mais notre déménagement pour la campagne, aurait pu s'effectuer avec moins d'embarras, de paquets, de ah ! ah ! de malles. Le colonel, glissa en badinant un mot à ce sujet : « C'est facile à dire, » répliqua Sa Grâce sérieusement.

Le cornette n'endurait pas la moindre remarque sur sa mère, chez laquelle il ne voulait jamais voir l'ombre d'un défaut. Il fit causé commune avec Sa Grâce dans tous ses soucis, et nous, gronda de ce que nous les trouvions tant soit peu inutiles ; quand il en résultait beaucoup d'angoisse, il allait et venait en chantant, « God save the king » (seuls mots anglais qu'il sût), afin de détourner notre attention de Sa Grâce. Un mois avant, et un mois après notre départ pour la campagne, Sa Grâce s'en occupa dans notre intérêt à tous, et le jour même du départ... ô ciel !

« Quel emballage, quel mouvement dans la cave, dans la cuisine ! Les meubles donnent le bal dans le salon et la salle à manger, tout est sens dessus dessous. Les maîtres sonnent, les domestiques courent ; les visites, le déjeuner, les malles, les chariots, tout se presse. On parle d'amitié, de beefsteak et d'oie. Les bouches s'ouvrent, les coffres se ferment ; la maîtresse de la maison sourit, souffle et soupire, « Dieu sait comme. » L'heure du départ sonne, on bat le rappel, vite, vite... Courez ici, courez là, ôtez-vous du chemin ! avancez ! vite les manteaux ! Quel casse-fête, quel embarras ! j'en fuis le souvenir et me sauve à

THORSBOHG

terre patrimoniale du colonel, où nous arrivâmes au milieu de mai.

Si je possédais une goutte seulement de la source qui jaillit de l'écritoire de Walter-Scott pour se répandre en tous pays, et mouiller les cent plumes du célèbre antiquaire, je ferais une description magnifique du château Thorsborg. Je raconterais qu'il fut bâti pendant la guerre de Trente Ans, par une haute et noble dame, en l'espace de neuf mois avec des murs aussi forts que les esprits de ce temps là, et des vitres garnies de plomb extrêmement petites. Je dirais que madame Barbro fille d'Okë de Goeholm et Hedesø, femme de l'amiral Sljernbjelke, éleva ce noble édifice avec l'intention de surprendre son époux qui combattait en Allemagne pour la cause de la liberté. Situé sur une hauteur où on le voit encore dans toute sa splendeur princière, il domine d'innombrables champs cultivés, et des prairies à plusieurs milles à la ronde. Je dirais qu'au retour du héros dans sa patrie, dame Barbro fit illuminer toutes les fenêtres du château, afin de ravir ou d'enchanter les regards de son époux. Mais j'ajouterais qu'elle éprouva du mécompte, car l'indiscrete tradition rapporte que l'amiral fut irrité de ce que dame Barbro avait fait. Je parlerais ensuite de plusieurs de leurs descendants qui habitèrent ce château ; et arrivant enfin, sur les ailes du temps, aux tombeaux des volcans éteints du moyen-âge, j'errerais au milieu d'eux, en interrogeant les restes du fleuve de lave, je réunirais leurs cendres dans les urnes de mémoire, pour la répandre sur ces pages et... Cela veut dire (pour m'exprimer d'une manière moins fleurie) que je ferais la description des casques, des armures, des hallebardes que l'on conserve encore à Thorsborg, et que le cornette entoure d'une tendresse particulière.

Je parlerais de costumes, d'épées, de balles sanglantes, etc., etc. Je mentionnerais parmi les souvenirs pacifiques, la porte en bois marquetée de mille figures, qui faisait partie de la chambre de Gustaf-Adolphe dans le château, précédent ; l'immense salle ait plancher en carrés de chêne, et au plafond en soliveaux du même bois ; du portrait où dame Barbro est représentée la truelle à la main et avec son rouet. Enfin, pour ne pas oublier le sel dans la soupe, je parlerais des gentilleses des revenants qui hantent le château, et auxquelles personne n'était plus exposé que le précepteur. Il entendait souvent des sons effrayants, mélange de trompettes et de hurlements de loups ; il entendait marcher très doucement dans la salle du billard, les billes rouler, les clochettes sonner. Les domestiques du château savaient très bien, qu'un individu sans tête, se promenait dans la grande salle de chêne, le soir au clair de lune ; qu'il arrivait très souvent qu'au milieu de la nuit des lumières rayonnaient tout à coup aux fenêtres ; ils avaient entendu trainer des canapés, des tables, des chaises avec un fracas terrible dans les chambres inhabitées... Sa Grâce elle-même... bu ! je commence à avoir peur et vois clairement que je dois me borner à raconter les choses communes et journalières de la vie. Je serai plus amusante en vous disant que les petits patauds, heureux au-delà de toute expression d'être à la campagne, couraient partout, exploraient les fossés et les tas de pierres, restes du vieux château, pour chercher des trésors, et ne trouvaient que des fleurs fauves ; que Julie donnait la chasse aux papillons, en défiant son prétendu de pouvoir l'attraper, ce qui dura jusqu'au moment où elle s'aperçut que c'était peine inutile. Arvid ne s'en donnait guère pour réussir. « Il faisait trop chaud ! »

Arvid aimait surtout à être assis avec sa petite fiancée sur un canapé moelleux, commodément appuyé contre d'excellents coussins, et à se plonger dans une espèce de méditation intérieure... sur les aisances de la vie. Dans l'intervalle il chassait tantôt sur les terres du colonel H..., tantôt sur celles de son père. Celui-ci était un joyeux et bon vieillard à cheveux gris, pour lequel cinq objets sur cette terre étaient d'un grand prix : son antique noblesse, son fils, l'amitié du colonel H... son attelage de chevaux blancs surnommés les cygnes, et sa pipe ; afin de pouvoir l'allumer quand il Je voulait, il y avait constamment du feu dans le poêle été comme hiver. Il était enchanté de sa future belle-fille, qui lui faisait cependant des espiègleries dont il se fâchait aussi promptement qu'il les pardonnait. Il

racontait volontiers des histoires, exagérait beaucoup, jurait ferme. Du reste c'était ce qu'on appelle un *homme d'honneur*.

Le calme et la régularité de la vie ne tardèrent pas à s'installer à Thorsborg. Sa Grâce, il est vrai, alla et vint encore longtemps avec son trousseau de clés et l'esprit préoccupé de soucis de ménage, mais on n'y faisait pas attention, et Sa Grâce était si bonne, qu'elle n'embarrassait et ne gênait personne, elle exceptée.

Les soirées surtout étaient agréables. Nous nous réunissions dans un petit boudoir vert, riche en tableaux et en fleurs. La lecture de Franzén, de Tegnér, de Stagnelius, de Nicander et autres poètes suédois, faite à haute voix par le professeur L... avec une expression et une déclamation parfaites, nous mettait à même de mieux apprécier encore les beautés de ces écrivains, et nous rendaient tous les jours plus riches en sentiments généreux et en pensées neuves. Souvent aussi, on choisissait des lectures plus sérieuses, de celles dont le but est de répandre la lumière sur les sujets les plus importants pour l'homme, sur Dieu et l'immortalité de l'âme. Je m'aperçus bientôt que c'était avec intention. Les regards du colonel s'arrêtaient toujours sur le visage blanc comme le marbre de l'aveugle, durant les passages où les rayons de la divinité se montrent plus clairement et avec plus de chaleur, à travers les voiles des faiblesses humaines. Souvent la soirée se passait en conversation sur le même sujet : M. L..., le colonel, et Hélène y prenaient part plus spécialement. Le colonel, de concert avec M. L..., arrêtait les mesures convenables pour le perfectionnement moral de ses subordonnés, fondait, de bonnes écoles, et autres établissements ; tout cela animait nos entretiens. L'homme, son organisation, son éducation, sa destination, sa grandeur, sa faiblesse, la force que Dieu lui donne, son perfectionnement croissant, fruit de l'évangile bien compris et d'une bonne prédication, tels étaient les sujets traités avec une noble chaleur par M. L... Son élocution, pleine de vie et énergique, était l'interprète de ses sentiments élevés. L'heureuse faculté qu'il possédait à un degré admirable, de donner de la clarté aux idées les plus abstraites par des exemples tirés de l'histoire, de la nature, delà morale ; la sagesse calme et digne qui résultait de sa doctrine, et dont la, puissance bienfaisante pénétrait d'une manière irrésistible dans l'âme de tous ses auditeurs ; l'harmonie de sa voix mâle, ses gestes nobles et expressifs, faisaient qu'on l'aurait écouté avec ravissement pendant des heures entières. Et quand il entrait plus avant dans son sujet, quand il exprimait

avec une chaleur croissante, des idées de plus en plus hardies, on se sentait pour ainsi dire enlevé à la terre et rapproché du ciel. C'était l'apothéose de la pensée, de la sensibilité, et de l'exaltation du moment qui laissait toujours, cependant ; au fond du cœur, une étincelle pleine de vie du feu éternel.

Julie avait été jusque là un peu enfant, un peu légère. Ce fut pendant ces soirées que je vis naître en elle des sentiments d'une nature plus élevée et plus noble. Sa poitrine se gonflait, ses joues se coloraient, quand elle entendait parler de la vérité et de la vertu ; ses yeux expressifs étaient suspendus aux lèvres de leur noble interprète, comme pour ne pas perdre une seule de ses paroles. Souvent elle répondait laconiquement et sans attention à son prétendu, quand il lui demandait son avis sur de jolis cartonnages, ou sur des découpures, pour la confection desquels il possédait une véritable habileté artistique.

L'aveugle restait silencieuse pendant ces conversations ; on apercevait rarement sur sa figure immobile, un mouvement annonçant que son âme avait été émue.

Nous avions aussi quelquefois des entretiens de diverses sortes, d'une nature plus légère, mais cependant instructive ; ici brillaient Sa Grâce et le cornette. Un soir où le colonel et M. L... étaient absents, le lieutenant Arvid fit un grand discours sur la meilleure manière de « mariner la viande de rennes, » et sur la sauce dont il fallait l'accompagner. Julie demanda si Arvid ne nous avait pas donné une envie extrême de souper de bonne heure et de nous coucher ? Approbation unanime.

Nous étions un jour Julie et moi, occupées à travailler auprès d'une fenêtre ouverte ; sur la table qui nous séparait était un rosier. Notre silence l'ut assez long, puis Julie dit tout à coup :

« Ne trouves-tu pas ? ... » et elle s'arrêta.

Je la regardai fixement et demandai : « Quoi donc ? »

Que... que... M. L... a quelque chose de fort noble dans la figure, surtout dans le front.

— Oui on y voit l'expression de son âme, de sa douce sagesse. »

Julie flaira une rose, dont les boutons semblaient dans ce moment s'entr'ouvrir sur ses joues. « Ha ! ha ! » pensai-je. Julie dit encore :

« Ne trouves-tu pas... » Nouveau silence.

« Que le pro... » dis-je pour la mettre sur la voie.

Oui... que... le professeur L... a un son de voix harmonieux, et qu'il parle admirablement ? avec lui, tout est si clair, si abondant, si beau. Il semble que l'on devient meilleur en l'écouter.

— C'est vrai. Mais ne trouves-tu pas qu'Arvid a de jolies moustaches, de belles dents, une très jolie voix surtout quand il dit : « le diable m'emporte !...

— Tu es méchante maintenant, Béata, » dit Julie en rougissant beaucoup ; elle se leva, se sauva, et réveilla en passant le lieutenant qui faisait sa méridienne sur un canapé à côté de nous. Il en murmura un peu, et demanda en étendant les bras, un baiser pour indemnité. Il n'en reçut point.

Cependant Julie devint de jour en jour plus sérieuse ; son humeur autrefois si égale, si gaie commença à changer, et il lui arriva d'être peu aimable. Ses manières prirent plus de calme, de gravité, un léger nuage de mélancolie s'arrêtait parfois sur sa jolie figure... Mais personne de la famille ne s'aperçut de son changement ; chacun avait de quoi occuper son activité.

Sa Grâce dont la nature vive et la bonté agissante ne lui laissaient aucun repos, avait à la campagne toutes ses heures prises. Elle consolait ses paysans, leur donnait des conseils dans les grandes et les petites occasions. Elle était le médecin de toute la contrée, s'acquittait de tout avec une aisance, une présence d'esprit qu'on aurait eu peine à soupçonner chez elle, en voyant l'embarras que lui causaient les moindres choses dans son intérieur et dans son ménage. Sa Grâce portait elle-même à ses paysans des médicaments, des exhortations, des potages, de bons avis. Elle était la favorite de toute la contrée. Jeunes et vieux, riches et pauvres, faisaient l'éloge de son extrême bonté, de son affabilité.

Le colonel était plus positif à en juger suivant les apparences, mais au fond il ne mettait pas moins d'activité pour le bien-être de ceux qui dépendaient de lui. Pour ses paysans comme pour ses domestiques, c'était un maître bon, juste, mais sévère. Il était, en général, plus craint qu'aimé ; cependant chacun reconnaissait que, depuis qu'il possédait Thorsborg, la corruption des mœurs, l'ivrognerie, tous les vices, en un mot, diminuaient dans cette propriété, et étaient remplacés par l'ordre, la régularité, la bonne conduite, l'union. Il en était résulté une aisance, un bien-être qui s'était même répandu dans les domaines voisins. Les excellentes mesures qu'il avait prises, les bonnes écoles qu'il avait fondées et qui se perfectionnaient

sans cesse, donnaient de plus grandes espérances encore pour la génération suivante. M. L... était un collaborateur actif.

C'est la place ici de donner quelques mots d'explication sur ce dernier : ce ne sera pas long.

Le professeur L... fils d'un homme riche, jouissait lui-même d'une grande aisance. Il s'était fait recevoir pasteur parce que dans sa pensée, cette qualité lui donnait plus d'autorité sur ses semblables. Il était, dans la plus belle acception de ce mot, le père de sa paroisse. J'avais fait une remarque singulière : c'est qu'il observait Julie, peut-être encore plus que moi. Son regard la suivait souvent avec une gravité...

Le cornette... inspectait l'école des garçons, dira peut-être quelqu'un ? — Non, le ciel l'en préserve ! et c'était fort heureux pour lui et pour l'école. Il avait été pris tout à coup d'une passion violente pour la botanique ; il sortait de très bonne heure le matin, restait souvent dehors pendant toute la journée, revenait le soir épuisé de fatigue, et les poches remplies de mauvaises lier... je veux dire de plantes. Il parlait beaucoup du charme, de l'utilité de la botanique, et s'occupait surtout de la recherche de la Linnæ Boréalis, qui croissait, lui avait-on dit, dans les environs, mais il n'avait pu encore la découvrir. Il allait maintenant à sa recherche matin et soir.

« C'est singulier, dit Julie, quand Charles revient de ses excursions botaniques, il est si joyeux qu'il serre tout le monde dans ses bras, ou bien il a l'air facile et prêt à mordre.

— Il est trop enthousiaste de sa botanique ; » répliqua le colonel.

Hélène sourit et secoua la tête... je fis de même... tu nous imites sans doute, ma jeune lectrice. Je devine que tu as deviné... mais silence, silence encore... ne trahissons pas le secret, il sera connu en temps et lieu. En attendant, nous montons dans le grand carrosse de famille pour faire des

VISITES

le colonel, Sa Grâce, Julie, le cornette et moi. Sa Grâce avait parfois des idées qui semblaient tomber de la lune. Elle venait d'imaginer que je commençais à être mélancolique et croyait que cette disposition, était une suite de mes méditations sur l'Apocalypse, elle m'avait trouvée une fois ou deux avec la Bible à la main, et ouverte à ses dernières pages. Sa Grâce redoutait par dessus tout les rêveries sur les livres ; elle croyait presque ma

raison en danger, et pour me distraire, elle voulut absolument n’emmener pour faire les visites obligées dans le voisinage.

Nous partîmes pendant une belle après-dinée, et tous en parfaite humeur.

Nous prîmes le café chez madame Mélander ; son mari a loué une petite propriété appartenant au colonel. Madame Mélander était horriblement laide, marquée de petite vérole ; elle avait un menton barbu, portait la tête haute, et son mari était un silencieux et profond admirateur de son mérite. Madame Mélander parlait toute la journée politesse et morale à ses deux filles, jolies mais un peu gauches. Le cornette les comparait à des bouleaux à branches pendantes. Du reste, madame Mélander était propre, sobre, économe ; elle maintenait en bon ordre son mari, ses filles, une servante et trois chats... et se croyait par conséquent une excellente tête de ministre.

« Oui, oui, » dit-elle un jour en soupirant, « on dit maintenant, le comte Plat en est mort ¹⁵ ; l’année prochaine on dira peut-être madame Mélander est morte !

— Ce serait bien le diable ! » dit le colonel qui était présent.

Tandis que ; M. Mélander conduisait le colonel dans son petit jardin, pour lui montrer une nouvelle disposition à laquelle il donnait le nom de défrichement, (il y avait eu là une plantation de pommes de terre), madame Mélander nous apprit toutes sortes de nouvelles. Elle lisait un livre fort amusant, dont le héros était un jeune homme appelé Fritz.

« Est-ce un roman ? » demanda Sa Grâce.

« Oui, un roman fort amusant. L’amante de Fritz s’appelle Ingeborg.

— De qui est ce livre » ? demanda encore Sa Grâce.

« J’ignore le nom de l’auteur, on le dit prêtre. C’est une charmante scène, que celle où les deux enfants se promènent sur la mer, où Ingeborg applaudit avec ses petites mains blanches...

— Serait-ce Frilhiof ! » s’écria tout haut le cornette, tant il était surpris.

« Frithiof... oui Fritz ou Frithiof, c’est son nom :

— De Tegnér ? » s’écria Sa Grâce à son tour.

« Oui Tegn... j’ai entendu prononcer un nom de ce genre. »

Julie leva les yeux au ciel ¹⁶.

Sa Grâce qui s’aperçut pour la première fois, qu’on pouvait avoir le désir de changer de conversation, demanda à madame Mélander, si elle avait oui dire que la comtesse B... était arrivée dans son château.

« Non ; répondit madame Mélander d’un ton sec et tranchant ; j’ignore ce qui la concerne, il n’y a plus, de relations entre nous. Figurez-vous, Votre

Grâce, que nous avons été élevées ensemble, nous nous voyions tous les jours dans notre jeunesse ; elle avait un chapeau de paille à rubans jaunes, et moi un chapeau de paille à rubans rouges. Je lui disais : « Écoute Jeannette, » et elle me disait : « Écoute Lisette ; » nous étions les meilleures amies du monde. Ensuite elle alla de son côté, et moi du mien chez mon oncle maternel, le conseiller municipal Stridsberg à Nortelje, Votre Grâce le connaît sans doute ?...

— Non, » répondit Sa Grâce.

« Comment ! ne pas connaître le riche Stridsberg... qui avait épousé mademoiselle Bredstroem, fille du marchand mercier Bredstroem à Stockholm ? Votre Grâce sait... le beau-frère de M. Loenngvist... qui ; demeurait près de la place aux Paquets ?...

— Je ne le connais pas, » répondit Sa Grâce en souriant, mais avec un peu d'embarras.

« C'est différent, c'est différent, » reprit madame Mélander avec quelque mécontentement et moins d'estime pour les connaissances de Sa Grâce. « Oui, » continua-t-elle, « il arriva que Jeannette et moi, nous fûmes plusieurs années sans nous voir. J'épousai Mélander, et voilà qu'à Stockholm, dans un concert, j'aperçois mon ancienne amie, qui était devenue la comtesse B... Je la salue à plusieurs reprises... mais que vous semble de cela ? Elle me regarde fixement, ne salue pas... et feint de ne pas me reconnaître. Maintenant, quand elle passe en voilure, elle met la tête à la portière, elle me salue... me fait des signes ; mais je tricote ! Que pense Votre Grâce de cette conduite ? »

Ce que Sa Grâce pensait, madame Mélander l'ignora cette fois, car dans ce moment, son époux entra avec le colonel qui voulut partir ; il était déjà cinq heures, et l'on avait près de deux lieues et demie à faire, pour arriver à Loefslaholm chez le maître de forges M. D... Cependant, chacun de nous avait été obligé de prendre deux lasses de café ; le cornette seul s'y refusa positivement. Julie et lui avaient l'ait de leur mieux dans l'intervalle, pour égayer et animer mesdemoiselles Éva et Amalia. Le cornette leur adressa avec sa manière ouverte, mille petits compliments ; Julie admira leurs Heurs, promit de leur prêter des livres, des dessins de broderie. Il en résulta que les jolis boureaux pendants, comme s'ils avaient été agités par un vent frais, ou ranimés par une pluie bienfaisante, relevèrent et remuèrent leurs feuilles. C'est à dire qu'Éva et Amalia s'éveillèrent, que leurs prunelles se tournèrent de l'orient à l'occident.

Le colonel et sa famille furent reçus à Loefstaholm avec la joie la plus vive et la plus bruyante. On fit surtout beaucoup d'accueil au cornette, que son humeur joviale et ses joyeuses espiègleries faisaient aimer de tous ses voisins. Il était particulièrement en faveur à Loefstaholm, où les bals, la comédie, les plaisirs de toute espèce se succédaient sans interruption. Le cornette y avait dansé en une nuit, avec douze dames, vingt-quatre danses différentes, comme le capitaine Puff ou le cousin Pastoureau ; il avait joué dans Charlemagne, le rôle du bourgmestre à la satisfaction générale. Mais il n'avait jamais pu jouer les rôles d'amoureux, parce que, sans doute, il n'était pas *destiné à le devenir* ; il ne pouvait feindre avec naturel, un sentiment aussi contraire à sa nature.

Pour célébrer la fête de M. D..., ses trois filles et ses quatre fils, tous *remarquables* pour leurs talents, exécutaient ce soir là, un petit concert, auquel un grand nombre d'auditeurs avaient été invités ; la famille H... arrivait fort à propos pour l'augmenter.

Suivant la renommée, madame D... était une femme instruite qui parlait de Weber, de Rossini, d'éducation, de science, de poésie, de coloris, de mesure, et., etc., etc. Elle se mit en devoir d'entretenir Sa Grâce, en faisant des discours fleuris sur ses vues en matière d'éducation, sur le plan qui avait servi de base à celle de ses enfants, et fit entrer pèle mêle dans ses phrases choisies, Rossini, Weber, les règles du goût, l'instruction, sans observer aucun ordre.

Le concert commença, Éléonore D... tremblante et rouge, se mit au piano, et joua, *con tutta la forza della disperazione*. Dans chaque accord, elle donnait aux auditeurs deux ou trois notes par dessus le marché, et les passages qui étaient chargés, grâce à la pédale de forte, produisaient le même effet qu'un trait de gomme élastique sur un dessin. Les dernières mesures enlevèrent l'auditoire, tout le piano vibra. Thérèse aux yeux bleus, chanta ensuite un air du Barbier de *Séville*. Des notes merveilleusement pointées, des roulades pressées comme si on les eût serrées avec la main, des cris aigus, excitèrent l'approbation bruyante de la compagnie pour... tout le mal que Thérèse s'était donné.

M. D..., petit vieillard épais, jovial, enchanté de ses enfants, qu'il comparait, en son cœur paternel, aux sept merveilles du monde, se rapprochait de temps en temps du colonel en se frottant les mains, et lui demandait avec des yeux brillants : « Qu'en pense, mon frère ? qu'en dit mon frère ¹⁷ ! Eh bien ! eh bien ! »

Le colonel avait naturellement le goût trop sûr, et il avait trop entendu de bonne musique, pour ne pas savoir à quoi s'en tenir sur celle-ci ; il se tira d'embarras avec son sourire malin plein de bonté et cet éloge douteux : « Elle joue comme le diable ! elle chante comme le diable. » Ces expressions énergiques étaient reçues avec la plus grande joie par l'heureux père.

Dans le duo qui suivit entre Adolphe D... et l'une de ses sœurs, il y eut un peu « de désordre » comme le disait le colonel ; et des regards mécontents furent échangés entre le frère et la sœur, tandis qu'ils essayaient à se remettre un peu dans le ton.

Le final, chanté par les sept virtuoses à la fois, et dont les paroles étaient composées par Adolphe D... me donna la crainte de voir crouler la maison.

Sa Grâce était restée assise comme à l'office du soir, avec un air dévot et un peu confit en Dieu ; elle fit maintenant de son mieux, pour satisfaire la soif d'éloges de toute cette famille musicienne. Le colonel répéta ses paroles énergiques, et la compagnie s'écria en chœur, *bravo ! charmant !* ces mots cependant furent accompagnés d'un bon nombre de mines équivoques. Le cornette blâma cette manière d'applaudir, cela lui était facile à dire. Comme il n'entendait rien à la musique et l'avouait franchement, il pouvait se dispenser de prononcer un jugement à cet égard. Mais une personne musicienne, dont pour cette raison (ou pour ses péchés) on interroge l'opinion, est fort mal à son aise dans un concert de cette espèce. On peut juger les artistes, ce droit est acheté ; mais il faut admirer les amateurs, c'est presque un devoir ; et si on le fait contre sa conscience, la vérité se retire en faisant assez mauvaise mine.

Il fut impossible de songer à partir avant le souper ; il était onze heures quand nous nous retrouvâmes en voiture. Cette nuit de printemps, était d'une douceur et d'une beauté rare. Sa Grâce s'assoupit bientôt, mollement bercée par la voiture ; notre conversation tarit peu à peu, et chacun se tut. Le visage du colonel s'assombrit ; le cornette fixait la lune, son regard avait quelque chose de rêveur, que je ne lui avais jamais vu auparavant. Julie devint pensive. Le cocher et les chevaux devaient aussi avoir des réflexions à faire, car nous avançons lentement à travers les bois et les plaines. Lorsque nous passâmes vers minuit devant le presbytère où demeurait M. L... nous vîmes de la lumière à une fenêtre. Le colonel, les yeux animés par un intérêt amical, dit :

« L... veille et travaille pour le bien de ses semblables. Il ne repose pas la nuit... et cependant, il est probable que cinquante ans au moins s'écouleront

avant que son œuvre soit comprise et appréciée. Des nuits de ce genre, succèdent à des journées dont toutes les heures sont consacrées à l'accomplissement des nombreux devoirs de son état.

— Il ressemble à sa lampe qui se consume elle-même, pour éclairer les autres. » observa le cornette.

« Son âme doit être bien belle, » dit Julie les larmes aux yeux.

« Je n'en connais pas de plus noble, » répliqua le colonel. « Mais il ne vivra pas longtemps, s'il continue ainsi.

— N'a-t-il pas chez lui une mère, une sœur, ou toute autre personne qui puisse le soigner, et l'aimer ? » demanda Julie.

« Non, il est seul.

— Seul ! » répéta Julie à voix basse et tristement. Tandis que nous faisions un demi-cercle autour du presbytère, elle mit la tête à la portière, et resta immobile dans cette position.

« Que regardes-tu, mon enfant ? » dit, le colonel.

« La lumière papa... elle brille si bien dans l'obscurité ! »

Le lendemain, on devait faire encore quelques visites dans les environs, — mais il fut impossible au cornette de nous accompagner. On lui avait dit que la *Linnae Boréalis* se trouvait dans une forêt située à une lieue de Thorsborg, et pour s'en assurer, il était obligé de s'éloigner dès le matin.

« Je ne comprends pas avec quoi Charles vit certains jours, » dit Julie. « Malgré la vivacité de mes instances, il n'emporte jamais de vivres, quand il fait ses pèlerinages botaniques. Aussi je trouve qu'il a bien maigri.

— Le voilà qui se dirige du côté de la forêt, » dit le colonel en voyant son fils traverser la cour à grands pas. J'ai peur que sa *Linnae Boréalis* ne lui trouble l'esprit. »

Nos visites, ce jour là, eurent moins de succès que la veille. Au château de Vik, les enfants avaient la rougeole, nous partîmes au grand galop en apprenant cette nouvelle à cause des petits patauds.

A M..., la comtesse n'était pas chez elle. Dans un petit pavillon du jardin, ses serins affamés chantaient dans de belles cages ; tantôt en se plaignant tantôt en faisant des trilles, ils semblaient chercher à attirer l'attention sur leurs besoins. Sa Grâce leur donna du millet, de l'eau, du sucre, du mouton, et mille épithètes caressantes.

« De cette manière, observa le colonel, nous n'aurons pas une tasse de thé ce soir. »

Ne pas prendre le thé entre six et sept heures du soir, était une véritable privation pour le colonel ; Sa Grâce qui le savait, était fort tourmentée dans sa voilure, tandis que nous reprenions la route du château, où nous ne pouvions arriver qu'au bout d'une heure et demie. Le cocher croyant abrégé la distance, prit un chemin nouveau, qui nous fit voir des sites inconnus. Nous nous arrêtàmes dans un lieu sauvage et touffu pour laisser souffler les chevaux. A droite, non loin de la route nous vîmes une colonne s'élever au dessus des arbres, une colonne légère de fumée, qu'un faible courant d'air poussait de notre côté.

« Ma foi ! » dit le colonel, « je crois qu'on nous prépare du thé là bas ! Regarde Julie — ne vois-tu pas reluire un mur blanc entre les arbres ?

— Oui, papa, il est même un peu gris... il y a véritablement une maison... la fumée semble venir de là. Il est évident qu'une fée nous attend pour nous régaler.

— Je pense, » dit le colonel, « que nous y trouverons du moins des gens qui ne refuseront pas de nous donner une tasse de thé. Qu'en penses-tu, Charlotte ? Férons-nous une visite dans le petit palais des bois que nous apercevons ? Nous dirons à ses habitants que nous désirons faire leur connaissance, que... en un mot, que nous avons soif. »

Julie se mit à rire de tout son cœur. Sa Grâce parut fort effrayée.

« Mon bon ami, » dit-elle, « cela n'est pas convenable.

— Il me conviendrait parfaitement » reprit le colonel, « d'avoir une tasse de thé.

— Peut-être maman, » dit Julie, « que nous ferons une connaissance agréable. Par exemple si Don Quichotte n'est pas mort à la suite de ses saignées, comme on l'a dit, et s'il est venu se fixer dans le Nord avec la belle Dulcinée, il se pourrait — Nous pouvons aussi trouver un ermite qui nous racontera son histoire, ou un prince déguisé....

— Peu importe, pourvu qu'il ait la charité de nous donner une tasse de thé. »

Quoique le colonel eût fait mention pour la quatrième fois au moins de sa tasse de thé, Sa Grâce repoussa si sérieusement l'idée de la visite, qu'on y renonça en prenant la résolution d'effectuer le retour à Thorsborg.

Au moment où la voiture se remettait en marche, l'une des roues de derrière se détacha lentement, et nous voltigeâmes avec diverses exclamations, les uns par dessus les autres sur la route.

Sa Grâce était sur moi ; mais avant de se relever, elle s'efforça de retirer son sac, qui par hasard se trouvait sous moi. Je l'assurai qu'elle n'en viendrait pas à bout, tant que je ne pourrais pas bouger.

Enfin nous nous trouvâmes tous sur les jambes. Sa Grâce était pâle, et nous nous pressâmes avec inquiétude autour d'elle en lui adressant mille questions du genre de celle-ci : « Êtes-vous blessée ? avez-vous été effrayée ? Elle répondait non » à tout, et comme de notre côté nous étions obligés de convenir que nous n'avions été ni effrayés, ni contusionnés, ni écorchés, Julie partit d'un éclat de rire si franc et si joyeux, que nous fûmes contraints de lui tenir compagnie. Le cocher et le domestique qui Savaient pas de mal non plus, se grattaient la tête d'un air soucieux.

Avec leur assistance, le colonel essaya de relever l'antique et pesante voiture, mais cette route ayant été frayée dans une terre légère, la voiture se trouvait, pour ainsi dire, dans un trou ; le cocher était un invalide, le domestique une antiquité, ils criaient « hue !... hé ! » Le colonel seul travaillait — et la voiture ne bougeait pas.

Une visite dans la maison grise (seule habitation humaine qui fût visible) devenait maintenant une nécessité, et le colonel qui tenait tant à la faire et à sa tasse de thé, ravi de l'événement, s'écria : « Il faut y aller tous ! » Il offrit le bras à sa femme, la conduisit avec une gaîté peu ordinaire et en plaisantant d'une manière comique, par un sentier étroit frayé dans cette forêt de sapins et de pins, qui semblait conduire à la maison dont il a été tant parlé.

« Il va pleuvoir, » dit Sa Grâce en regardant le ciel avec inquiétude, « mon chapeau... ne pourrions-nous pas rester sous les arbres, tandis que Groenvall ira chercher du monde pour relever la voiture ?

— Il n'y aura point de pluie, » dit le colonel.

« Elle tombe déjà ! » s'écria Sa Grâce.

« Hâtons-nous d'arriver. »

Et le colonel marcha gaîment en avant, en tenant son chapeau sur la tête de Sa Grâce.

Nous atteignîmes enfin la maisonnette grise ; elle avait une apparence sinistre et délabrée. À l'exception d'un petit jardin potager, tous ses alentours étaient sauvages et incultes. Les ondes argentées d'un lac brillaient à quelque distance, entre les arbres de la forêt de sapins.

La pluie commençait à tomber sérieusement quand nous entrâmes dans la maison. Une porte à droite dans le vestibule était entrebâillée ; elle donnait

accès dans le temple de la cuisine. Au moment où le colonel y entra, une servante se précipita en avant, d'un coin où elle était blottie comme un lièvre dans son gîte ; elle ouvrit de grands yeux gris et balbutia : « Veuillez monter... madame y est. »

Nous montâmes un escalier en bois étroit et sombre, au bout duquel le colonel ouvrit la porte d'une petite chambre remplie de linge lessivé. La table, les chaises, les paniers étaient couverts de linge repassé ou non. Un air chaud comme s'il sortait d'un four allumé, vint à notre rencontre.

Avancez, avancez ! » dit le colonel amicalement à Sa Grâce qui s'était arrêtée sur le seuil de la porte.

« Mon cher ami, je ne puis marcher sur ces paniers de linge ! » répondit-elle un peu fâchée.

Le colonel et moi, nous débarrassâmes le chemin et nous avançâmes vers une autre porte. Quand elle fut ouverte, nous restâmes tous, un instant, frappés d'étonnement et de surprise.

Une femme complètement belle, vêtue avec magnificence en soie et dentelles noires, était debout au milieu de la chambre ornée avec goût, de beaux cristaux, de pots à fleurs, de glaces et autres brillantes inutilités. Un peu en arrière, aussi debout, quoiqu'elle ne parût pas tenir à la terre, était une jeune... oui, rien qu'une jeune fille — mais si ravissante, si angéliquement belle, qu'on était disposé à douter qu'elle fût une mortelle. Ses cheveux blonds étaient retenus par une flèche d'or ; elle portait une robe de gaze blanche, qui semblable à un nuage blanc, enveloppait cette délicieuse créature idéale, faite comme les anges. Elle pouvait avoir seize ans. La plus âgée des deux femmes vint au devant de nous, tandis que ses yeux bleus foncés regardaient et interrogeaient avec un peu de hauteur ses convives non invités. Sa Grâce recula et me marcha sur les pieds. Le colonel dont la noble tournure et les manières de bonne compagnie produisaient toujours une impression favorable, attira bientôt un sourire gracieux sur les lèvres de la dame des bois, en lui racontant d'une manière aussi convenable que bouffonne, la circonstance, ou pour mieux dire les circonstances qui avaient amené sa visite inattendue. Il présenta ses excuses, se nomma (ce nom parut produire sur la belle inconnue une impression singulière) et présenta sa femme et sa fille. Il m'oublia, je le lui pardonne ; en parlant de l'oie qui a jamais parlé de la sauce ? elle l'accompagne comme un appendice nécessaire. La belle dame des bois

répondit avec un accent étranger ; le son de cette voix était une véritable harmonie.

« Soyez les bienvenus ; on relèvera la voiture, et je vous donnerai du thé... aussi bon que je le pourrai. C'est ma fille, mon Hermina, que je vous présente, » ajouta-t-elle en débarrassant d'une manière caressante, le front de la sylphide, des boucles qui t'ombrageaient.

Sa Grâce, en se dirigeant vers le canapé, salua fort poliment un Monsieur jusque là à demi caché par les rideaux de la fenêtre. Il s'avança alors, prit la main de Sa Grâce, la serra, la baisa, et dit en riant, mais non pas sans embarras : « chère maman ! » c'était... le cornette.

Sa Grâce ne proféra que ces mots : « Seigneur Dieu ! » et s'assit toute troublée sur le canapé, les mains jointes et en fixant son fils. Le colonel ouvrit de grands yeux, fit une grimace des plus comiques, mais ne dit rien. Une sorte d'embarras inquiet s'empara de toute la compagnie ; le cornette surtout avait l'air d'être sur des épingles, et ne tarda point à sortir pour s'occuper de la voiture.

La dame des bois sortit aussi, et nous restâmes seuls avec la belle sylphide ; le colonel la regardait avec un ravissement visible. Lui, Sa Grâce et Julie cherchèrent, en faisant des questions, des observations sur divers sujets, à la faire causer ; mais ils n'y réussirent point ; elle parla peu et évita de répondre aux questions. Une innocence naïve, un charme extrême, un calme presque céleste, étaient réunis en sa personne ; tout ce qu'elle disait en portait l'empreinte. Elle parlait assez bien suédois, mais avec l'accent gracieux de la langue italienne. Julie était charmée et ne cessait de me dire à voix basse : « C'est un ange, un ange, regarde sa bouche... non regarde sa petite main... son pied... ses yeux... Ah ! frère Charles !... maintenant tu dois être pris... c'est un ange. »

Dans cette-petite chambre se trouvaient aussi une harpe et une lyre. Lorsque Julie demanda à Hermina si elle jouait de l'un de ces instruments, celle-ci répondit en prenant sa harpe ; elle chanta en s'accompagnant une canzonnetta d'Azioli, avec un charme, et une voix si touchante, qu'elle nous tira des larmes à tous.

Hermina avait à peine fini quand sa mère rentra. Elle fut suivie immédiatement par le cornette et par le thé. Les soins exigés par la préparation du thé, rendirent moins sensibles les pauses d'une conversation, qui ne voulait pas s'animer.

Je ne pus m'empêcher de remarquer (qu'on le pardonne à une conseillère de ménage) la pauvreté des ustensiles du thé. Les tasses (dont trois ébréchées) étaient d'une faïence extrêmement commune. Le sucre était remplacé par de la cassonade brute. — Je ne vis aucune trace de pain ou de biscottes.

Notre belle hôtesse s'aperçut, je le crains, de mon examen. Sa Grâce faisait comme moi, et m'adressait un demi coup d'œil. La physionomie de notre hôtesse trahissait un trouble douloureux, tandis qu'elle balbutiait quelques mots sur la difficulté de se procurer de la farine de froment. Avec sa bonté et sa prévenance ordinaire, Sa Grâce offrit de suite d'en envoyer de sa provision ; mais elle reçut pour réponse un « non, je vous remercie » positif et froid, qui l'interdit et la blessa un peu.

Le colonel prenait avec plaisir sa seconde tasse de thé quand nous entendîmes tout à coup un grand bruit et des pas rapides dans l'escalier. Notre hôtesse rougit, pâlit, se leva, fit quelques pas vers la porte qui fut ouverte vivement, et un homme entra. Son visage pâle, sévère, expressif, annonçait une colère sauvage, mais contenue ; il salua la compagnie avec hauteur et négligence, et fut s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre. Il y resta silencieux, et lança souvent des regards farouches, irrités, pénétrants, sur notre belle hôtesse, qui tremblait visiblement, et vint reprendre sa place auprès de Sa Grâce. Peu à peu cependant, elle se calma, et répondit une ou deux fois aux regards irrités qui lui étaient adressés, par un regard plein de fierté et aussi de mépris.

Le colonel avait mesuré l'arrivant avec des yeux observateurs, il lui adressa une question relativement au temps. Au son de cette voix, l'inconnu se retourna avec vivacité, fixa le colonel, et un rouge pâle colora ses joues, tandis qu'il répondait sans paraître savoir ce qu'il disait : « la pluie a cessé on peut se mettre en route. »

Il regarda de nouveau par la fenêtre et répéta : « la pluie a cessé entièrement. On peut partir sans danger. » Le colonel qui semblait avoir en lui l'esprit de contradiction, dit contre toute vraisemblance, car le temps s'éclaircissait évidemment : « Il y a encore des nuées, il va pleuvoir davantage. »

Sa Grâce lui adressa un regard suppliant ; à cette prière muette il se leva, vit enfin que la pluie avait cessé, et qu'on pouvait partir.

Nous prîmes congé en faisant mille remerciements et mille excuses à la damé des bois ; sa fille avait de grosses larmes dans les yeux quand nous

sortîmes de la chambre ; on salua silencieusement l'inconnu, dont les regards semblaient nous pousser dehors.

« Viens-tu avec nous, Charles ? » demanda le colonel à son fils, « ou bien as-tu l'intention de chercher encore la Linnæ Boréalis.

— Je vais prendre les devants pour voir si tout est prêt ! » s'écria le cornette et il s'enfuit comme un tourbillon.

Lorsque nous fûmes en voiture, le cornette fut assailli de questions. Il déclara ne pas en savoir davantage que nous sur le compte des belles étrangères ; il avait fait leur connaissance dans une de ses excursions, — il savait qu'elles étaient belles, qu'elles vivaient éloignées du monde, et paraissaient pauvres, mais c'était tout.

« Pauvres ! » s'écria Sa Grâce, habillées comme elles le sont... avec de si magnifiques dentelles ! »

Le cornette rougit et se borna à dire :

« Elles sont toujours fort bien mises. — Mais, qui est donc le méchant Monsieur ? » s'écria Julie.

« Le maître de la maison, » répondit le cornette ; « il a, je crois une humeur fâcheuse, irritable... du reste je ne connais pas cette famille... »

Le colonel fixa son fils, qui fut visiblement embarrassé ! Tout le monde se tut dans la voiture. Sa Grâce branlait la tête en guise d'accompagnement à ses pensées ; Une fois le colonel interrompit le silence, en disant avec un sourire plein de bonté :

« J'ai encore son crin, crin, dans l'oreille.

— Crin, crin, » répéta le cornette en rougissant.

« Qui, » répondit son père sèchement, et tout redevint silencieux.

Julie avait le cœur et les yeux pleins de paroles au sujet des belles étrangères, mais elle ne savait pas sur quel terrain elle était, relativement à la connaissance de Charles avec ces belles personnes ; ensuite il était rare qu'elle osât donner carrière à son enthousiasme en présence de son père, dont les rires sardoniques lui inspiraient une terreur réelle.

« Il est singulier, » reprit le colonel, « que ce soit précisément à l'est de Thorsborg dans la forêt, que l'on trouve cette rare Linnæ Bo...

— Ne pensez-vous pas, mou père, » interrompit vivement le cornette, « que je ferais bien de lever la glace... vous devriez peut-être, ne point parler autant à présent... il fait un brouillard froid...

— Merci de tes soins, mon fils, il n'y a pas de danger pour moi ; j'ai plus de craintes pour toi... tu peux gagner une maladie dans tes excursions

botaniques... tu peux prendre froid...

— Prendre froid, » répéta le cornette en riant et en rougissant, « il faudrait plutôt redouter quelque fièvre...

— Je veux être ton médecin, » dit le colonel, « et comme je reconnais déjà les symptômes sérieux d'une maladie, je te prescris.

— Bien obligé, mon excellent père ; mais le danger n'existe pas encore... je vous l'assure. Du reste, j'ai beaucoup de respect... pour les médicaments.
»

Le colonel se tut ; Sa Grâce soupira ; Julie me regarda à la dérobée avec malice. La voiture s'arrêta, nous étions arrivés. La soirée était déjà fort avancée.

Pendant le souper, le colonel dit à son fils.

« Eh bien, Charles ! quand as-tu eu le bonheur de trouver ta *Linnæ Boréalis* ? »

Le cornette répondit avec vivacité : Aujourd'hui même, mon père ; » il ouvrit son portefeuille, en tira une plante en disant :

« Cette petite fleur qui ne se trouve qu'en Suède, en Norvège, en Suisse et sur une montagne de l'Amérique, a un parfum délicieux surtout pendant la nuit. Celle-ci commence à se faner ; mais elle sent encore fort bon... tiens, Julie.

— Mon cher Charles, » s'écria vivement Julie... « elle sent très fort l'absinthe !... non que dis-je... ? elle sent...

— L'absinthe ! » dit le cornette consterné, et il regarda avec un peu de honte sa branche d'absinthe. « Je me suis trompé... j'ai perdu... Je... »

Le colonel sourit ironiquement.

« Il faut convenir, dit-il, que cette *Linnæ Boréalis* est une plante fort curieuse. »

La personne qui, sans doute, en sut bientôt plus que nous sur la *Linnæ Boréalis*, fut Sa Grâce. Entre la mère et le fils, régnait une si grande tendresse, que les questions de l'une appelaient la confiance de l'autre, lorsque cette dernière n'était pas accordée volontairement. De tous ses enfants, c'était le cornette que Sa Grâce préférait, sans vouloir convenir que son cœur faisait une différence entre eux ; C'était celui qui ressemblait le plus à sa mère, pour les traits comme pour la bonté de l'âme. Les soins que Sa Grâce avait donnés à l'enfance extrêmement faible et malade du cornette, lui avaient coûté une grande partie de sa santé et de ses forces ; c'est peut-être pourquoi le cœur maternel s'était attaché davantage à cet

enfant, conservé au prix de tant de sacrifices. Ce qui nous coûte cher, nous devient précieux. Sa Grâce était récompensée maintenant, par la plus grande affection filiale.

Si Sa Grâce savait un Secret, nous n'en restions pas moins dans les ténèbres. Le colonel ne paraissait pas en savoir plus que nous, car il lui arrivait souvent, dans Ses moments de gaité, de plaisanter sur la botanique et la Linnæ Boréalis ; ces noms inspiraient au cornette une véritable terreur ; il cherchait toujours à empêcher qu'ils ne fussent prononcés, et saisissait le premier sujet de conversation qu'il trouvait.

Cependant, il n'en continua pas moins ses excursions, il entreprit même dans les alentours un petit voyage à pied, qui dura environ une semaine ; ensuite... Mais nous en dirons davantage plus tard. Le colonel dit avec son calme habituel : « Dans quinze jours, le jeune cornette se rendra au camp, puis les expéditions le retiendront tout l'été dans le Roslagen ¹⁸. Son amour pour la botanique et pour la Linnæ Boréalis, pourra bien lui passer pendant cette absence. »

Julie se trouvait dans une position en quelque sorte affligeante. Le lieutenant Arvid manquait, à la campagne, des sujets de conversation fournis par le séjour de la ville ; dans les tête-à-tête avec sa fiancée, il ne trouvait plus rien à dire, sinon : « Ma petite Julie. » Les amants après être restés longtemps assis l'un à côté de l'autre, s'observant en silence, se mettaient à bâiller. Arvid disait alors :

« Tu as sommeil, ma petite Julie ?

— Oui, » répondait Julie. Grâce à toi, pensait-elle.

— Appuie-toi contre moi, mon ange, et fais un petit somme. Appuie-toi sur ce coussin que je viens d'arranger ; je m'appuierai contre l'autre, et je dormirai aussi... Ce sera divinement délicieux. »

Julie suivait ce conseil d'un air assez triste, et l'on voyait, avant et après le dîner, les prétendus dormir chacun dans leur coin. Julie disait souvent, il est vrai, qu'il y avait péché et honte à passer ainsi sa vie à dormir ; mais Arvid trouvait que c'était la meilleure manière de jouir de l'existence. Une femme future, devant apprendre comme fiancée, à se soumettre aux volontés de son prétendu, Julie, avait des heures pour dormir, avant et après dîner.

On l'entendit, une fois, moitié en riant, moitié en colère, dire au lieutenant Arvid, qui la priait de le regarder comme un coussin : « Je t'assure que je commence à croire, que tu es en effet un coussin. »

VI. L'aveugle.

« Je ne vois.... que la nuit. »

BOETTINGER

Sa Grâce venait de découvrir avec certitude, qu'il fallait attribuer ma mélancolie, à un commencement de phthisie pulmonaire. Elle m'ordonna une cure de lait, et des promenades lentes en plein air, le matin de bonne heure.

Cette ordonnance avait peut-être aussi pour but, de faire naturellement de moi la compagne d'Élisabeth, à qui les médecins prescrivaient le même régime. N'importe ; quatre choses étaient positives : j'étais mélancolique, poitrinaire, il fallait me guérir et je devais me promener.

Je commençai donc à boire du lait, à marcher pendant les belles matinées du printemps avec la silencieuse Élisabeth au bras, dans le beau parc, où les oiseaux formaient, surtout pendant cette période du jour des concerts que les pas de deux personnes n'interrompaient point.

Élisabeth fut d'abord froide et peu aimable avec moi. Elle se taisait presque continuellement, et si elle prononçait quelques mots, ils décelaient un esprit malade et irritable. Elle demandait le plus souvent : Quelle heure est-il ? » Quand je lui avais répondu, elle disait toujours, en soupirant, avec impatience : « Pas davantage ! »

J'étais silencieuse, parce que... parce que je ne savais, en vérité, que dire ; je craignais de blesser par une parole inconsidérée, l'âme inquiète, susceptible, malheureuse d'Élisabeth. Elle souffrait ! — j'avais un désir extrême de la consoler, mais je ne savais quel ton prendre pour arriver d'une manière bienfaisante jusqu'à ce cœur. Ensuite, il me semblait que des paroles humaines contribueraient moins à calmer sa douleur que l'air du printemps, doux, frais, plein de vie, qui s'agitait autour de nous ; que les chœurs mélodieux formés par le feuillage ; que les exhalaisons parfumées, haleine de la jeune nature, qui pénètrent au fond de l'âme et la raniment. Hélas ! je n'aurais rien pu dire de plus éloquent, de plus tendre, de plus calmant, que cette belle et merveilleuse poésie de la nature.

Peu à peu, l'esprit d'Élisabeth s'adoucit. Mes soins silencieux et continuels ne furent plus repoussés avec humeur. Elle parlait moins rarement et avec plus de calme. Un jour Élisabeth me dit :

« Tu es silencieuse et amicale comme la nature ; on est bien avec toi. »

Je ne cherchai jamais par une seule question, à pénétrer dans son for intérieur, aussi ne tarda-t-elle point à oublier insensiblement, qu'elle n'était pas isolée au milieu de la nature, dans le sein de laquelle l'individu le plus malheureux, ne craint pas de répandre sa douleur ; elle est souvent sa meilleure, sa plus consolante amie. Élisabeth laissait échapper souvent des sons interrompus ; tantôt ils étaient lamentables, tantôt sinistres, farouches ; d'autres fois, elle chantait, d'une manière monotone mais délicieuse, une espèce de chanson à bercer les enfants, comme pour endormir les sentiments tumultueux de son cœur. Ce chant triste et pourtant agréable, faisait naître en moi, cette mélancolie que Sa Grâce voulait guérir.

Dans ses gestes, Élisabeth donnait la même liberté à ses sentiments jusqu'ici comprimés. Elle tendait les bras avec vivacité, pu les agitait comme si elle repoussait quelque chose d'effrayant. Dans d'autres instants, elle serrait fortement les mains contre sa poitrine, les joignait au dessus de son front avec l'expression d'une souffrance inexprimable. Souvent ses mouvements étaient si violents, si sauvages qu'ils approchaient de la folie. Mais aussitôt que notre promenade du matin était achevée, que nous approchions du château, Élisabeth reprenait insensiblement son extérieur froid, et d'une raideur presque contre nature.

Un matin, comme nous venions de nous asseoir sur un banc, elle me demanda vivement : « Nous sommes assises au soleil, n'est-ce pas ? Je sens sa chaleur. Cherchons l'ombre, je n'aime pas le soleil ; rien en moi, ne lui appartient. »

Je la conduisis vers un autre banc, ombragé par une haie de lilas.

« Il doit faire très beau aujourd'hui, » dit Élisabeth, « il me semble que je n'ai jamais respiré un air plus délicieux. »

Et elle se mit à me faire des questions sur la couleur des fleurs, sur les arbres, les oiseaux, sur tout ce qui nous environnait et qu'elle ne pouvait voir ; et cela d'un ton si tristement doux, empreint d'une résignation si calme, qu'une émotion profonde s'empara de mon cœur ; des larmes que je ne cherchais pas à retenir, tombèrent sur la main d'Élisabeth posée dans la mienne. Elle la retira avec vivacité en disant. :

« Tu pleures sur moi ! lu éprouves de la compassion pour moi ! ... On ne doit pas en avoir pour Élisabeth... personne ne doit me plaindre... personne ne doit avoir pitié de moi ; ... j'en suis indigne ! je ne veux pas que tu te trompes plus longtemps à mon égard, apprends âme détester ! ... Ce cœur a voulu le crime... cette main a commis le crime ! ... Je le sens, je sais que là mort s'approche de moi maintenant ; mais c'est une mort paisible, presque sans douleur, exempte de honte et d'infamie...et j'ai mérité de finir ma vie par la main du bourreau ! »

Il me sembla, en entendant ces paroles, que le jour s'obscurcissait autour de moi. Je frémis et me tus. L'aveugle se tut aussi, d'abord avec l'expression d'un désespoir furieux, puis avec un sourire ironique sur les lèvres. Un air de sombre abattement leur succéda, tandis qu'elle demandait à voix basse et avec lenteur :

Y a-t-il encore quelqu'un auprès de moi ? — Je suis là, » répondis-je avec autant de calme et de douceur qu'il me fût possible, car je sentais que le coupable malheureux, a plus besoin encore que l'innocence opprimée de la bonté de ses semblables.

« Bientôt, » dit Élisabeth en appuyant sa main sur sa poitrine, « bientôt les flammes de l'enfer qui dévastent ce cœur s'éteindront. Douce mort, je sens ton approche aimée !... le battement de tes ailes me rafraîchit, me soulage quelquefois un instant... Bientôt ce cœur reposera, se raidira dans la terre froide... Elle enfermera dans son sein maternel, l'enfant fatigué qui n'a pas connu, ni béni l'âme d'une mère, ni l'embrassement d'un père, ni le soutien d'un bras ami, durant les longs jours de la vie..... Mais pourquoi me plaindre ? pour recevoir l'aumône pleine de dédain de la compassion ? Je ne la mérite pas ! ... je suis une misérable ! »

Elle se tut, puis recommença un instant après.

« C'est singulier ! ... aujourd'hui... aujourd'hui... après avoir enduré si longtemps en silence les malheurs de la vie, mon cœur veut parler... comme un prisonnier enchaîné depuis longues années, il veut respirer un air plus pur, il veut se montrer au jour, sans craindre les sentiments de terreur et de dégoût que l'aspect d'un criminel inspire... La flamme veut s'élever encore une fois et répandre une lueur... même sinistre... avant de s'éteindre pour toujours.

Détourne ton visage de moi, Béata ! ... imite l'exemple du soleil... peu m'importe !... mais non, c'est bien ainsi..... j'ai encore quelque chose à perdre... ta compassion. Je me dois ce châtement. »

Elle se tut de nouveau. Des sentiments violents, douloureux, semblaient ébranler son âme, et une expression indéfinissable de mélancolie et d'enthousiasme se peignait sur sa belle figure, tandis qu'elle tendait avec langueur ses bras devant elle en s'écriant :

« Patrie, gloire, liberté ! ... Si j'avais pu vivre, combattre et mourir pour vous... je ne serais pas devenue une misérable ; si j'eusse été homme, mon cœur aurait battu sans crainte pour vous. Le feu qui dévore aujourd'hui mon sein coupable, allumé sur vos autels, aurait lancé vers le ciel une flamme pure et sainte. Mais à présent, ô qu'elle est infortunée la femme douée par la nature d'une âme pleine de feu, d'énergie, d'enthousiasme ! Malheur à la femme quand le cercle étroit où elle est appelée à vivre, à se mouvoir uniformément, lui semble une prison, le tombeau de la vie !

Je suis cette infortunée ! Combien ma lutte contre le sort m'a fait souffrir ! Je me croyais destinée à vaincre le dragon contre lequel je combattais... et il m'a renversée dans la poussière, il m'a brisée... écrasée comme un ver.

L'orgueil naturel à la jeunesse, me rendait fière de la force, de la profondeur, de la vivacité de mes sentiments, je dédaignai de les calmer... de reconnaître une autre loi que ma volonté... Il me semblait que j'avais des ailes.... Je voulais m'envoler, m'élever au dessus de tous... Je suis tombée.

Oh ! que ne puis-je faire entendre ma voix à toutes les femmes passionnées, enthousiastes, qui se croient créées pour quelque chose de grand ; d'éclatant, de surprenant ; qui croient que l'énergie dont elles sont douées, leur donne le droit de dédaigner le cercle resserré dans lequel leur place est marquée par la société, de mépriser la retenue timide, gracieuse que les lois divines et humaines leur imposent... Oh ! si elles pouvaient voir comme je suis tombée parce que j'ai enfreint ces lois ; si elles pouvaient m'entendre, je leur dirais : Lutte contre vous-mêmes, êtres égarés dignes de compassion. Votre âme passionnée, voilà le dragon contre lequel vous devez combattre ; son feu vous dévorera, vous tuera si vous ne parvenez pas à l'étouffer. Soumettez-vous aux lois du sort et de la société.... combattez contre vous mêmes... sinon vous souffrirez, vous serez brisées comme moi !

Il est trop tard pour moi de combattre... la force et la volonté sont parties ! le feu a pris le dessus...le temple brûle, brûle, brûle il brûlera jusqu'au moment où les vents ne trouveront plus que sa cendre. J'ai allumé mon bûcher moi-même...Je souffre, je suis dévorée.

O univers plein d'harmonie et de beauté, tu m'entoures, tu me serres dans tes bras comme l'enfant qui s'éveille en souriant... C'est en vain que tu me

souris, que tu me caresses, je ne te comprends pas... je souffre !

Lorsque j'étais jeune... il y a un siècle de cela... le ciel et l'enfer se succédaient déjà dans mon sein... Cependant j'étais plus près du premier... maintenant je ne vois plus le ciel. Lorsque j'étais jeune... très jeune... j'aimais déjà avec toute l'énergie de la passion. Mon premier amour fut ma patrie... Tu souris peut-être, en trouvant ce sentiment ridicule dans le cœur d'une jeune fille... d'autres l'ont fait... et cependant, ma patrie ! ... noble Suède, si tous tes fils avaient eu mon cœur, tu serais encore ce que tu as été... la patrie des héros... le lion de l'Europe.

Tu as entendu parler des martyres, des tourments affreux ; des cruautés presque inimaginables, que les amis de la liberté et de la patrie ont endurés à toutes les époques, et tu as détourné avec terreur tes yeux et ta pensée. Moi aussi, j'ai entendu parler de ces destinées, mais j'ai eu soif de les partager ; je me suis représenté avec envie, tous ces tourments, toutes ces souffrances..... elles m'ont semblé des béatitudes célestes, quand on les endurait pour sa patrie. Je demandais au ciel de m'accorder cette volupté !

Tandis que la fleur de ma jeunesse se développait, que ; mes sentiments se gonflaient comme des rivières au printemps, le char meurtrier de la guerre roulait à travers l'Europe. Le cliquetis des armes, le choc des masses qui s'élançaient l'une contre l'autre, n'envoya qu'un faible écho vers ma paisible patrie. Mais il retentit aussi dans mon cœur, y réveilla les sentiments les plus sauvages, les plus entraînants... Hélas ! je n'étais qu'une femme ! on se moqua de mon délire, on le tourna en dérision. Je répandis les larmes du dépit le plus amer ; je concentrai mon feu dans mon âme.

La paix fut conclue, et les noms de *patrie*, de liberté qui avaient brillé d'un éclat si éblouissant aux feux de la guerre, perdirent à l'ombre des oliviers, un grand nombre de leurs rayons. Dans mon cœur aussi, leur magie diminua, quand elle ne se trouva plus réunie à la pensée du danger, de la lutte, d'une mort glorieuse. La paix faite, tous les esprits se calmèrent, le monde me parut encore plus monotone qu'auparavant. Mon cœur resta le même, il voulait agir ; j'étais comme autrefois, et plus encore qu'autrefois, embrasée du désir de conquérir les brillantes sommités de la vie ; et les hommes, les lois, les convenances de la société, me renvoyaient éternellement à la vie intérieure. Jamais galérien n'a été aussi malheureux que moi. Mon âme s'agitait sans relâche comme l'esprit de l'ouragan ; elle embrassait le monde, voulait s'élever jusqu'aux étoiles, pénétrer au fond de tous les sentiments, de toutes des sciences, et mon corps, mon attention,

restèrent enchaînés à ce que la vie a de plus petit, de plus trivial. Deux êtres vivaient en moi... l'un tourmentait l'autre.

Le monde ne permet au cœur de la femme qu'une passion... on la développe pendant son éducation, par la lecture des romans, des poésies sentimentales, etc., etc. Cette passion, c'est l'amour. J'ai appris à la connaître. On dit qu'elle embellit la femme, qu'elle fait sa félicité... Elle m'a poussé au crime, et me conduit maintenant au tombeau.

Mon père mourut. Il ne m'avait jamais comprise, il ne m'avait jamais rendue heureuse ! Pourquoi m'a-t-il donné la vie ! ... Si ma mère eût vécu, elle m'aurait comprise, aimée ; elle a, dit-on, beaucoup souffert... beaucoup combattu.... En naissant je reçus son dernier soupir, ma première aspiration l'a recueillie... il était dans le premier et dernier baiser maternel. C'est peut-être à cause de cela, que ma vie a ressemblé à une agonie.... qu'elle a été une lutte incessante.... elle sera bientôt finie.

Mon oncle, dont j'avais vécu séparée jusqu'à la mort de mon père, me prit chez lui. Tu le connais... mais non, tu ne le connais pas ! Tu le crois un dieu sûr la terre... et c'est un homme dur, inflexible... un juge sévère, inexorable. Oh ! comme il a été rude envers moi ! Combien je l'aimais ! Je n'avais plus que lui, il devint tout pour moi, je ne voyais que lui : je le lui dis. Oh ! si seulement il avait eu un peu de douceur, un peu de miséricorde pour moi ! mais il n'était que sévère. Son regard était froid, sa parole rigide. J'étais désespérée, et cependant je l'adorais toujours.

J'étais belle, spirituelle, pleine de vie et d'amour. Comme ces vagues qui s'élancent en vain contre le rocher qui résiste et les repousse ; de même, tous mes sentiments, tous mes dons naturels s'élevaient en vain comme une offrande, vers mon oncle. Hélas ! il est permis aux vagues de baigner de leurs larmes le dur rocher qui les brise et les rejette... il ne me fut point permis de pleurer sur cette main qui me repoussait loin d'elle... qui me présentait le calice de la mort. Lui, que j'aimais, que je respectais par dessus tout, il disait que mes sentiments étaient criminels. J'ignore s'ils l'étaient alors... Ils n'étaient pas ordinaires — ni peut-être convenables pour la terre ; mais l'état de mon cœur n'avait pas encore effrayé le regard des anges... ils m'avaient comprise ces êtres célestes... ils aiment avec plus de force et de pureté que les enfants de la terre, car ils aiment le bien suprême... ils aiment Dieu ! ... Hélas ! mon oncle était un dieu pour moi ! pourquoi n'a-t-il été qu'un dieu irrité et vengeur ? L'arrêt qu'il prononça m'inspira du mépris pour moi-même... et je l'adorai encore davantage.

Pendant un moment, la fierté l'emporta dans mon sein. Je voulus vaincre ma passion, punir l'inflexible sévérité de son objet.

Je promis ma main à un jeune homme... il était, je crois, bon et digne d'attachement... il m'aimait, je me souviens peu de lui. Je voulais punir et pensais y arriver en employant ce moyen ; car... je croyais quelquefois être payée de retour par celui qui était tout pour moi. L'amour serait-il le seul feu privé de la force de réchauffer l'objet sur lequel se réunissent ses rayons brûlants ? ... J'étais si belle ! et il était, je le savais, faible pour la beauté des femmes... Mais que dis-je ? Quand a-t-il été faible ? Quand ai-je vu chanceler cet homme fier, généreux et fort ? Oh ! c'est moi... c'est moi qui étais faible... égarée, folle, misérable !

On faisait les préparatifs de ma noce, ma toilette était prête, on m'accablait de cadeaux, de caresses, de flatteries... je regardais celui que j'aimais... il était bien pâle.

Le jour de la noce, l'heure de la cérémonie arriva. Je le regardai encore ; il était pâle... dans ses yeux brûlait un feu sombre ; mais il ne dit rien. Au dernier moment, au moment solennel, je le regardai encore ; alors il détourna le visage, son noble, son beau visage ; son visage chéri, il le détourna de moi... avec un regard... ô souvenir ! je dis *oui* ! L'enfer était dans mon cœur.

Le même soir je m'enfuis et me cachai... Il y avait quelque chose de singulier dans ma tête et dans mon cœur. Comme on me chercha... ha ! ha ! ha ! quel vacarme !

J'avais emporté de l'argent avec moi, et j'eus le bonheur d'atteindre sous un nom supposé, l'un de nos ports de mer.

Je vis l'océan... une tempête le bouleversait... le ciel du matin embrasé de flammes rouges le couvrait. Je m'en souviens encore... ah ! que c'était beau ! J'étais assise sur un rocher, je regardais la mer. L'immensité m'ouvrait ses bras ; le flot se soulevait contre le flot... il mugissait, écumait... il roulait au loin dans l'infini, vers ce lointain sans bornes, où le ciel et l'océan s'embrassent. Le vent sifflait — ha ! que c'était affreux et magnifique ! Quelque chose de semblable à un souffle plein de fraîcheur traversait ma poitrine oppressée. Je me sentais rafraîchie, fortifiée. Les vagues parlaient un langage qui me faisait du bien ; elles me faisaient signe, me disaient à l'oreille : « là bas, là bas ! » Je passai la moitié du jour, assise et silencieuse sur le rocher, regardant, écoutant la mer. Je vis le soleil sortir des vagues, je vis les ailes blanches des navires se déployer sur la mer bleue, sous le ciel

bleu, et prendre leur vol vers quelque côte lointaine et paisible. J'entendis la voix des flots qui m'appelait, et je résolus de suivre ses ordres.

Je voulais aller en Amérique, je voulais être loin, bien loin du sol *qu'il* foulait aux pieds, de l'air qu'il respirait, de la langue, des coutumes qui étaient les siennes.

Le jour de mon départ était venu, j'allais monter sur le navire qui me sauvait, un vent favorable agitait gaiement ses banderoles... bientôt j'allais être balancée sur les vagues fraîches ; elles chantaient d'une manière si ravissante ! en même temps j'entendis le son d'une voix... je me sentis saisir par un bras... et entraîner avec violence. Des paroles terribles me furent dites par une voix chérie... je les compris à peine... tout me semblait bizarre... incompréhensible. Je fus ramenée comme une prisonnière vers mon mari. Alors je sentis quelque chose de singulier dans ma tête et dans mon cœur... c'était une danse, un tourbillon... et en même temps un mal aigu. Il augmenta de violence ; je devins ce qu'on appelle... folle.

Le même bras qui m'avait arrachée du rivage sauveur... enchaîna mes mains. *Lui*, que j'aimais sans bornes ; pour lequel j'aurais donné mille fois ma vie... lui... il m'enchaîna et me conduisit... dans une maison de fous ! ...

Un temps que je ne pus mesurer s'y écoula. Le jour, la nuit, le matin, le soir, tout était la même chose pour moi... un billet blanc. Le temps ne m'a laissé d'autre souvenir, sinon que j'entendais quelquefois, une voix connue prononcer mon nom ; quelqu'un dit un jour : « si du moins elle pouvait pleurer ! » Cela m'étonna beaucoup, et je répétai souvent avec une sorte de trouble inquiet : « pleurer ! »

Une fois (j'ignore où l'on m'avait conduite ni avec qui j'étais) tout formait devant mes yeux une massé sans ordre. Alors j'entendis tout à coup un bruit semblable à celui de la mer en fureur... mais ce bruit prit un son... il se gonfla, se transforma en une bizarre et puissante harmonie, puis en une mélodie suave et grave. Une voix s'unit à elle et chanta :

« Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde. »

Comme ces nuages fécondés au ciel, et qui s'abaissent sur la terre desséchée ; de même l'harmonie sainte descendit sur mon âme engourdie, et en fondit la lave refroidie.

Poussée par une force irrésistible, je me mis également à chanter à haute voix ; et je le fis avec un souvenir complet des paroles et de la musique. Je les avais entendues lors de ma première communion, lorsque m'agenouillant avec un cœur pieux, je vis le ciel s'ouvrir au dessus de moi à ces mots : « Donne-nous la paix ! » mes larmes commencèrent à couler, et de ce moment la connaissance complète de moi-même me revint. Mais la *paix*, hélas ! elle m'avait abandonnée... pour toujours ; et peut-être que la colombe céleste s'est éloignée de moi pour l'éternité.

Ah ! je ne méritais pas qu'elle descendit dans mon âme ! il ne s'y trouvait ni soumission, ni piété... ni le désir de posséder ces vertus.

Mon mari était mort ; j'en fus contenté. Je rentrai dans la maison de mon oncle — je le voulus... car mon cœur avait subi un changement, et je croyais haïr maintenant autant que j'avais aimé. Je voulais revoir celui pour lequel j'avais tant souffert... le revoir ; pour le braver, pour lui montrer, et s'il était possible, pour lui faire sentir, que moi aussi je pouvais être fière et froide, dédaigneuse. Je voulais l'humilier. Adoré de sa femme, de ses enfants, qu'il payait tendrement de retour, je le voyais calme et heureux au sein d'une famille. Pour les moindres individus, il avait de la bonté... pour moi, il n'avait qu'un regard plus froid, plus fier, plus sévère qu'autrefois.

Je sentis toutes les cordes de mon âme frémir ; un sentiment affreux s'empara de mon cœur. Sa froideur réelle était une dérision de ma froideur apparente. Il avait agi durement envers moi. Il me semblait que sa fierté heureuse me foulait aux pieds comme un vermisseau. Éveillée, endormie, son image me poursuivait sans cesse, je ne voyais qu'elle. Devant moi comme un géant, elle m'étouffait, elle m'ôtait l'air. S'il n'eût pas existé... j'aurais respiré librement... S'il mourait il cesserait d'être le tourment de ma vie. Effacé de la liste des vivants, il cesserait bientôt d'exister dans leur souvenir je pourrais... me donner de l'air... me venger... le punir... me venger ! Aujourd'hui, aujourd'hui même, son regard calme m'a encore bravée — demain !

Le crime ressemble à une parole ; engendrée par la pensée, elle court en avant et paraît souvent sans conséquence ; mais ses suites se prolongent dans l'éternité.

Un soir, je mis de l'arsenic pilé, dans un verre de lait d'amandes destiné à mon oncle.

J'en avais aussi gardé pour moi. Car il me sembla que je pourrais... me repentir.

Connais-tu le repentir ? »

Je n'eus pas le courage de répondre. Élisabeth continua.

Après avoir commis cette action, je montai dans ma chambre. Je me sentais calme et glacée... mon corps était froid comme le marbre. Il en était de même de mon cœur, ses battements s'engourdissaient. J'étais debout devant le feu, chauffant mes mains glacées, quand j'entendis un grand mouvement dans la maison, et un bruit qui annonçait l'angoisse.

Alors, je fus prise d'une anxiété... je descendis, je vis ma victime, pâle comme la mort, presque sans connaissance, renversée en arrière sur le canapé, entourée de sa femme et de ses enfants, plongés dans une douleur véritablement désespérée.

Lorsque j'entrai, mon oncle fixa sur moi un regard... jamais je ne l'oublierai ! Un esprit vengeur sortit alors de l'abîme, s'approcha de moi, et saisit mon cœur avec des griffes aiguës, sanglantes : C'était le *remords*.

J'avouai hautement mon crime... j'invoquai les malédictions de ceux que j'avais rendus si malheureux... je rampai sur le plancher en traînant mon front dans la poussière... Personne n'éleva contre moi une voix accusatrice... mais pas une main ne fut tendue vers moi pour me relever. Je me traînai aux pieds de celui que j'avais voulu tuer... je voulais les baiser... mais un autre pied me repoussa... c'était celui de sa femme. Je le baisai, et j'eus le bonheur de perdre connaissance.

Mon esprit fut pendant longtemps complètement dérangé. Lorsque la raison me revint, je vis mon oncle assis auprès de mon lit, je l'entendis m'annoncer son rétablissement, m'accorder mon pardon.

J'étais tombée si bas, que j'aurais préféré entendre ses malédictions. Il me semblait qu'elles auraient rendu ma douleur moins profonde sans la diminuer.

Toutes les passions réunies formaient la tempête la plus furieuse dans mon cœur ; je maudis la lumière, et la lumière se retira de mes yeux indignes de la voir. — Une nuit éternelle environna mon corps comme mon âme.

Les tempêtes de la nature durent peu, des jours calmes et sereins leur succèdent. Dans le sein de l'homme, l'ouragan des passions exerce longuement ses fureurs, il n'a que des instants de repos. J'ai connu un de ces instants, mais c'était le calme de la nuit ; l'assoupissement de la vie ; la langueur ; le chant du berceau des ténèbres. Il cessa et fut remplacé par un

feu nouveau, flamboyant, que les sources jaillissantes de mes larmes n'éteindront jamais. J'éprouvai un désir infini, brûlant de la *réconciliation*.

O mort de la croix ! Souffrances, sueur de sang, angoisse sans fin... que ne puis-je vous endurer pour être réconciliée par vous... ce serait une volupté ! Mais aveugle... je ressemble à une momie au milieu des vivants ; je suis une parcelle de créature humaine ; un zéro en capacité, un rien, méprisable, méprisée. O misère ! misère ! misère !

Afin de me punir, je résolus de vivre. De vivre ! objet du mépris de ceux que j'aimais et respectais, de repousser toute main compatissante, de me tourmenter autant que je le pourrais.

Je quittai encore une fois la famille, dont j'avais été sur le point de détruire la félicité, et je traînai pendant quelques années une vie misérable ; Je revins lorsque la mort m'eut marquée de son sceau. Mon oncle le voulait ainsi ; il dominera mon être jusqu'à mon dernier soupir, je ne puis l'empêcher... c'est l'arrêt du sort. Je n'ai plus de force. — C'est fini de moi — fini. »

Elle se tut. Je commençai alors à prononcer lentement quelques paroles de calme, d'exhortation. Je parlai de patience, de soumission, je nommai la prière.

« La prière ! » reprit Élisabeth avec un sourire amer. « Écoute, Béata ! pendant plusieurs années j'ai prié... nuit et jour, à toute heure, à tout instant. Je suis restée à genoux jusqu'à ce que le froid eût glacé mes membres, en faisant cette prière : « O mon père, détourne ce calice de moi ! » La prière a été pour moi cette pierre lancée dans les airs, qui retombe et blesse le sein de l'être souffrant... je ne prierai plus... non jamais !

— O priez, priez ! » dis-je en pleurant, « mais faites-le avec une intention droite... Dieu est miséricordieux. Il donne de la force aux volontés pures.

— Dieu ! » dit l'aveugle d'une voix sinistre ; « ô univers que je ne vois plus ! soleil qui n'éclaire plus mes yeux, vous parlez d'un Dieu ! Son nom résonne dans les battements de mon cœur, ce foyer d'éternelle inquiétude ! La conscience annonce un vengeur ! Amour ! — vie de ma vie ! tes flammes me font pressentir ton origine céleste. Mais je ne connais pas l'ange lumineux appelé *la Foi*, qui devrait me montrer mon Dieu. Je suis descendue de bonne heure dans l'abîme du doute. Je ne nie rien... sans croire à rien. Je ne vois... que ténèbres.

— Et la lumière du réconciliateur ? la gloire rayonnante du crucifié ? et Jésus ? » demandai-je avec étonnement et terreur.

L'aveugle se tut avec une expression de mélancolie amère, puis elle joignit les mains, tendit lentement les bras, pendant qu'elle poussait un cri sauvage, pénétrant, plein du désespoir le plus effrayant.

Dans le même moment, des pas rapides se firent entendre de notre côté, et le colonel fut tout à coup devant nous ; il me fixa avec un regard interrogateur et inquiet. L'aveugle qui connaissait son pas, laissa tomber ses mains en tremblant, mais elle les releva ensuite vers lui d'un air suppliant, et dit avec une expression déchirante.

Épargnez-moi, soyez bon avec moi ! je suis si malheureuse. Si je redeviens folle... ne me conduisez pas dans une maison d'aliénés. Bientôt, bientôt, tout sera fini pour moi. Que des mains amies me ferment au moins les yeux ! »

La compassion et une profonde douleur se peignirent sur le visage du colonel. Il regarda longtemps Élisabeth, s'assit près d'elle, passa son bras autour de sa taille pour la soutenir, et la laisser appuyer sa tête contre son sein.

C'était la première fois que je le voyais tendre envers cette infortunée. Les larmes d'Élisabeth coulèrent lentement le long de ses joues pâles. Elle était belle, belle comme un ange déchu, dont le désespoir et la honte profonde montrent qu'il se sent indigne de la compassion qu'on lui témoigne.

Dans ce moment, je vis à quelque distance Sa Grâce qui se dirigeait vers nous. Quand elle aperçut Élisabeth dans les bras du colonel, Sa Grâce s'arrêta un instant avec surprise, mais elle se remit bientôt en marche de notre côté, quoique avec un peu d'étonnement dans la physionomie. Le colonel ne bougea pas. Élisabeth ne paraissait pas se douter qu'elle eût quelqu'un auprès d'elle. Quand Sa Grâce fut plus rapprochée, les regards des deux époux se rencontrèrent, se confondirent ensemble. Ils se tendirent la main, par un mouvement d'émotion réciproque.

Sa Grâce caressa Élisabeth, et lui parla avec tendresse. Celle-ci ne répondit que par des sanglots. Au bout d'un instant le colonel se leva, prit l'un des bras d'Élisabeth, tandis que sa femme prenait l'autre ; ils la ramenèrent doucement et avec soin entre eux deux.

Je restai seule dans le parc. Agitée par des sentiments inquiets et pleins d'angoisse, je levai les yeux vers le ciel, en désirant avec ardeur que sa clarté se répandît dans mon âme.

Ma vie a été exempte des secousses qui troublent l'existence d'un si grand nombre de mortels. Douée d'un cœur pacifique, d'une foi vive, d'une espérance sanctifiante, les malheurs, les souffrances, le désespoir de mes semblables, sont les seuls nuages qui, parfois, ont obscurci mon beau soleil et la joie de ma vie, qui m'ont fait lever les yeux vers le ciel avec un douloureux... « pourquoi ? »

Mais la réponse ne se faisait pas attendre longtemps. Les Zéphirs en voltigeant autour de mon âme émue, me disaient à voix basse :

Les nuages fuient ; le soleil reste. Les crimes, les douleurs, les égarements des hommes ne peuvent ternir la bonté du Créateur. Nous ne voyons qu'une petite partie de ce qui se passe. Les hommes meurent, subissent une transformation. Dieu seul est invariable. »

Nous doutons, nous murmurons, nous nous inquiétons en vain. Tous les labyrinthes de la vie ont une issue. C'est au moment où l'obscurité nous semble la plus profonde, que nous sommes souvent le plus rapprochés de la lumière. Après minuit, c'est la première heure du matin qui sonne ; et quand ce serait l'heure de la mort qui nous annonce celle de la délivrance, n'est-il pas consolant de se dire, lorsque nous nous trouvons à l'étroit dans le labyrinthe de la vie : « Une porte s'ouvrira et nous sortirons ; pour entrer dans la lumière. » Ce labyrinthe fut-il des plus resserrés, des plus clos, nous savons qu'une porte s'ouvrira devant nous. » Eh bien ! attendons, espérons

A partir de ce jour, l'esprit d'Élisabeth devint encore plus inquiet. Elle avait même des attaques de véritable folie, et l'on fut obligé de redoubler de vigilance, et de soins à son égard.

Les souffrances et les angoisses qu'elle éprouvait répandaient souvent quelque chose de sinistre sur tout le reste de la famille, et paraissaient surtout influencer d'une manière désavantageuse sur la santé et sur l'humeur du colonel.

Afin de ne point lasser l'attention de mes lecteurs, en la tenant trop longtemps fixée sur un tableau aussi sombre, je vais les conduire devant un autre. Il est bien éclairé, gai, on y voit réuni la jeunesse de la terre et du cœur humain. Nous l'appellerons

PRINTEMPS ET AMOUR.

« Moi aussi, je suis allée en
Arcadie, »

Joies et chagrins innocents ! amis de mes jeunes années, anges qui m'ouvrirent en souriant et avec larmes, les portes de la vie, c'est vous que j'appelle aujourd'hui. Et vous aussi, pensées pures comme le ciel, sentiments chauds comme les rayons du soleil de mai ! espérance aussi fraîche qu'une matinée de printemps ! je vous appelle. Venez, ô venez ranimer mon esprit fatigué.

Je veux chanter le printemps et l'amour, la jeunesse et la joie... souvenirs délicieux pleins de fraîcheur, rossignols du jeune âge fugitif, chantez, je veux noter vos mélodies, et m'enivrer une fois encore de vos accents.

Un beau soleil de printemps se leva le 21 mai, et donna l'accolade avec des rayons couleur d'or, à la paupière du cornette Charles. Aussitôt les étoiles de l'Ordre de l'Épée ¹⁹ brillèrent par douzaines devant lui dans des rêves. Le cornette cherchait à les voir plus distinctement, et s'efforçait d'ouvrir les yeux. Il s'éveilla et les étoiles disparurent devant l'éclat d'un jour magnifique, sur le prisme lumineux duquel dansaient un million d'atomes.

Un quart d'heure après, on vit le cornette, son fusil de chasse sur l'épaule, courir dans les environs rafraîchis par le lever de l'aurore. C'était une de ces belles matinées de printemps, telles que Boettinger sait les décrire.

« La nature joyeuse et calme se livre au repos ; chaque motte de terre est si verte ! Les alouettes chantent, les fleuves prient en silence : et le ruisseau coule sans bruit vers la baie tranquille du lac, où le cygne, riche d'argent et de chants, nage au milieu des juncs.

L'aigle s'élance vers l'onde lumineuse pour s'y désaltérer ; l'abeille suce avec délices le nectar des fleurs, et la fourmi traîne son brin de paille. Le papillon a caché son aile de pourpre dans le calice de la rose ; sur la branche de l'érable deux pigeons se caressent avec tendresse.

Un jeune homme s'avance à l'ombre des arbres ; le courage de l'espérance est dans son cœur ; le printemps brûle dans son sein et le désir dans ses yeux. »

Ce jeune homme est le cornette, animé d'un sentiment délicieux et frais, que l'aurore de la vie et de la nature peuvent seules donner. Il regardait autour de lui ; tantôt il levait les yeux vers le ciel bleu et serein, tantôt il les abaissait vers les diamants de la rosée qui brillaient sur l'herbe ; d'autres fois son attention se fixait sur les nuages rosés et légers qui s'éloignaient de plus en plus.

Un air balsamique, délicieux, porté sur les ailes des zéphirs caressants...

J'avais écrit ceci sous l'impression d'une chaleur toujours croissante, quand tout à coup je sentis une odeur d'essence de roses si prononcée, que j'en fus étourdie ; au même instant, j'entendis un fort bourdonnement autour de moi. Je levai la plume (elle était un peu folle dans ce moment) de dessus mon papier, et je me retournai...

Quelle vision ! Ma chambre était remplie de petits chérubins resplendissants, avec des couronnes de roses sur la tête et à la main ; leurs ailes sans cesse agitées, causaient ce singulier bourdonnement. Plus je contemplais ces êtres extraordinaires, plus les couleurs qui brillaient dans leurs yeux, sur leurs ailes, sur leurs joues, me semblaient chatoyantes, et m'éblouissaient. Quand je détournai la vue sur d'autres objets, mon encre me parut blanche, mon papier noir, mon mur jaune était vert, et moi-même j'étais rose dans la glace. Il n'est donc pas étonnant, si l'essence de rose me montait à la tête.

Alors je reconnus ces petits fripons ; je les avais vus autrefois. Qui ne les a pas vus et connus ? Ce sont ceux qui voltigent autour de la jeune fille de dix sept ans, et lui mettent la tête un peu à l'envers. Ce sont ceux qui troublent la vue du jeune homme, et lui font lire sur ses tablettes : « *plaisir et utilité*, » au lieu « *d'utilité et plaisir*. » Grâce à eux, on se donne beaucoup de peine pour rien ; ce sont eux qui courent pendant vingt lieues après un feu follet ; qui nous empêchent de voir assez clair pour lever la main et saisir le bonheur qui passe tout près de nous. Comme les vents d'avril, ils trompent tout le monde et s'en moquent. Ils font que P... se marie, que B... reste célibataire, et que tous deux ont tort. C'est par eux encore qu'A... dit « oui, » que C... « non, » et ils se trompent tous deux. Ils pénètrent même dans le comptoir du banquier et lui font écrire sept au lieu de deux. Ce sont eux enfin, qui voltigent, bourdonnent, et brillent sans miséricorde autour du poète, lui font souvent produire des œuvres dépourvues de raison, peindre la réalité avec des couleurs fausses, de manière à s'égarer eux-mêmes, et à égarer les autres. Jolies fantasmagories de l'imagination, fripons rosés, tout le monde vous connaît. Mais, quand on a fait l'expérience de vos espiègleries, de vos tromperies, tout le monde veut vous éviter, vous chasser. Ceux surtout, qui vivent et végètent dans le rez-de-chaussée de la vie journalière, doivent veiller avec soin, à ce que votre parfum de rose ne trouble pas leur cerveau et leurs pensées. Je m'aperçus du danger dont j'étais menacée, et de la fausse route que ma plume allait suivre. Je la posai, je me levai, je bus deux verres d'eau, j'ouvris la fenêtre, et respirai un air

dans lequel il y avait encore un peu de neige, je levai les yeux vers le ciel serein. Je regardai ensuite dans la cour, on y buttait des habits ; puis mon attention se fixa sur trois chats, assis avec une mine tout à fait convenable, à la lucarne du grenier à foin en face de moi. Ils considéraient, avec un regard philosophique, et en secouant légèrement la tête, le monde qui les environnait. En un mot, j'arrêtai ma pensée sur la vie journalière, afin de me débarrasser du monde fantastique, qui se levait et se développait autour de moi, sur les ailes de mes souvenirs de jeunesse. L'un de ces jolis fripons m'avait dit à l'oreille : « on peut se permettre un petit mensonge, pourvu qu'il produise un bon effet. » Si je ne m'étais retournée et arrêtée à temps, le lecteur aurait vu la peinture d'un amour, comme il n'en existe pas... excepté peut-être en Arcadie.

Lorsque je quittai la fenêtre, l'air de ma chambre était pur et frais. Les petits espiègles avaient disparu, et tous les objets m'apparurent de nouveau sous leur couleur véritable.

Le tableau de la réalité doit ressembler à un ruisseau limpide, qui réfléchit dans sa course, avec exactitude et pureté les objets qui se mirent dans ses eaux, et laisse voir à travers le cristal de ses ondes, le fond de son lit et tout ce qu'il contient. La seule chose que le peintre ou l'écrivain puisse permettre à son imagination en faisant un tableau, c'est déjouer le rôle des rayons du soleil, qui, sans rien changer à l'individualité d'un objet, donnent cependant plus de vivacité aux couleurs, font briller davantage le point culminant de la vague, et répandent une clarté épurée, dans le fond même du ruisseau.

En vertu de cet arrêt, je vais prendre avec calme, et en toute modestie, les fonctions de rayon de soleil, pour répandre la clarté sus-mentionnée sur un tableau réel du printemps et de l'amour. Mais la lumière du soleil se fatigue, comme toute chose, quand elle dure trop longtemps (l'Égypte peut servir d'exemple) ; c'est pourquoi mon, rayon de soleil ne jettera qu'un regard furtif sur la course du printemps à travers l'Élysée de la jeunesse. Il éclairera seulement les endroits où je présumerai que mon lecteur s'arrêtera volontiers ; ou bien aussi — où j'aurai envie de m'asseoir, de me réchauffer, de me reposer. Sortons maintenant du bois, pour nous placer au

PREMIER RAYON DE SOLEIL.

Il brille à travers la sinistre forêt de sapins, et nous montre un endroit découvert. Au fond du tableau se trouve la maisonnette grise, dont nous avons déjà parlé. Sur le premier plan est le rivage verdoyant baigné par les eaux d'un lac. Des rochers de granit, dressent çà et là leurs masses informes ; on dirait des sentinelles placées autour du palais bleu de ciel de la Sirène. De jeunes bouleaux avancent, balancent leurs branches odoriférantes au souffle des zéphirs qui folâtrèrent à l'entour, pleins de vie, de désir : en un mot tout est printemps.

Sur le bord du lac, dans le vert bosquet formé par les bouleaux, nous apercevons un jeune homme et une jeune fille assis auprès l'un de l'autre sur le gazon parsemé de fleurs. Ils paraissent heureux, ils semblent jouir de la nature, d'eux-mêmes, de tout. Le jeune homme raconte quelque chose à sa compagne, ses yeux brillent, tantôt ils rayonnent vers le ciel, tantôt ils regardent devant eux avec l'expression de fierté, de bonheur que ce jeune homme puise dans le témoignage que lui rend sa conscience ; tantôt ces mêmes yeux se fixent sur la jeune personne, longtemps et comme s'ils voulaient lire dans son âme. Le jeune homme se frappe la poitrine, tend les bras comme pour embrasser le monde entier. Sa compagne l'écoute avec bienveillance, elle semble se plaire à ses discours ; elle sourit quelquefois à travers des larmes, d'autrefois avec une expression de surprise et d'admiration ; elle joint ou lève les mains avec une exclamation de vive gaîté, et paraît, en général, de plus en plus convaincue : — De quoi ? — de l'amour du jeune homme ?

« Ah ! bien-oui, l'amour et toujours l'amour. »

Non. Elle est convaincue que Gustaf Wasa est le plus grand des rois, Gustaf-Adolphe le plus grand des chevaliers qui aient jamais existé ; que Charles XII est un héros bien supérieur à Napoléon, et que *le peuple suédois, est le premier, le plus excellent de tous les peuples.*

Celles de mes lectrices qui ont une bonne mémoire, ou qui sont douées de la faculté dévinoire à un degré extraordinaire, auront eu cette idée subite :

« Nous voyons, sans doute, le cornette Charles et sa Linnæ Boréalès, c'est à dire la jeune Hermina. »

Précisément. Mais quelques unes d'entre elles me demanderont peut-être, comment ont-ils fait connaissance ? « Je réponds. » Voyez dans l'Ancien Testament livre Ier de Moïse, chapitre XXIV^e, la rencontre d'Éléazar avec Rebecca. Les modifications que la différence des mœurs et du langage, chez les anciens et chez les modernes, peuvent produire entre une scène d'idylle en Mésopotamie à l'époque des Patriarches, et une scène du même genre en Suède au XIX^e siècle, ne sont pas assez importantes, pour m'engagera recommencer ce tableau. Il n'aurait d'autre résultat, que de fournir à chacun, l'occasion de répéter le proverbe trivial mais vrai de Salomon : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, » et j'éprouverais le sentiment désagréable, d'avoir fait une faible copie d'un bel original. Il suffit de savoir que là aussi il y avait un voyageur fatigué, une source, une jeune fille qui était venue chercher de l'eau avec une cruche, et qui donna à boire au voyageur. Si ce dernier n'avait pas de chameaux, il avait un cœur bon, reconnaissant, inaccessible à une mauvaise sorte d'amour. Cette bonté, la force dont il était doué, l'engagèrent à accompagner la jeune fille en portant ses cruches.

Maintenant, nous allons nous placer sous le

SECOND RAYON DE SOLEIL.

Il nous donnera un aperçu de la famille des bois, nous fera lire dans le cœur du cornette, nous conduira peut-être à l'examen des projets du sort sur lui, à des réflexions morales sur l'utilité qu'il y a pour chacun, de veiller sur son cœur.

Si l'on pouvait, avec justice, comparer Hermina à Rebecca, le baron K... son beau-père, n'avait en revanche aucune ressemblance avec l'hospitalier Bathuel. Il accueillit le jeune voyageur avec une froideur et une rudesse extrêmes. Sa femme, la belle dame des bois, ne fut guère plus avenante. L'un et l'autre, semblaient éprouver de la crainte et du dépit, de ce qu'on les avait découverts dans leur retraite. Mais on ne pouvait éprouver longtemps ces sentiments, cette froideur pour un jeune homme comme le cornette. Sa franchise, sa gaîté aimable, la bonté que décelait toute sa personne, les manières simples et nobles en même temps, qu'il tenait de son père, son regard ouvert, doux, joyeux, et qui rencontrait toujours avec calme celui des autres, le faisaient aimer de tout le monde. Les personnes de tempéraments, de caractères, d'humeurs les plus opposés, se plaisaient avec lui. On se

sentait entraîné invinciblement à avoir confiance en lui ; on désirait vivre avec lui comme on désire vivre avec la nature — parce qu'elle fait paraître la vie plus facile, plus heureuse, meilleure. Lorsque... mais à quoi bon faire un *mémorandum*, de ce que chacun sait par cœur ?

Le cornette voulait plaire à la baronne K... à son mari, et y parvint si bien, qu'ils lui accordèrent la permission de revenir, moyennant la promesse (et c'était une condition de rigueur) de ne parler à personne, pas même à sa famille, de sa connaissance avec eux, et du lieu qu'ils habitaient.

Le cornette promit tout, parce que — parce qu'il éprouvait une envie incompréhensible de revenir.

Peu de jours lui suffirent pour découvrir la mésintelligence singulière et malheureuse qui régnait dans cette famille ; mais il se passa bien du temps avant qu'il en comprît la cause. Le baron était suédois, sa femme et sa belle-fille étaient italiennes, il les avait amenées en Suède, environ deux mois auparavant. La baronne et sa fille étaient magnifiquement vêtues, et surtout avec une extrême élégance ; leurs manières, leur conversation, leurs talents et leur instruction, annonçaient qu'elles appartenaient aux classes élevées de la société. Cependant, elles étaient privées maintenant d'une foule d'objets de première nécessité, c'est à dire de ceux qui sont devenus indispensables pour les enfants gâtés du monde. Excepté une chambre, dans laquelle on avait réuni tout le clinquant sauvé d'un naufrage de fortune quelconque, le reste de la maison trahissait une pauvreté réelle. La nourriture journalière des belles Italiennes était celle des paysans, suédois ; mais le cornette soutenait toujours, qu'on ne pouvait rien manger de meilleur, que du hareng salé et des pommes de terre.

La tempête régnait presque constamment entre le baron et sa femme. Tantôt ils paraissaient avoir l'un pour l'autre l'amour le plus violent, tantôt une haine décidée, qui prenait quelquefois chez la baronne l'expression d'un orgueilleux mépris, tandis que le baron donnait carrière à son emportement, et à sa fureur. Il y avait souvent entre ces malheureux époux, des scènes dans lesquelles ils s'adressaient mutuellement les reproches et les accusations les plus amères. De telles scènes se terminaient presque toujours du côté de l'époux par une rage furieuse et du côté de la femme par des cris et des larmes. Le caractère de la baronne paraissait noble au fond, mais elle était en même temps inflexible fière, excessivement passionnée. Son mari, à la fois faible et despotique, avait une humeur emportée et sauvage. C'est seulement lorsqu'il éprouvait une espèce de calme repentant,

qu'on pouvait pressentir, que chez lui aussi, se trouvaient des traces d'une nature noble et digne d'être aimée.

Patiente, aimable et bonne, Hermina, telle qu'un ange souffrant, déployait les ailes blanches de son innocence entre ces natures défigurées, afin de les réconcilier.

Elle avait ce qu'on appelle une belle âme, mais cette âme n'était pas née aussi belle que son enveloppe. Elle avait été formée par des chagrins prématurés, par l'expérience de la douleur et des privations domestiques, par le sentiment religieux, qui, développé de bonne heure en elle, lui donnait la patience nécessaire pour endurer ses peines, faire des sacrifices en souriant, offrir sa souffrance au ciel, et agir autour d'elle avec amour et sans jamais se lasser. Afin d'adoucir la position fâcheuse de sa mère, diminuer ses privations, Hermina mettait la main aux travaux les plus grossiers du ménage, desservi par une seule servante. Il était touchant de voir cette jeune fille si belle, si délicate, travailler comme une domestique, porter des fardeaux sous lesquels elle succombait, c'est à dire sous lesquels elle aurait succombé, si le cornette ne s'était pas arrangé de manière à les porter sur ses propres épaules. Du moment où il parut, bien des choses furent changées pour Hermina. Jacob avait servi chez Laban ; de même, le cornette servait chez le baron K... pour soulager Hermina. Il allait à la chasse, à la pêche, procurait des provisions pour la cuisine, et il eut beaucoup de peine à se laisser persuader de ne pas remplir les fonctions de cuisinier, quand il vit Hermina brûler son beau visage et ses belles mains au feu. Il n'osait pas offrir des secours d'une autre espèce, à des personnes si fières et si hautes malgré leur pauvreté.

Jusqu'ici, Hermina avait servi sa mère presque comme une esclave, mais sans être récompensée par la tendresse qu'elle méritait si bien ! La baronne paraissait habituée à recevoir ses sacrifices, et moins disposée que jamais à en faire.

Elle endurait avec impatience le tourment de l'infériorité et de la pauvreté dans lesquelles elle était tombée, et voulait qu'Hermina fût constamment habillée comme elle, avec goût et magnificence, ce que permettait la riche garde-robe apportée d'Italie. On aurait dit qu'elle cherchait dans ces restes d'une splendeur évanouie, des consolations pour sa misère actuelle, ou bien que regardant son état présent comme une illusion que chaque instant pouvait faire disparaître, elle se tenait prête, dans un costume analogue à son rang et à sa dignité, à recevoir des

félicitations, quand la baguette d'une fée aurait transformé sa petite maison en un palais.

Hermina était traitée par son beau-père avec indifférence et dureté ; aussi voyait-on clairement que ce qu'elle faisait pour lui était fait en vue de Dieu.

Du moment où le cornette pénétra dans cette maison, il y prit une sorte d'empire qui augmentait chaque jour, et il l'employait à rendre la vie d'Hermina moins malheureuse.

Le baron était toujours hors de chez lui pendant la journée, et ne rentrait que le soir ; son absence durait quelquefois deux ou trois jours. Dans ces intervalles de paix, le cornette procurait à Hermina ; une liberté qu'elle n'avait jamais connue, et dont elle jouissait avec un ravissement enfantin. Il décida la baronne, très sensible aux beautés de la nature, à faire de longues promenades dans cette contrée agreste mais romantique. Son plaisir favori avait été autrefois la botanique, et le cornette sut ranimer son goût pour cette science. Il voyait des fleurs partout (et je crois même où il n'y en avait pas), afin de convaincre l'Italienne enthousiasmée de la riche végétation de sa patrie, que la Suède était aussi riche en fleurs qu'en héros et en fer. Toujours est-il certain (et le cornette l'avoua plus tard), qu'il osa mentionner comme des fleurs très rares et très remarquables, des pattes de chat, du trèfle jaune, de l'absinthe, des crêtes de coq, et autres plantes non moins communes.

Il cita surtout comme le plus beau produit de la nature, cette singulière et jolie fleur à laquelle on a donné le nom du plus grand naturaliste du monde, le Suédois Linnée. Il chercha à faire naître chez la baronne et sa fille, un désir extrême de trouver cette plante merveilleuse ; tous les jours, il avait le pressentiment qu'on la découvrirait dans un endroit nouveau. Il chercha longtemps — longtemps et bien — et ne la découvrit qu'au, moment où il découvrit son amour.

Ces promenades donnaient au cornette l'occasion d'être constamment avec Hermina. Il lui offrait le bras quand ils sortaient ; lorsqu'on se reposait, il la garantissait du soleil. Peu à peu, il la décida à courir dans les alentours, à gravir les rochers ; en un mot, à jouir de la vie de la jeunesse, dont son existence pour ainsi dire cloîtrée, ne lui avait pas donné la moindre idée. Quand, avec la rougeur de la santé et de la joie sur les joues, belle et légère comme une oréade, elle voltigeait dans la campagne, ravie du printemps et de ses parfums ; quand elle tournait souvent sa figure d'ange rayonnante de gratitude, vers celui à qui elle était redevable du bonheur que

la vie lui offrait dans ces moments ; alors... alors le cornette éprouvait quelque chose de singulier dans le cœur... un délire, une ardeur, une sensation particulière, qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant.

La baronne semblait regarder les jeunes amis comme deux enfants dont elle permettait les jeux, parce qu'ils lui rapportaient toute leur joie, toutes leurs fleurs en guise d'offrande. Le cornette possédait le don heureux d'entretenir les gens en bonne humeur avec eux-mêmes, et par conséquent avec les autres.

Mais il était surtout précieux pour Hermina dans les moments où les scènes fâcheuses et si fréquentes entre sa mère et le baron, lui arrachaient des larmes amères, qu'elle cachait d'ordinaire dans la cuisine. Le cornette l'y suivait, la consolait avec une tendresse paternelle ; ou bien il la décidait à sortir avec lui, et cherchait en causant, en faisant des récits intéressants, à porter son attention sur des sujets plus gais.

Une fois, on avait eu besoin d'Hermina dans la maison, on l'avait appelée, elle ne s'y était pas trouvée, ce qui donna lieu, de la part de son beau-père, à des reproches durs : Le cornette les releva comme un gant qui lui était jeté ; et la manière dont il répondit au baron, augmenta la liberté dont Hermina jouissait ; il put maintenant, sortir souvent seul avec elle. L'éducation d'Hermina, sous le rapport de la plupart des choses sérieuses, avait été négligée. Le cornette devint son maître (surtout pour l'histoire de Suède) ; il se conduisit avec elle comme un frère, et ne tarda point à recevoir ce doux nom ; un jour qu'ils avaient étudié ensemble la grammaire suédoise, ils convinrent que *tu* était incomparablement plus beau que vous, et qu'ils devaient se servir de ce mot.

Hermina devint pour le cornette, non pas précisément un professeur, ni une sœur, elle devint, sans qu'il s'en doutât, la lumière de ses yeux, la joie de sa vie, la Il est grandement temps d'apprendre à mon lecteur, et surtout à mes lectrices, ce qu'il en était du cornette Charles. Il était amoureux.

Personne, sans doute, ne l'aurait deviné. Lui-même ne le croyait pas, n'en avait pas le moindre pressentiment ; il ne le devina qu'au

TROISIÈME RAYON DE SOLEIL,

en se promenant un soir au coucher de cet astre sur la rive du lac uni comme une glace. Hermina était à son bras, silencieuse et pâle, — pâle de cette pâleur qui annonce un cœur sans joie, résigné, mais souffrant.

Une scène bien propre à ébranler profondément son âme tendre, venait d'avoir lieu entre ses parents. Le cornette l'avait entraînée presque avec violence d'auprès d'eux, et cherchait, sans succès à relever son esprit abattu. Après avoir marché quelque temps, ils s'assirent sous les bouleaux près d'un rocher couvert de mousse, et regardèrent, en silence, le pourpre mourant du soir, qui se réfléchissait dans les eaux du lac, et colorait les collines boisées de l'autre rive.

Alors seulement, Hermina tourna ses yeux pleins de larmes vers le cornette et lui dit :

« Tu es bien bon, mon frère... »

Elle voulait en dire davantage, mais sa voix devint tremblante, elle se tut, lutta contre son émotion, et continua en détournant à demi son visage de Charles :

« Tu restes ici à cause de moi, par bonté pour moi. C'est pour moi que tu endures tant de moments désagréables, et... et... tu pourrais cependant être si heureux ! tu as un père et une mère excellents, des sœurs parfaites... tu dois leur manquer... retourne vers eux... reste avec eux... sois heureux et ne reviens pas ici ! »

Le cornette assis, gardait le silence, fixait le lac, et lut en même temps dans son cœur.

— Pourquoi continuerais-tu à venir ici ? » reprit Hermina avec une expression persuasive dans sa voix douce et charmante. « Tu te donnes beaucoup de mal sans pouvoir changer mon sort. Aujourd'hui, mon père t'a dit des paroles amères et menaçantes... Hélas ! laisse-nous, pourquoi rester ici ? Ne t'inquiète pas à mon sujet, Charles... Dieu me fortifiera et viendra à mon aide.

— Hermina, » dit le cornette, « je ne puis m'éloigner de toi... mais c'est à cause de moi, autant que pour toi... »

Hermina tourna son visage vers Charles, avec un regard scrutateur, et quelques grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

— Parce que... parce que, » continua le cornette profondément ému... « Hermina, parce que je t'aime au delà de toute expression... parce que je n'aurais aucune joie en ce monde, si je ne te voyais pas, si je n'étais pas avec toi.... »

Le visage angélique d'Hermina rayonna de surprise et de bonheur.

— Il y a donc quelqu'un dont je suis aimée..... et c'est de toi, mon frère ! comme Dieu est bon pour moi ! » s'écria Hermina en tendant la main au

cornette.

— M'aimes-tu aussi ? » demanda Charles avec un secret tremblement, tandis qu'il tenait cette petite main blanche dans les siennes.

— Peut-il en être autrement ? » répondit Hermina. « Je ne suis heureuse que depuis le jour où je t'ai connu. Tu es si parfaitement bon ! Tu es le premier qui a aimé Hermina.

— Et le premier qu'Hermina a aimé ? » demanda le cornette avec un peu plus de courage.

— Oui, après maman ²⁰ »

Un sentiment de bonheur inexprimable s'empara des jeunes amants, et comme si l'amour lui-même, porté sur des nuages rosés, était descendu sur la bruyère avec eux, ils furent environnés dans ce moment, d'un parfum si délicieux, si ravissant (assurément l'Olympe ne possède pas une telle ambrosie) que le cornette se leva tout à coup en s'écriant :

« C'est la Linnae ! la fleur de ma vie est trouvée ! » Elle croissait réellement en pampres allongés sur le rocher couvert de mousse. Une guirlande en fut bientôt tressée pour Hermina. Qui peut décrire la scène de félicité profonde et pure, de gaîté innocente qui suivit ?

Hermina n'était plus pâle... il ne fut plus question d'engager le cornette à retourner vers sa famille. Le cœur d'Hermina lui appartenait, Hermina possédait celui de Charles ; ils se comprennent, ils sont heureux. Tout s'arrangera — ils seront toujours ensemble. Rien ne pourra les séparer sur la terre ni dans le ciel.

La nature semblait sympathiser avec eux : douce et remplie d'amour, elle les serra comme une tendre mère dans ses bras caressants.

Qui ne donnerait volontiers dix pesantes années d'automne, pour un instant de printemps et d'amour ?

QUATRIÈME RAYON DE SOLEIL.

Il a lit cruauté de luire sur la colère
du cornette

Pendant une ardente journée de juin, le cornette arriva à la maison des bois, échauffé, fatigué, ayant faim et soif d'un regard de sa bien-aimée, et comptant recevoir de sa main un breuvage rafraîchissant. Déjà du dehors, il entendit sa harpe. Il monta encourant, et vit Hermina plus belle que jamais,

habillée avec plus de goût que de coutume ; assise, tenant sa harpe entre ses bras d'une blancheur de lys, et près d'elle... ô terreur ! ô tonnerre et mort ! invention de l'abîme, œuvre de l'enfer, près d'elle était assis, — non pas Cerbère avec ses trois têtes, mais pis encore ; — non pas Polyphème avec son œil unique, mais pis encore ; — non pas Satan ; mille fois pis que cela. Hélas ! ce n'était pas la Bête qui était assise auprès de la Belle, mais le plus beau jeune homme qu'on pût voir, un autre prince Azor,

Le fier, l'élégant, le beau Genséric G... regardait avec surprise quoique avec calme, le cornette échauffé, couvert de poussière, et stupéfait de ce qu'il voyait. Cependant il se leva bientôt, majestueux comme Apollon, et s'avança avec un savoir-vivre plein de grâce, vers Charles. Il lui tendit la main avec une condescendance affable, se félicita de le rencontrer à la campagne, lui parla de la dernière fois qu'ils s'étaient vus à Stockholm. Le cornette ne paraissait nullement content de cette rencontre ; il ne dit pas un mot d'aimable à ce sujet. Genséric retourna auprès d'Hermina et la pria de chanter. Le cornette trouva un prétexte pour traverser la chambre, et dit à Hermina en passant et d'une voix basse :

« Ne chante pas. »

La baronne avec un regard et un ton impérieux, ordonna à sa fille de chanter. Hermina obéit, mais sa voix était tremblante. Le cornette s'assit auprès d'une fenêtre, essuya avec son mouchoir la sueur qui couvrait son front. Tout le temps que dura la visite de Genséric, il dit à peine trois paroles, soit parce que personne ne lui parlait, soit parce que Genséric parla toujours de lui-même. Il s'exprimait en si beaux termes, racontait avec tant de charme, il avait tant d'instruction et d'idées, que c'était un plaisir (lisez un *sujet de dépit* pour le cornette) de l'entendre. Il avait, en outre, le sentiment de son mérite, ce qui le plaçait fort haut dans l'opinion des autres.

« J'ai je suis.... je fais.... j'approuve.... je pense je veux j'ai dit. » — C'était le thème autour duquel ses pensées et ses paroles tournaient sans cesse. En résumé, ce *moi* devint insensiblement si grand, si important, il se gonfla de telle sorte, que le cornette se sentit, pour ainsi dire, réduire à rien. Sur le point de fondre dans cette atmosphère pesante, il fut obligé de sortir pour prendre l'air. Il allait et venait dans le jardin en se désespérant.

« C'est sans doute un tourbillon venu du désert de Sahara qui a apporté ici le jeune et riche Genséric G... La baronne lui faisait, en vérité la cour. Que signifie cela ? Genséric est riche, beau ; il doit hériter d'une grande fortune, il est... hélas ! n'est-il pas tout ? Il n'a pas caché son admiration

pour Hermina — surtout (il y a de quoi en devenir fou), surtout quand elle a chanté.

Et Hermina ! pourquoi a-t-elle chanté quand je l'ai priée de n'en rien faire ? Pourquoi s'est-elle laissée dire des compliments par un homme étranger ; (l'héritier d'une grande fortune par dessus le marché). A peine si elle a accordé un regard à son unique ami... Pourquoi ne lui a-t-elle pas donné au moins un verre d'eau ? Pourquoi l'a-t-elle laissée essuyer son front, avoir soif, se tourmenter, se martyriser de corps et d'âme ? »

Personne ne répondait aux questions de ce malheureux amant. Le ciel s'obscurcissait sur sa tête, ses pieds s'embarrassaient dans les filaments des plates-bandes de pois. Tout à coup, il entendit des pas de chevaux ; ils résonnèrent comme des cymbales de joie aux oreilles du cornette. Genséric partait et Charles rentra vivement dans la maison, afin d'y trouver des explications et du soulagement. Son espoir fut trompé. La baronne le traita avec froideur ; son regard sévère et vigilant reposait sur Hermina qui était assise et cousait sans oser lever les yeux. Ce fut dans ce moment de tension et de mécontentement, que le cornette fut surpris par sa famille. Le lecteur sait comment cette visite se passa.

Une période d'ennui succéda pour le cornette à cette journée. Il ne pouvait plus venir dans la demeure de sa bien-aimée sans y trouver Genséric. Son rival était ouvertement favorisé par le baron et la baronne, qui traitaient le cornette avec une indifférence croissante. Hermina seule était douce, aimable ; mais abattue, silencieuse et contenue, elle évitait les questions de Charles.

Afin d'être à même de mieux observer les mouvements de la famille des bois, le cornette résolut d'entreprendre un voyage à pied supposé, et vint se loger dans une grange à foin très rapprochée d'Hermina. Il y couchait la nuit ; pendant le jour il rôdait dans les environs de la demeure d'Hermina, comme l'abeille voltige autour d'une fleur.

On peut être heureux dans une grange — on peut se croire dans le ciel en couchant sur la paille ou sur le foin. Mais, si l'on a dans le cœur les épines du mécontentement, du dépit, il est certain que la grange et un lit d'orties ajoutent à la torture et à la souffrance. Le cornette l'éprouva.

Un grand changement s'opéra peu à peu dans la maison des bois. Il y eut surabondance de vivres, de vin, de divers objets de luxe ; on y prit plusieurs domestiques. Le baron était toujours d'une humeur pétillante de gaîté ; la baronne devenait de plus en plus majestueuse et fière, et le cornette de plus

en plus inutile. Genséric le dépassait déjà de la tête. La plus grande antipathie commença à régner entre les deux jeunes gens ; mais le cornette irrité, amer et mordant, se montrait la plupart du temps sous un jour désavantageux à côté de Genséric, qui était toujours homme du monde, calme et froidement poli. Le cornette le sentait, le lisait sur tous les visages, et son humeur en devenait plus fâcheuse encore. Il jouait, comme on dit, sur un mauvais violon, et afin de ne pas ennuyer plus longtemps l'oreille délicate du lecteur, nous allons jeter un coup d'œil dans le

CINQUIÈME RAYON DE SOLEIL.

Plus mécontent encore que de coutume d'Hermina, de sa bonté triste, de sa retenue, de lui-même, du monde entier, Charles se promenait un soir tout pensif dans le petit bois de sapins. Il arriva à la source où il avait vu Hermina pour la première fois, et c'est avec peine qu'il regardait dans le miroir limpide de l'eau, son visage hâlé, triste, dépourvu de beauté, et qu'il le comparait, dans sa pensée, à la belle et sereine figure de Genséric. Tout à coup il vit dans la source un autre visage à côté du sien. Il était beau comme celui d'un ange. — C'était Hermina. Un frémissement de joie ébranla le cornette, mais il fut bientôt étouffé par un sentiment amer.

— Hermina, » dit-il, « c'est sans doute Genséric que tu comptais trouver ici ? »

Hermina se tut un instant, ensuite elle posa doucement la main sur le bras du cornette et se borna à dire :

— Charles, avons-nous cessé de nous comprendre ? »

Le cornette la fixa, et le regard doux, aimant, mais plein de larmes d'Hermina, rencontra le sien.

Amants ! si l'écheveau de soie de votre amour et de votre félicité s'embrouille, et si vous voulez le démêler — ne parlez pas, regardez-vous.

Il sembla au cornette, qu'un voile tombait tout à coup de devant ses yeux — le brouillard de son âme se dissipa. Tout lui parut serein en un instant, serein comme le ciel. Les deux amants gardèrent longtemps le silence, en s'enivrant, dans les regards l'un de l'autre, de lumière, de paix et de bonheur.

Lorsqu'il ne resta plus, pour ainsi dire, une étincelle d'inquiétude dans leurs cœurs, alors commencèrent les explications et les assurances d'attachement.

« N'es-tu pas, » disait Hermina entre autres choses, n'es-tu pas le premier qui m'as aimée et fait comprendre que la vie peut être une jouissance ! Et même quand il n'en serait pas ainsi, comment pouvais-tu penser que j'établirais un parallèle entre toi et un froid égoïste comme Genséric ?

— Mais il est beau ! » dit le cornette en riant avec un peu d'embarras.

— Je ne l'ai pas remarqué, il me déplaît. Il est une autre personne dont le visage me fait du bien à voir, que je trouve joli... Veux-tu que je te montre son portrait ? »

Elle conduisit Charles vers la source. Le cornette y regarda avec satisfaction sa figure hâlée et rayonnante de joie.

— Mais tes parents favorisent Genséric...

— C'est toi que je préfère. — Il t'aime.

— Et moi je t'aime !

— Hermina !

— Charles ! »

Quand l'homme a quitté cette vie terrestre pour passer dans une vie meilleure, on dit pour se consoler, « la paix soit avec lui. » Et l'on pense à autre chose.

De même, lorsque deux amants sont sortis de la vallée affligeante de leurs doutes, pour entrer dans le royaume céleste de la réconciliation, on peut dire : « la paix soit avec eux ! » et porter sa pensée ailleurs. Mais auparavant, ! nous jetterons un regard sur le

SIXIÈME RAYON DE SOLEIL.

Il rit des ravissements dans lesquels le cornette fut plongé durant quelques jours fortunés. Charles était sûr d'Hermina ; son silence, sa retenue, sa politesse envers Genséric ; les visites fréquentes de celui-ci, ses *moi*, ses attentions... la froideur du baron et de la baronne envers lui (cornette Charles), rien ne l'inquiétait. La grange lui offrait un coucher céleste. Le printemps de la nature était l'image du printemps qui régnait dans son âme. La forêt, les fleuves, les ondes, les vents, les ruisseaux, tout chantait autour de lui : « joie ! joie !... Joie ?... » Hélas ! Renaud ; Renaud ! écoute ! la trompette t'appelle, il faut quitter Armide et renoncer à la joie.

Les trompettes sonnent, il faut t'éloigner, Charles. Nouveau Renaud, tu abandonnes une amie, mais plus vertueuse, plus chaste, et par conséquent plus belle qu'Armide. Il faut t'arracher de son palais enchanté (la petite

maison grise), ainsi le veut l'inflexible général en chef, le sort, qui n'a aucun égard pour les exigences du cœur.

Les trompettes sonnent, le devoir commande... au camp, au camp ! et le

SEPTIÈME RAYON DE SOLEIL

s'éteint dans les larmes des deux amants.

Afin d'épargner les nôtres, nous ordonnons à nos pensées, de faire un tour à droite et de marcher en avant pour retourner à Thorsborg. Nous y recommencerons de nouveaux travaux avec de vieilles connaissances.

Un soir, où nous étions tous réunis auprès du lit de l'aveugle malade, le professeur L... fit la lecture à haute voix, d'une traduction des *Idées de Herder*. Le sujet était : Le développement de l'homme pour un autre monde, les avertissements révélateurs nous sont donnés sur la terre, par les transformations que nous observons dans les règnes inférieurs de la nature, et qui sont toutes des perfectionnements.

M. L... termina sa lecture par cette remarque : « La fleur se montre d'abord sous la forme d'une semence qui se développe et devient une plante ; cette plante produit des boutons, et c'est alors seulement que la fleur paraît. Des développements, des transformations semblables ont lieu dans presque tous les êtres, parmi lesquels le papillon est regardé comme le symbole de la transformation humaine. Vous voyez ramper une larve laide, qui obéit à un instinct grossier de nourriture. Son heure arrive, elle est prise d'une faiblesse mortelle : elle s'attache, s'enveloppe, elle possède le tissu de son linceul ainsi qu'une partie des organes de sa nouvelle forme. Tantôt ce sont les anneaux qui travaillent, tantôt les organes intérieurs. La transformation, lente d'abord, ressemble à la destruction ; dix pieds restent dans la peau rejetée, le nouvel être est encore informe dans tous ses membres. Insensiblement, ils se classent, mais l'être ne s'éveille que lorsque sa transformation est complète : alors il fait effort pour paraître à la lumière, et le dernier perfectionnement s'opère avec rapidité. En peu de minutes, les petites ailes deviennent cinq fois plus grandes qu'elles ne l'étaient dans le linceul ; elles sont douées d'une force élastique, et de l'éclat de tous les rayons du soleil. Toute sa nature est changée ; au lieu des feuilles grossières dont il se nourrissait autrefois, il savoure maintenant le nectar du calice doré des fleurs. Qui pourrait deviner que cette larve renferme le papillon futur ? Reconnaîtrait-on le même être sous ces deux

formes, si l'expérience ne nous l'enseignait pas ? Et ces deux existences ne forment cependant que le cours de la vie d'un seul et même individu, sur une seule et même terre. Quels magnifiques développements la nature doit renfermer dans son sein, dans un cercle d'activité plus vaste, où les âges de la vie qu'elle développe, embrassent plus d'un monde.

Et de même, la nature nous montre dans ses analogies des êtres futurs, c'est à dire qui passent d'une forme à une autre, pourquoi elle a introduit le sommeil parmi les habitants de son empire. C'est un engourdissement bienfaisant, qui enveloppe les êtres dans lesquels les forces organiques travaillent à créer une nouvelle forme. Ces êtres, doués de plus ou moins d'intelligence, n'ont pas assez de force pour surveiller et diriger leur lutte ; ils s'assoupissent et ne se réveillent que lorsqu'ils sont formés. Le sommeil de la mort, est aussi un adoucissement paternel ; c'est un opium calmant durant l'effet duquel la nature rassemble ses forces, et le malade endormi se rafraîchit. »

Ici M. L... se tut. Une émotion profonde et délicieuse s'était emparée de nous. Nous étions assis en silence les yeux fixés sur notre pauvre malade ; le long de ses joues, roulaient lentement de grosses larmes, tandis que des sons faibles mais plaintifs, sortaient avec effort de ses lèvres. Sa Grâce la caressa avec tendresse ; le colonel posa, comme s'il avait voulu la bénir, la main sur la tête d'Élisabeth. Un ronflement profond et bruyant, attira dans ce moment notre attention sur le lieutenant Arvid, qui s'était endormi, parfaitement appuyé dans l'un des coins du canapé, avec la bouche entr'ouverte et le nez en l'air. Ce bruit de trompette fut pour Julie le signal de la retraite ; elle sortit avec vivacité et les joues en feu. Un instant après j'allai la rejoindre et la trouvai sur le perron, appuyée les bras en croix sur la balustrade en fer, et les yeux fixés sur le ciel brillant du soir où les pâles étoiles commençaient à paraître. — Julie ! » dis-je en passant mon bras autour de sa taille.

— Ah ! Béata ! » répliqua-t-elle en soupirant, « je suis malheureuse... très malheureuse ! Faut-il que je le sois toute ma vie ? »

Je n'avais pas eu le temps de lui répondre, quand Arvid parut sur le perron et s'écria en bâillant.

— Que diable fais-tu là, Julie ? Tu vas te refroidir ; prendre un rhume de cerveau et de poitrine. Rentre dans la maison, ma chérie. Je crois qu'on va se mettre à table. Viens donc !

— Arvid, » dit Julie, « approche un instant, » elle lui prit amicalement la main, et continua avec vivacité : « Regarde comme la soirée est belle, descendons dans le parc ; allons à l'endroit où nous sommes convenus de... j'ai à te parler, à te prier de quelque chose...

— Nous causerons tout aussi bien dans le salon.

— Oui... mais il fait si beau ce soir. Regarde autour de toi ! Entends-tu comme les oiseaux gazouillent délicieusement entends-tu le cor de chasse là bas ? tourne tes regards vers le côté où le soleil s'est couché... que cette teinte pourpre est pure ; ah ! la belle soirée !

— Charmante, mon ange, » répondit Arvid en comprimant un bâillement, « mais, j'ai diablement faim, et un parfum divin d'escalope, sortait de la cuisine quand je suis passé devant sa porte. J'ai impatience de le retrouver dans la salle à manger. Et puis, voilà un maudit brouillard qui s'élève. Viens mon ange.

— Arvid, » dit Julie en retirant sa main, « nous avons des goûts si différents, si peu semblables...

— Est-ce que tu n'aimes pas l'escalope ?

— Le ciel te bénisse ainsi que ton escalope ; je n'en parle pas, mais bien de la différence de nos penchants, de nos sentiments, ils ne s'accordent pas...

— Je n'y peux rien...

— Non... mais nous ne nous convenons pas, je le crains nous serons malheureux...

— Ah ! chère Julie ! cela finira par s'arranger. Il ne faut pas se créer des soucis à l'avance, ils ôtent l'appétit ; soupons en repos. Viens, ma petite femme...

— Je ne... je ne suis pas ta petite femme, » dit Julie en se détournant d'Arvid, et, ajouta-t-elle plus lentement : « je ne veux plus être ta fiancée...

— Tu ne veux plus être ma fiancée ? » dit Arvid avec calme. « Mais il n'est pas facile de rompre cet engagement. J'ai ta bague, tu as la mienne... ensuite je n'ai pas peur... les jeunes filles ont des caprices. Bien, bien, cela passera d'ici à demain. Adieu, Julie ! je vais manger de l'escalope, avale tes caprices. » Et il disparut dans le vestibule.

Julie prit alors mon bras, et descendit au jardin, elle pleurait beaucoup. Je marchai en silence à son côté, en attendant qu'elle donnât de l'air à son cœur par ses plaintes sur son fiancé. Mais elle garda le silence, serra souvent ma main et continua à pleurer.

Comme nous tournions vers une autre allée, nous vîmes une figure enveloppée de son manteau, venir lentement de notre côté. La voix de M. L... en sortit et plaisanta amicalement Julie sur son goût romanesque pour les promenades du soir. En s'approchant de nous M. L... remarqua les yeux, rougis par les larmes, de ma compagne ; il devint tout à coup silencieux et grave."

— M. L... » dit Julie moitié avec gaîté, moitié en pleurant, « comment faut-il agir, quand on reconnaît qu'on a fait une grande sottise, et qu'on ne peut plus en revenir ?

— La sagesse, » dit M. L ... « doit alors endurer les suites de la folie.

— Et il faut être malheureuse pendant toute sa vie.

— Non pas malheureuse, mais devenir plus, sage, meilleure, et se servir de la faute commise, comme d'un degré sur lequel on monte pour se rapprocher de la perfection.

— C'est fort beau et surtout très édifiant ; cependant on pourrait s'ennuyer de la sagesse, de la perfection, quand elles durent toute la vie, et trouver chaque jour plus insupportable que le précédent.

— Ce n'est qu'on être excessivement faible, » dit le professeur L... avec douceur, « qui tombera ainsi dans là fatigue et l'ennui de la vie. La position la plus sombre, la plus triste, a ses points lumineux ; pourvu qu'on veuille les voir. Dans toutes nos peines, dans tous nos chagrins, c'est en nous-mêmes que nous trouvons les sources les plus assurées de consolation. Quand notre entourage nous tourmente, cherchons en nous-mêmes une vie pleine de richesse, et nous dirons comme Hamlet : Je pourrais me laisser enfermer dans une coquille de noix, et me croire le maître d'un monde incommensurable. » Apprendre à connaître ce monde qui vit en nous, y introduire l'ordre, la lucidité, la culture progressive, c'est une jouissance que rien ne peut nous enlever, et qui nous paraîtra bientôt suffisante, pour nous faire aimer la vie terrestre la plus froide. Apprendre à penser, c'est apprendre à vivre et à jouir.

— Mais, » soupira Julie, « comment apprendre à penser avec un...

— Homme qui ne pense qu'à l'escalope, » dis-je en moi-même en complétant la phrase de Julie.

— De bons livres, continua M. L... sont des consolateurs, des guides, des amis sûrs. Avec leur secours, et si on le veut bien, on ne s'égara point, quand il s'agira de rétablir l'équilibre et la paix dans notre intérieur. »

M. L. se tut un instant, puis il ajouta avec chaleur et émotion.

— Combien de reconnaissance je dois à mes livres.

— Vous avez été malheureux ? » demanda Julie avec un vif intérêt.

— Tout ce que j'ai le plus tendrement aimé sur la terre, m'a été enlevé, et non pas seulement par la mort. Depuis mon enfance, ces épreuves ne m'ont pas quitté. Tous les objets auxquels j'ai attaché vivement mon cœur, m'ont été arrachés. Bien des instants amers se sont passés, avant que je sois parvenu à me soumettre à la volonté du Dieu éternel, et dans ce moment encore...

— Ah ! s'il était possible de vous consoler ! » s'écria Julie avec un entraînement naïf et senti.

— J'ai cherché, » continua M. L... « à endurcir mon cœur, afin de l'empêcher de souffrir si amèrement, j'ai longtemps combattu contre sa sensibilité. — Je ne suis plus jeune et cependant (il dit ceci en souriant avec tristesse), je serai peut-être obligé de retourner bientôt à mes livres, pour y chercher des consolations.

— Je voudrais être un livre, » dit Julie les larmes aux yeux.

M. L... la regarda avec une tendresse paternelle non pas précisément paternelle, mais cependant inexprimable.

— Aimable et bonne jeune fille ! » dit-il, avec sa, belle et harmonieuse voix.

Il continua un instant après avec plus de calme :

— C'est une faiblesse que de se plaindre. Nous trouvons dans la prière et dans l'accomplissement de nos devoirs, la force de supporter nos peines. Puiſons de l'énergie dans ces deux secours. »

Il tendit la main vers Julie qui lui donna la sienne en pleurant.

En ce moment, nous entrâmes dans un berceau, où : nos regards étonnés rencontrèrent trois petites figures noires, qui semblaient sortir de terre. Nous ne fûmes guère moins surpris de reconnaître les petits patauds, et un de leurs camarades de jeux, debout jusqu'à mi-corps dans un trou, et plongés dans une méditation profonde. A nos questions répétées sur ce qu'ils faisaient, succédèrent d'abord le silence, puis quelques sons inintelligibles, et enfin l'explication un peu embrouillée de leur grand secret. Ils avaient entrepris de percer la terre de part en part, pour faire une surprise à leur famille, et surtout au colonel.

Ce qui les arrêtaſt maintenant dans leur travail, n'était pas, comme vous pouvez le penser, la difficulté de l'entreprise, mais cette pensée profonde qui s'était élevée dans le cerveau du petit Claes : « Quand nous aurons

percé la terre, nous tomberons peut-être par terre, et où nous arrêterons-nous ? » Ils demandèrent à M. L... d'avoir la bonté de le leur dire.

Nous nous mêmes tous à rire.

M. L... remit sa réponse au lendemain, et renvoya en plaisantant amicalement, les pygmées et leur projet gigantesque au logis. Une domestique vint nous avertir dans ce moment, que le souper était servi. Le petit triumvirat partit au galop. Nous le suivîmes plus lentement ; mais nous rencontrâmes le brouillard maudit par le lieutenant Arvid, debout comme une muraille entre le jardinet la cour du château. Nous nous aperçûmes seulement alors que Julie n'avait pas de châle. Je n'étais guère mieux garantie. M. L... ôta son manteau pour envelopper Julie. Elle ne voulut pas absolument l'accepter, la santé de M. L... n'étant pas des plus fortes. Ils lutteraient et protesteraient encore, si je n'étais pas intervenue avec un projet de conciliation, en leur proposant de se servir tous deux de ce manteau qui était fort ample. La proposition fut acceptée et la forme aérienne, zéphirienne de Julie, disparut dans l'un des pans du manteau, qu'elle tourna, en riant, autour d'elle, et le cortège avança à travers la nuit et le brouillard.

« Cet arrangement est bien un peu singulier, pensai-je ensuite. J'aurais feu madame de Genlis, et surtout M. Lafontaine ²¹, n'auraient, dans leur monde romanesque, placé deux amants sous le même manteau, sans leur faire saisir cette magnifique occasion, pour glisser une déclaration d'amour. Je m'étonne si dame Nature ne jouera pas quelque tour de sa façon, si un soupir, un mot... »

J'écoutai avec attention en suivant les habitants du manteau, mais... ils se turent... pas un mot, un son. Eh bien ! qu'est-ce ? Julie éternue ; M. L...

dira sans doute, Dieu vous bénisse, et cela peut amener autre chose... non, il ne dit rien.

Nous sommes hors du jardin, nous traversons la cour. Est-ce que personne n'a parlé ? ...maintenant !... non. Nous montons le perron, nous passons la porte. A présent ?... non. Le manteau tombe des épaules de Julie, elle remercie, et fait la révérence. M. L... s'incline.

Quand nous entrâmes dans la salle à manger, le lieutenant Arvid était à table, occupé de l'escalope. On nous avait attendus longtemps. Pour nous excuser, je racontai la lutte au sujet du manteau.

Pendant le souper, Sa Grâce secoua la tête, toutes les fois qu'elle regardait Julie, pour lui reprocher la grande imprudence qu'elle avait

commise, en sortant si tard sans châte.

Lorsque le lieutenant Arvid s'aperçut aux yeux de Julie qu'elle avait pleuré, il en parut tout ébahi ; mais il pensa probablement, « cela passera, quand elle aura mangé et dormi, » car il ne se hâta point de souper, il ne chercha point ensuite l'occasion de parler avec sa fiancée, et s'en alla à cheval, à l'heure et avec le calme ordinaire.

Mais le mécontentement de Julie ne passa point. Au contraire, il sembla s'accroître. Arvid lui proposait en vain de faire une petite méridienne, et de le considérer comme un coussin, Julie ne paraissait pas y trouver de repos. C'est en vain que le vieux général P... vint avec son magnifique attelage et offrit à sa future belle fille de faire un tour de promenade, rien n'y fit. Journallement, il survenait entre les fiancés des brouilleries qui, malgré le flegme sans pareil d'Arvid, prenaient un caractère de plus en plus grave. Elles finirent par attirer l'attention de Sa Grâce ; elle commença à s'en inquiéter, et se tint constamment prête à rétablir l'harmonie, par une plaisanterie pleine de bonté, par quelques paroles de conciliation. Elle y réussissait encore ; mais chaque jour le fil de la concorde voyait augmenter le nombre de ses nœuds.

Ainsi passait le temps. Après la levée du camp, Charles fut envoyé dans le Roslagen²². De là, il écrivait ; des lettres désespérées sur la poussière, la chaleur, l'ennui, etc., etc., etc. Il ne disait pas un mot de la botanique.

Pendant le courant de l'été, l'état d'Élisabeth resta le même, et Sa Grâce persista à penser que ; la cure de lait était nécessaire pour ma poitrine et ma mélancolie.

La Parque fila le fil du reste de la famille avec du lin ordinaire, mêlé d'un peu de chanvre, mais encore plus de soie, jusqu'à la fin du mois d'août. — Alors elle prit ses ciseaux, voyons pourquoi.

Après une journée des plus étouffantes, une foule de nuées orageuses s'amassèrent le soir, et couvrirent entièrement le ciel au moment du coucher du soleil. Une espèce de silence de mort s'étendit sur toute la contrée. Pas un cri n'était poussé par les troupeaux qui rentraient avec hâte dans leurs étables, pas un oiseau ne gazouillait, les feuilles du tremble ne bougeaient pas, les essaims de moucheron eux-mêmes, n'osaient pas bourdonner comme de coutume au coucher du soleil. Toute la nature était pour ainsi dire dans l'attente pénible d'une scène sinistre et extraordinaire. Le beau, l'effrayant spectacle commença tard dans la soirée.

Des éclairs pâles illuminaient de minute en minute les environs, qui restaient ensuite plongés dans une obscurité assez semblable à la nuit. A la lueur de ces éclairs, on voyait la masse des nuages prendre des couleurs de plus en plus sombres, et s'amonceler au dessus du château. De temps à autre un coup de vent rapide traversait l'air, puis recommençait le calme de mort. Un bruit sourd, mais toujours plus fort, se faisait entendre de divers côtés.

Sa Grâce courait de clé de poêle en clé de poêle, de fenêtre en fenêtre, pour s'assurer que tout était bien fermé. Julie et Hélène étaient avec leur père à une croisée, et se rapprochaient toujours davantage du colonel à chaque nouvel éclair, à chaque coup de tonnerre.

Je me rendis auprès de l'aveugle. Elle était assise sur son lit dans une attitude penchée ci sans tenue son visage exprimait le plus grand ennui de la vie ; elle chantait d'une voix basse et lugubre.

« Il est nuit, il est nuit ! Les ténèbres couvrent mes yeux, mon cœur bat faiblement. Il aspiré au repos.

Donne-moi du repos, donne-moi du repos et une place dans la maison où habitent tes vers, ô ange pâle de la mort !

Fais que je m'endorme doucement ; les veilles et les larmes, hélas ! m'ont fatiguée ! je suis si lasse de vivre ! »

Ici l'infortunée laissa tomber sa tête alourdie sur les oreillers. Elle se lut un moment ; je la vis sourire avec tristesse, puis elle recommença à chanter, mais d'une voix plus claire et sur un mode plus gai.

« Si le matin arrive, si le chant de la résurrection, qui appelle à la vie se l'ait entendre...

Verrai-je ta lumière, ô roi lumineux, et me sera-t-il permis de soulever mon front couché sur la poussière de la terre ? »

Ici les larmes d'Élisabeth commencèrent à couler, et changeant de ton, elle se mit à chanter eu pleurant et par strophes interrompues :

« O ma mère, ma mère ! serre dans tes bras ta fille coupable, repentante ! apprends-lui à prier, apprends-lui à expier... Donne-

lui ta tendresse, donne-lui le repos !

O ma mère, ma mère ! serre-moi dans tes bras, presse-moi contre ton cœur, ce cœur chaud et tendre, Fais-moi connaître ce qu'il y a de divin dans l'amour, quand un cœur bat contre un cœur.

Hélas ! je ne l'ai jamais connu sur cette terre ! j'ai vécu seule, j'ai aimé seule, j'ai souffert seule. Amertume ! ô amertume !... j'aime seule encore dans la mort.

O ma mère, ma mère ! emporte-moi, emporte-moi loin de la terre, loin de la souffrance !... Étincelle brillante, fais-moi sortir, de la poussière, tire-moi des ténèbres, élève-moi vers la lumière ! »

Un violent coup de tonnerre qui retentit dans tout le château, interrompit le chant d'Élisabeth ; il fut suivi d'autres éclats plus rapprochés et plus violents, un ouragan furieux se mit à gronder en même temps.

— Y a-t-il quelqu'un ici ? demanda Élisabeth. Je m'approchai. « J'entends une musique qui me fait du bien, » dit l'aveugle. « Conduis-moi à la fenêtre. »

Lorsqu'elle y fut, Élisabeth croisa ses bras sur sa poitrine, et leva son visage vers le ciel. La flamme des éclairs passait sur cette belle et pâle figure, tandis que des coups de tonnerre affreux semblaient menacer de destruction l'être qui opposait avec une sorte de joie arrogante, son front calme aux esprits destructeurs.

Peu à peu des sentiments violents parurent s'élever dans Élisabeth ; et la lutte de la nature semblait trouver un écho dans son âme. Tout à coup elle s'écria :

« Je vois quelque chose ! une main de feu aux doigts enflammés a passé devant mes yeux ! »

Elle resta immobile un instant comme dans l'attente puis elle dit avec une sorte de ravissement calme :

« Qu'ils sont beaux ! qu'ils sont beaux les chants des nuages ! Leur harmonie fraternelle appelle mon cœur. Ici dans mon sein est la première partie ; là résonne la seconde. Maintenant il y a accord — maintenant il y aura vie et joie ! Feu du ciel, enferme-moi dans ton sein enflammé ! Ma mère, ma mère ! C'est ta voix que j'entends — c'est ta main que j'ai vue... que je vois... que je vois encore. M'appelles-tu ? — De l'air ! s'écria Élisabeth avec un accent sauvage et impérieux. Conduis-moi en plein air ! je veux entendre la voix de ma mère — Je veux m'envoler vers son cœur et

m'y réchauffer. Il y a dehors des ailes de feu, elles m'emporteront. Là se trouve ; une voiture... entends-tu comme elle roule ? — Elle m'emportera. Vite, vite ! ne vois-tu pas la main elle fait signe. Entends-tu la voix ? elle m'appelle ! Ah ! T'entends-tu ? »

Je pris Élisabeth dans mes bras et la priai de se tranquilliser. Elle m'interrompit en me disant avec solennité ;

« Dieu refusera d'écouter ta dernière prière, si tu rejettes la mienne. Il te bénira si tu m'obéis. Conduis-moi en plein air. C'est la dernière fois que je te demanderai quelque chose. Tu ne sais pas que cet instant contient mon malheur et mon bonheur : Conduis-moi dans mon royaume dans mon royaume de l'ouragan... C'est là, seulement là, que je trouverai la paix. Béata, bonne Béata ! regarde, je suis calme, raisonnable, je ne suis pas folle. Écoute-moi... exauce-moi ! Toute ma vie s'est passée dans les chaînes... que je sois libre seulement un instant, et mes nombreuses plaies saignantes seront guéries. »

Je n'eus pas le courage de résister à ces paroles, à cette voix. Je conduisis Élisabeth sur une terrasse établie sur le versant même de la colline, un peu en avant du château. La jeune fille qui soignait Élisabeth, n'avait pas voulu nous accompagner, crainte de l'orage.

Je me repentis bientôt de ma condescendance. A peine fûmes-nous au milieu de cette nature bouleversée, qu'Élisabeth s'arracha de mon bras, courut quelques pas en avant, s'arrêta ensuite en faisant de grandes exclamations remplies d'arrogance et de joie folle.

C'était une scène d'une effrayante beauté. Les éclairs aux langues de feu se croisaient en tous sens ; l'ouragan nous enveloppa il et des coups de tonnerre, tantôt retentissants, tantôt sifflants, tournoyaient au dessus de nos têtes. L'aveugle, debout sur le rocher, faisait des gestes sauvages, sinistres, et ressemblait au génie de la tempête. Tantôt elle riait et joignait les mains avec une gaîté insensée, tantôt les bras étendus, elle tournait sur elle-même, en chantant d'une voix forte et nette.

« Éclairs et flammes, vagues flamboyantes de l'océan du monde ! Vents qui rugissent, et chaînes brisées de la tombe du silence

Tonnerre et toutes les intelligences qui agitez le sein de l'Univers, voyez votre souveraine dans une femme, écoutez ma voix.

Éclairez, ô éclairez ! chantez, ô chantez ; célébrez le jour de la liberté ! Le chant de la victoire résonne, la vie reçoit des ailes... Celle qui est libre c'est moi ! »

Élisabeth recommença à rire avec égarement et s'écria :

Quelle beauté ! quelle beauté ! quelle magnificence ! comme je suis contente contente, contente ! Le jour de mon règne est arrivé... une

couronne, une couronne de feu descendra des sombres nuages et sera placée sur ma tête. Mon jour est arrivé, mon heure est venue. »

Dans ce moment et à mon inexprimable satisfaction, le colonel se trouva près de l'infortunée.

— Il faut rentrer dans ta chambre, dit-il.

Par un mouvement violent, Élisabeth lira sa main de celle du colonel, et au lieu d'obéir avec humilité comme autrefois à sa volonté, elle se tint devant lui avec fierté et orgueil, avec l'expression d'une Méduse, et répéta.

— Mon heure est venue ! je suis libre ! Il le faut ! qui ose m'adresser ces paroles, ici, en ce lieu ? Ne suis-je pas dans mon royaume ? Ma mère ne me tient-elle pas dans ses bras ? Ne vois-tu pas comme ses bras de feu m'enlacent et le repoussent ? »

Le colonel redoutant une explosion croissante de la folie d'Élisabeth, voulut saisir cette dernière, pour la reporter dans le château. Alors Élisabeth, lui passa les bras autour du cou avec une tendresse infinie et en disant.

— Si je te presse dans mes bras, si tu me serres dans les liens... ma mère nous recevra tous deux dans son sein de feu. Quelle félicité pure et céleste ! C'est mon jour aujourd'hui ! — mon heure est venue, je suis libre, et tu es mon prisonnier. Je te défie... oui, je te défie de jamais être libre ! ».

Étaient-ce ces mots : *je te défie*, qui excitèrent l'orgueil de l'homme, ou tout autre sentiment ? mais le colonel se débarrassa avec vivacité des bras d'Élisabeth, et resta immobile à quelques pas d'elle.

— Oui, je te brave... je te brave, » continua Élisabeth. Tu as enchaîné mes membres, tu as lié ma langue et, cependant je suis maintenant devant toi puissante et forte ; je veux lancer contre toi comme des éclairs, ces mots sinistres : je t'aime ! je t'aime ! tu ne peux plus me défendre de te les dire, ta colère est impuissante. Le tonnerre est avec moi, — l'ouragan m'appartient. Bientôt je serai pour toujours avec eux là haut. Tel qu'un nuage dans ton ciel, je te suivrai durant toute la vie ; je planerai sur ta tête comme un spectre pâle, et quand tout se taira autour de toi, tu entendras encore ma voix, qui le criera : je t'aime ! je t'aime ! »

Une émotion profonde et singulière, parut s'emparer du colonel ; il était immobile, les bras croisés, mais un feu sombre flamboyait dans ses yeux.

Avec un ravissement plus calme, Élisabeth continua : — O combien je t'ai aimé, jamais mortel n'a aimé aussi profondément, avec autant de chaleur que moi. Ciel qui retentissez au dessus de ma tête... terre dans

laquelle ma tombe s'ouvrira bientôt... je vous prends à témoin ! Écoutez mes paroles, écoutez les tourments chéris de ma vie, noble et digne objet de toutes mes pensées — de mon amour, de ma haine, — oui de ma haine... écoute ce qu'elle te dit : « je t'aime ! je t'ai aimé de tout mon être... avec la profondeur de l'Océan ; mais mon sentiment était pur comme le ciel. Tu ne l'as pas compris... personne sur la terre ne l'a compris... ma mère le sait, et *celui* qui est au dessus de nous tous, Si nous avons vécu dans un monde où les paroles et les actions peuvent être innocentes comme la pensée... ô alors, telle qu'une flamme claire et chaude, j'aurais entretenu le feu sur ton autel. Voilà quel était mon amour. Mais tu ne l'as point compris... tu ne m'as point aimée... tu m'as repoussée, tu m'as méprisée... et je devins criminelle... mais en t'aimant. — Et je t'aime encore... j'aimerai toujours, éternellement et... *seule*.

— Seule ? » s'écria le colonel tandis qu'un sentiment violent semblait le mettre hors de lui.

— Oui, seule... » reprit l'aveugle surprise et tremblante ; « en a-t-il jamais été autrement ? j'ai cru quelquefois... mais... ô mon Dieu, mon Dieu ! serait-il possible ? ô parle, est-ce possible ? je t'en conjure par la félicité éternelle que tu mérites et qui ne sera jamais mon partage — par la lumière que tu vois et que *je* ne verrai plus... dis, dis ! m'as-tu aimée ? »

Un instant de silence complet régna dans la nature ; elle semblait vouloir entendre la réponse que j'attendais aussi avec une angoisse extrême. Des éclairs pâles, lents ; flamboyaient seuls autour de nous. D'une Voix solennelle, et presque violente dans son expression, le colonel dit : Oui ! »

L'aveugle tourna vers le ciel son visage rayonnant d'une félicité surnaturelle, tandis que le colonel continua avec une émotion vive et profonde :

— Oui, je t'ai aimée, Élisabeth, aimée de toute l'énergie de mon cœur... mais-la grâce de Dieu dans mon âme l'a emporté et m'a préservé de la chute. Ma sévérité seule nous a sauvés tous deux ; car mon amour n'était pas pur comme le tien. Ce n'est pas le poison préparé par toi, qui a détruit ma santé — c'est la lutte de la passion... c'est le chagrin que j'éprouvai à cause de toi, Élisabeth ! Élisabeth tu m'as été infiniment chère... tu l'es encore... Élisabeth ! »

Elle ne l'entendait plus et succombait, pour ainsi dire, sous le poids de la félicité qui s'était abaissée sur son cœur, et dans le moment où je courais vers Élisabeth pour la soutenir, elle tomba mourante à terre, tandis que ses

lèvres disaient à voix basse avec un sentiment de bonheur inexprimable : « Il m'a aimée ! »

Nous eûmes à peine, le colonel et moi, la force de rapporter Élisabeth dans sa chambre. J'étais tremblante et la vigueur du colonel était comme paralysée. Une sueur d'angoisse descendait en perles de son front.

Élisabeth fut longtemps avant de reprendre connaissance... lorsqu'elle leva la paupière, lorsque la vie commença à se répandre dans ses veines, elle dit seulement à demi-voix : « Il ne m'a point méprisée !... il m'a aimée, » et resta tranquille, calme, comme si elle avait terminé ses comptes avec le monde, comme si elle n'avait plus rien à désirer.

Durant le reste de la nuit, le tonnerre fit un bruit épouvantable, mais les éclairs brillaient maintenant sur le visage radieux de bonheur de l'aveugle.

De ce moment et pendant le peu de jours qu'elle vécut encore, tout fut changé dans Élisabeth, devenue paisible et douce. Elle parlait rarement, mais elle serrait avec affection et reconnaissance les mains de ceux qui s'approchaient du lit où elle gisait immobile. On l'entendit souvent dire à voix basse : « Il m'a aimée ! »

Un jour, Sa Grâce était auprès d'Élisabeth qui ne se doutant pas de sa présence, répétait avec une indicible douceur les mots si précieux pour elle. Je vis une expression de douleur se peindre sur le visage doux et plein de bonté de Sa Grâce. — Je vis ses lèvres trembler et quelques larmes rouler le long de ses joues. Elle se détourna vivement et sortit. Je la suivis, car elle avait oublié son trousseau de clés. Nous traversâmes le salon. Le colonel y était assis la tête appuyée sur la main et paraissant lire ; Sa Grâce se glissa doucement derrière lui, baisa son front, et étouffa, en entrant dans la chambre à coucher, un sanglot prêt à éclater. Le colonel la suivit des yeux avec surprise, regarda sa main mouillée par les larmes de Sa Grâce, les essuya en les baisant, et reprit sa position méditative. Au bout d'un instant, j'entrai dans la chambre à coucher, Sa Grâce n'y était plus. Son psautier ouvert sur le canapé, portait des traces évidentes de larmes. Enfin, je la trouvai, après avoir parcouru tout l'étage, dans la cuisine, où elle grondait un peu la cuisinière qui avait oublié d'enlever les côtelettes d'une épaule de mouton, avant de la mettre sur le feu. Cette négligence était véritablement impardonnable, car j'avais répété deux fois à la cuisinière, que nous mangerions la poitrine à dîner et les côtelettes au souper.

« On ne peut compter que sur soi, » me dit Sa Grâce, pour me lancer un petit trait, au moment où je lui remis le trousseau de clés.

Je ne quittai plus Élisabeth, ni le jour ni la nuit. Son enveloppe terrestre semblait se dissoudre avec une extrême rapidité. On aurait dit que la première parole d'amour qu'elle avait entendue, avait été le mot d'ordre de la délivrance de son âme.

Il en est ainsi pour beaucoup d'enfants de la terre. Ils luttent contre la pointe du glaive de la souffrance pendant bien des années — ils vivent, souffrent et combattent — la pointe se brise — et ils tombent épuisés. La félicité leur tend sa coupe, leurs lèvres touchent ses bords pourprés — et ils *meurent* !

Ainsi qu'Hélène et moi, M. L. était presque toujours auprès d'Élisabeth. Tantôt il lui faisait la lecture à haute voix, tantôt nous causions ensemble de manière à ranimer le sentiment religieux assoupi chez cette infortunée, et à ranimer sa foi dans les vérités saintes, qui se tiennent tels que des anges lumineux auprès du lit des mourants.

Une fois il lui fit plusieurs questions sur son état intérieur, elle répondit :

« Je n'ai pas la force maintenant, de sentir clairement... je n'ai pas la force de m'éprouver — mais je sens... j'ai une espérance, je pressens une clarté !

— Que le Seigneur le montre sa face lumineuse ! » dit M. L.. avec une dignité calme et consolante.

Le lendemain, Élisabeth demanda que la famille se réunît dans sa chambre. Lorsque nous y fûmes tous, ainsi que M. L... et au milieu d'un silence lugubre, Élisabeth appela successivement, près d'elle chacun de nous par son nom, prit notre main, la baisa en disant d'une voix humble et suppliante : « Pardon ! » C'est ainsi qu'elle nous appela tous. Personne n'avait la force de parler ; et ce triste mot de pardon, pardon ! était l'unique son, qui interrompait le murmure de nos soupirs douloureux.

Restaient encore le colonel et sa femme. Élisabeth garda un moment le silence ; sa respiration était pesante, oppressée. Elle dit enfin :

« Mon oncle veut-il s'approcher de moi ? »

Le colonel s'avança — elle lui tendit les bras, il s'inclina vers elle — ils s'embrassèrent, O quel baiser ! le premier et le dernier — celui de l'amour et de la mort !

On n'entendit pas une parole. Le colonel, pâle comme la mort s'éloigna en chancelant. Élisabeth dit d'une voix tremblante : « Levez-moi et conduisez-moi vers ma tante. »

Nous obéîmes. Elle montra une force peu ordinaire, et marcha appuyée sur deux personnes, vers l'attire extrémité de la chambre où Sa Grâce, qui ne se doutait pas du dessein d'Élisabeth, était assise et pleurait.

« Aidez-moi, » dit Élisabeth, « à me mettre à genoux. ».

Sa Grâce se leva vivement pour s'y opposer, mais Élisabeth fut encore plus promptement aux pieds de sa tante, qu'elle baisait en balbutiant avec des soupirs convulsifs, les mots de : « Pardon, pardon ! »

On la rapporta presque sans vie dans son lit.

A partir de ce moment, le colonel ne la quitta plus.

La nuit qui suivit ce jour et le lendemain, Élisabeth resta tranquille, mais elle paraissait éprouver des souffrances physiques. Vers le soir, M. L. le colonel et moi, nous étions assis auprès du lit de la malade ; elle sommeillait paisiblement, et s'éveilla en disant à haute et intelligible voix :

« Il m'a aimé ! terre ! je te remercie ! »

Elle tomba ensuite dans une sorte d'assoupissement ou de langueur, qui dura environ une heure. La respiration qui, pendant ce temps avait été fort vive, commença à s'affaiblir insensiblement. Un long intervalle eut lieu — puis vint un soupir... encore un intervalle plus long et ensuite un soupir. Tout à coup la respiration parut s'arrêter entièrement. Ce fut un terrible instant... une légère convulsion agita tous les membres d'Élisabeth, encore un soupir, un souffle accompagné d'un son plaintif et sinistre... et tout fut tranquille.

« Elle a fini, » dit le colonel d'une voix étouffée, et il pressa ses lèvres sur ce front livide.

« Elle *voit* maintenant ! » s'écria M. L... et il leva un regard radieux vers le ciel.

Les zéphirs embaumés du soir, entraient en jouant par la fenêtre ouverte, et les oiseaux chantaient gaiement dans la haie de chèvrefeuille en face. Une teinte rosée, douce, reflet du soleil qui venait de se coucher, se répandit dans la chambre et environna la défunte d'une lumière qui nous sembla un augure favorable.

Elle était là étendue, exempte de peines et calme celle qui avait lutté et désespéré pendant si longtemps... elle était là si calme — si tranquille ! sa brune chevelure descendait de ses oreilles blanches vers la terre. Sur ses lèvres planait un sourire singulier plein de l'expression d'un savoir supérieur. J'ai vu ce sourire sur les lèvres de plusieurs morts... l'ange de l'éternité y a imprimé son baiser.

Moment de paix, où le cœur après avoir été longtemps agité par l'inquiétude et la douleur se repose ! moment de paix qui nous réconcilie avec nos ennemis, nous rapproche de nos amis, répand l'oubli sur nos défauts, les rayons de la gloire sur nos vertus ; qui ouvre les yeux des aveugles et dénoue les liens de l'âme, beau et paisible moment quoique porté sur l'aile d'un ange de la nuit, tu me souris comme l'aurore ! En assistant à ton lever pour tant d'autres individus, j'ai souvent désiré te voir arriver aussi pour moi !

VII. L'écheveau s'embrouille.

Élisabeth n'était plus. Telle qu'une sombre nuée d'orage, elle avait obscurci le ciel serein des êtres qui l'environnaient. Lorsque cette nuée disparut, tous éprouvèrent un sentiment de calme et de sécurité. Bien des larmes furent données à sa triste mémoire, mais pas un cœur ne la rappelait. Infortunée Élisabeth ! c'est seulement quand ton cœur a joui de la paix dans la tombe, que tu l'as donnée aux autres.

Nous le voyons tous les jours, l'homme le plus borné, auquel s'attache le moins d'importance, mais qui est bon, pacifique, sort du monde plus aimé et plus regretté, que l'homme remarquable, richement doué sous le rapport de l'intelligence, et qui, avec sa beauté, son esprit, sa chaleur de cœur, n'a pas rendu un seul être heureux.

Le colonel conserva longtemps une teinte de tristesse et fut moins expansif, moins amical envers sa femme et ses enfants. Leur tendresse, leurs soins, ainsi que l'influence bienfaisante du temps, avaient fait disparaître, cependant, peu à peu celle disposition, quand des événements survenus dans l'intérieur de la famille vinrent de nouveau ébranler son calme et irriter son caractère naturellement porté à la violence.

Un jour le père du lieutenant Arvid, le général P... se précipita plein de fureur dans la chambre du colonel. Il commença par donner de l'air à son cœur, en le déchargeant d'une bordée de jurements et de serments, et lorsque le colonel lui demanda froidement ce que cela signifiait, le général balbutia entièrement hors de lui :

— Ce que cela signifie... ce que cela signifie... mille diables ? ... cela signifie que ta... ta... ta... fille est une sacrée...

— Général ! » dit le colonel d'un ton qui rappela de suite M. P...à lui-même.

Et ce dernier reprit plus lentement.

— Cela... cela... cela... signifie... que ta fille se joue de la fidélité, de l'honneur ; elle se moque, sept diables m'emportent ! ... elle veut rompre avec Arvid... elle veut lui rendre sa bague ²³... sept diables m'empor... Arvid est hors de lui... il se mettra une balle dans le front... tant il est monté, furieux... et je serai un malheureux vieillard sans enfant ! »

Ici, quelques larmes roulèrent sur les joues du vieux général tandis qu'il continuait d'une voix où se mêlaient la colère et l'affliction :

— Elle se moque du repos de mon fils... de mes cheveux blancs... Je l'aimais si tendrement ! ... comme un père, un frère... comme un père... j'avais mis tout l'espoir de mes vieux jours en elle... ceci sera ma mort. Elle dit en face à mon Arvid, qu'elle ne veut pas de lui... en face à mon fils... que sept diables m'emportent ! ... Il deviendra un objet de risée pour toute la paroisse... il se mettra une balle dans la tête... mon frère ; il se mettra, dis-je, une balle dans la tête et je serai un malheureux vieillard sans enfant, etc. »

Le colonel avait écouté tout cela dans le silence le plus complet ; il sonna ensuite avec vivacité. Je me trouvais dans la chambre à côté ; j'entrai chez le colonel pour faire une petite reconnaissance, et me mettre à même de prévenir Julie de ce qui l'attendait.

La physionomie du colonel annonçait la colère et la sévérité. Il me pria de dire à Julie de descendre.

Je trouvai celle-ci dans la plus grande angoisse, mais préparée par la visite du général, à l'explosion du mécontentement de son père.

— Je sais... je sais, » dit-elle en pâlisant de mon message, « il faut en venir là... il n'y a point de remède...

— Mais, » lui demandai-je, « as-tu réellement rompu avec ton fiancé ?

— Oui... à peu près, » répondit Julie oppressée et inquiète ; « je n'en puis dire davantage maintenant... hier au soir il m'est échappé une parole contre Arvid... il était si froid, si dédaigneux... je devins vive, il se fâcha... et partit d'ici en colère... »

La sonnette du colonel se fit entendre de nouveau.

— Mon Dieu ! » dit Julie en serrant ses mains contre son cœur, « il faut y aller... il faut avoir du courage. Ah ! si ce n'était à cause de ce regard foudroyant... dis Béata... papa avait-il l'air bien sérieux ? »

Je ne pouvais pas dire non ; mais je priai Julie de ne pas prendre une détermination précipitée, de bien réfléchir sa parole donnée solennellement, aux principes rigides du colonel sur la sainteté d'une promesse.

— Hélas ! je ne puis... je ne puis ! » Julie n'eut pas la force d'en dire davantage, tandis que pâle et tremblante, elle descendait l'escalier qui conduisait à la chambre du colonel. Arrivée auprès de la porte, elle s'arrêta, parut prendre une résolution en disant : « il le faut ! » et entra.

Au bout d'une demi-heure environ, Julie vint dans la chambre d'Hélène, où je me trouvais également. Elle avait un air tout à fait désespéré, se jeta sur le canapé, posa sa tête-sur les genoux d'Hélène, et se mit à sangloter tout haut et avec violence. La bonne Hélène était silencieuse, mais des larmes de compassion tombaient de ses yeux comme des perles sur les tresses d'or de sa sœur. Lorsque la douleur de Julie parut un peu calmée, Hélène lui dit avec tendresse en passant le doigt dans les riches boucles de Julie :

— Je n'ai pas encore arrangé tes cheveux aujourd'hui, chère Julie ; redresse-toi, ce sera bientôt fini.

— Ah ! coupe mes cheveux, je veux me faire religieuse, » dit Julie.

Mais elle se redressa, essuya ses larmes, arrangea sa chevelure, rendit le même sourire à Hélène, et se calma dans l'intervalle. Tant il vrai, que les petits soins de la vie journalière, ont une puissance surprenante pour distraire le chagrin.

A nos questions sur ce qui s'était passé, Julie répondit :

— J'ai été condamnée à expier pendant toute ma vie l'inconséquence d'un moment, et à devenir un être malheureux... c'est à dire, si je me sou mets à la sentence ; mais je ne le ferai pas... plutôt encourir le mécontentement de papa... plutôt...

— Ah Julie ! » Julie ! interrompit Hélène, « pense bien à ce que lu dis.

— Tu ne sais pas Hélène, ce que j'ai souffert, combien je lutte avec moi-même depuis longtemps. Tu ne sais pas, avec quelle clarté je vois la lumière, le malheur de mon sort s'il faut que je devienne la femme d'Arvid. Hélas ! je marchais autrefois comme dans un rêve, et c'est en dormant que je lui ai tendu la main ; à présent je suis réveillée... et je ne pourrai retirer ma main, quand je vois que je l'ai donnée à un...

— Arvid est bon.

— Qu'entends-tu par bon, Hélène ? Celui qui n'est pas méchant ? Arvid (j'en ai fait l'épreuve) paraît, bon parce qu'il n'a pas la force d'être mauvais ; il est calme, rangé, parce qu'il n'a souci que de ses aises... il est raisonnable, parce qu'il ne voit, pas au delà de son nez hélas ! c'est un composé de négatifs... pourquoi craindrait-on d'augmenter sa collection et de lui donner encore un *non* ? Cela ne le tourmentera pas longtemps ; il ne m'aime pas, il ne peut pas m'aimer, il n'a pas de sensibilité. C'est un morceau de bois vert, que mon petit feu chercherait vainement à allumer ; la flamme se transformerait peu à peu en fumée, et finirait par s'éteindre tout à fait.

— Chère Julie, lors même qu'Arvid ne serait pas un mari digne de toi et propre à te rendre heureuse, pourquoi ton feu ne continuerait-il pas à brûler ? Arvid ne te tourmentera jamais. Combien il y a de femmes unies à des hommes fort inférieurs à Arvid, et qui savent cependant, créer autour d'elles le bonheur et l'aisance, jouir de la félicité que leur donne le sentiment d'avoir rempli leurs devoirs. Vois notre cousine madame M... que tout le monde aime et estimé, quel mari elle a ? Vois Emma S... Hedda R...

— Oui, Pénélope, ses sœurs et compagnie. Ah ! ces dames sont l'objet de tout mon respect, de mon estime, de mon admiration — je voudrais leur ressembler — mais je sais positivement que cela m'est impossible. Cette indépendance d'opinions, ce jugement calme, cette lucidité, cette fermeté de principes, cette raison si nécessaires, lorsqu'on se marie on devient la partie dirigeante, je ne les possède en aucune façon ! J'ai besoin d'être guidée, je suis une vigne, il me faut un chêne pour appui. Dans ce moment, je sens mes idées se développer ; je sens qu'un meilleur être se forme en moi, qu'un monde nouveau s'ouvre devant moi. Si je pouvais le parcourir, dirigée par un époux que je pourrais aimer, estimer, dont le cœur répondrait à la flamme du mien : dont la raison éclairée dissiperait le brouillard de mon âme (voilà le professeur L... pensai-je), ô alors je deviendrais meilleure, j'atteindrais le but que je pressens plutôt que je ne le vois. Mais avec Arvid, mon univers sera comme un office, et je ressemblerai moi-même à un morceau de fromage moisi.

— Quelle comparaison, chère Julie !

— Elle est plus vraie que tu ne le penses. Hélas ! que c'est triste de se marier ! un grand nombre de femmes ont fait comme moi... elles ont hissé la voile du mariage en dormant, elles ont cru atteindre l'île de la félicité... et elles ont échoué pour toute leur vie sur un banc de sable... Comme l'huître, elles ont tourné sur elles-mêmes pour chercher un peu de soleil... jusqu'au moment où une vague compatissante est venue...

— Julie ! Julie !

— Hélène, c'est l'esquisse de la vie journalière... chaque jour en fortifie la vérité. Combien de nobles natures ont succombé de cette manière ! — et il en sera de même pour moi, si je n'évite pas à temps le banc de sable.

— Je crains, Julie, que ce soit impossible. Les principes de papa sont inflexibles, surtout celui de la fidélité à la parole donnée. Je crois qu'il a parfaitement raison. En outre, rompre un pareil engagement, retirer une

promesse de mariage, il y a en cela quelque chose de si blessant pour la délicatesse d'une femme que je considère...

— Délicatesse par ci, délicatesse par là... je regarde comme fort indélicat, et surtout fort extravagant, de sacrifier par délicatesse seulement, le bonheur de toute sa vie.

— Serais-tu heureuse, Julie, si tu perdais l'attachement de ta famille, de ton père... l'estime du monde...

— L'estime du monde ? ... je donnerais peu de liards pour elle. Mais celle de ceux que j'aime... Ah Hélène, ah Béata ! est-il possible que je puisse la perdre ? Il vaudrait mieux, assurément, me condamner à être malheureuse.

— Il ne faut pas que tu sois malheureuse, Julie, » dit Hélène en serrant sa sœur dans ses bras, et les yeux pleins de larmes ; « tu ne seras pas mal...

— Tu l'ignores, Hélène, » interrompit Julie avec une impatience irritée ; « je sais, *moi*, que je serai malheureuse ; une chose y contribuera plus encore que l'indignité d'Arvid... C'est la certitude d'avoir manqué mon but — la certitude que j'aurais pu avoir un meilleur lot — que j'aurais pu faire le bonheur d'un être noble, parfait. Hélas ! j'aurais pu comme une alouette m'élever vers le ciel en liberté, en chantant — et maintenant — maintenant il faudra — je le crains — ramper sur le banc de sable comme l'huître, et porter ma maison avec moi. »

En répétant cette comparaison terrible, quoique peu exacte, un nouveau chagrin s'empara de nouveau de Julie. Elle se jeta encore une fois sur le canapé, et y resta tout le jour sans vouloir manger ni entendre aucune consolation. Sa Grâce, montait elle-même, ou me faisait monter sans cesse les escaliers, pour porter à Julie des gouttes fortifiantes, de l'eau de Cologne, etc., etc.

Julie, réellement indisposée, mais sans gravité, resta deux jours dans sa chambre, pendant lesquels elle ne vit pas son père. A la grande satisfaction de Julie, on n'entendit parler durant cet intervalle, ni d'Arvid, ni du général.

Sa Grâce avait toujours eu une tactique spéciale ou politique de ménage, quand il s'élevait un dissentiment entre son mari et ses enfants. Lorsqu'elle parlait avec le colonel, Sa Grâce prenait toujours le parti de ses enfants, et avec ceux-ci elle soutenait et prouvait que leur père avait raison. Je crois, cependant, que son cœur désertait souvent du côté du plus faible ; car, lorsque dans certain cas, tout devait céder à la volonté de fer du colonel, Sa Grâce caressait toujours ses enfants avec un redoublement de tendresse. Cette fois aussi, elle avait parlé à son mari en faveur de Julie, et de la

rupture de son mariage ; mais elle l'avait trouvé inflexible. Quand elle vit Julie si malheureuse, Sa Grâce devint à l'égard de son mari, non pas froide, Dieu l'en préserve ! mais un peu moins amicale à l'extérieur, (je réponds qu'il n'en était pas de même au fond) un peu moins soigneuse de sa satisfaction dans une foule de bagatelles. Une sorte de malaise, jusque là étranger à celte famille, se répandit durant quelques jours dans la maison,

« La montagne ne veut pas venir à Mahomet, il faut que Mahomet aille vers la montagne, » me dit un matin le colonel avec un sourire plein de bonté, en se disposant à monter l'escalier qui conduisait à la chambre de Julie.

Dans le même moment, une carriole de voyage s'arrêta dans la cour, et le cornette Charles, les traits échauffés et presque bouleversés, sauta à bas de la voiture, monta rapidement l'escalier, embrassa avec une vivacité muette ses parents et le reste de la famille, puis il demanda de suite un instant d'entretien particulier à son père.

Cet instant grandit et devint une heure ; le cornette était pâle et troublé, quand il sortit de la chambre de son père. Il traversa le salon et la salle à manger comme un insensé, entra dans le cabinet de Sa Grâce, et sans paraître nous apercevoir elle et moi il s'assit en silence, le coude appuyé sur une table et la main sur les yeux, comme si la lumière du jour l'importunait.

Sa Grâce, après l'avoir considéré avec une angoisse maternelle, se leva enfin, caressa avec tendresse la joue de son fils, tandis qu'elle disait :

— Mon cher enfant, qu'as-tu ?

— Rien. » répondit le cornette lentement et d'une voix étouffée.

— Rien ? » répéta Sa Grâce. « Charles, lu m'inquiètes... tu es si pâle... tu es malheureux ?

— Oui, » répondit le cornette avec le même, son de voix.

— Mon enfant... mon fils, que te manque-t-il ?

— Tout.

— Charles ! ... et tu as une mère qui donnerait sa vie pour ton bonheur.

— Ma bonne mère, » s'écria le cornette, et il la serra dans ses bras, « pardonnez-moi !

— Mon cher enfant ! parle, que puis-je faire pour toi... qu'as-tu ? dis-le moi... dis-moi tout... Il doit y avoir quelque remède... je ne pourrais vivre en te sachant malheureux.

— Je le serai, si aujourd'hui même, je ne puis me procurer la somme de dix mille rixdalers ²⁴, ou une caution équivalente. Si j'échoue... Hermina

sera... *mon* Hermina sera la femme d'un autre sous peu de jours. Grand Dieu ! la félicité de toute ma vie et celle d'un autre individu peut être achetée avec cette misérable somme — et on me la refuse ! J'ai

parlé à mon père, je lui ai ouvert mon cœur... je lui ai tout dit. Il a celte somme, je le savais... et il...

— Et il te l'a refusée ?

— Positivement. Elle est, dit-il, le patrimoine des infortunés, des nécessiteux... et à cause de cette compassion pour des étrangers, il rend son fils malheureux ! »

Ici le cornette se leva avec vivacité, et se promena à grands pas, en s'écriant :

— Quel peut être le misérable qui a osé noircir Hermina aux yeux de mon père ? ... cet ange... me tromperait ! Elle ! ... elle aimerait le misérable Genséric ? ... Lui seul ou ses émissaires ont pu ! ... »

Le cornette brisa dans ce moment une voiture avec ses chevaux (équipage des petits patauds) ; et Sa Grâce ôta avec frayeur du voisinage de son fils, un vase contenant des fleurs, tandis qu'attentive à ses plaintes, elle lui demandait avec anxiété :

— Mais pourquoi ? ... comment ? »

— Me questionner maintenant ! » s'écria le cornette avec impatience. « Tout ce que je puis dire, c'est que le bonheur ou le malheur de ma vie dépend de la somme qu'il me faut aujourd'hui. Je puis devenir l'être le plus heureux ou le plus malheureux de la terre — et un autre en même temps...

— Charles ! » dit Sa Grâce avec solennité, « regarde moi ! — que Dieu bénisse la loyauté de ton regard, mon fils ! oui, — je te connais, — tu ne voudrais pas me laisser faire une démarche dont je regretterais les suites ?

— Ma mère ! pourriez-vous vous repentir d'être la cause du bonheur de ma vie !

— Cela suffit, mon enfant. C'est *moi* qui vais maintenant parler à ton père. Attends-moi ici. »

Ce fut avec une bien vive émotion, que le cornette attendit le retour de sa mère. Je vis qu'il était dans un de ces moments d'exaltation de jeunesse, où il semble inouï, qu'on puisse résister aux souhaits, à la volonté de quelqu'un. Dans de pareils moments, on ne comprend pas le mot : « Impossibilité. » On croit pouvoir commander au soleil lui-même ; on croit avoir la force d'ébranler les montagnes, ou ce qui est la même chose, les principes enracinés dans le cœur des hommes doués de fermeté.

Sa Grâce fut longtemps avant de revenir, Julie et Hélène l'accompagnaient quand elle rentra. Elle était pâle, des larmes brillaient à sa paupière et sa voix tremblait quand elle dit :

— Ton père ne veut pas il a raison, il croit agir, et agit assurément avec justice. Mais, mon cher enfant, on peut te tirer d'embarras. Prends ces perles, ces diamants... ils m'appartiennent... je puis en disposer... prends-les. A Stockholm, tu ne manqueras pas d'en tirer de suite une somme considérable.

— Tiens, liens Charles, dirent Hélène et Julie, en présentant d'une main leurs bijoux, et en passant l'autre avec tendresse autour du cou de leur frère, prends aussi cela... nous t'en prions, Charles...prends... vends tout... et sois heureux. »

Une rougeur foncée couvrit les joues du jeune homme, et des larmes se précipitèrent sur ses joues. Dans le même instant le colonel entra. Il s'arrêta à la porte, et fixa un regard sévère sur le groupe qui était au fond de la chambre. Une expression de colère mêlée de mépris se montra sur son visage :

— Charles ! s'écria-t-il d'une voix forte, si tu as l'indignité de profiter de la faiblesse de ta mère et de tes sœurs pour toi... afin de satisfaire ton aveugle passion, je te *mépriserai*, et ne te reconnaitrai plus pour mon fils. »

Profondément malheureux, et maintenant si profondément méconnu, le dépit le plus amer répandit, en outre, son fiel dans le cœur du jeune homme. Il devint pâle comme la mort, serra convulsivement les lèvres, frappa du pied avec vivacité, et sortit encourant. Quelques minutes après, il était à cheval et partait au galop.

VIII. Le cornette, le cornette, le cornette.

Halloh ! ce cri retentit dans la forêt.

Halloh ! le gibier pourchassé fuit et les chasseurs le suivent. Quel est ce gibier ?... Un homme malheureux. Qui sont les chasseurs ? Le dépit, le désespoir et la fureur. Comme ils vont ! Quelle chasse ! L'homme fuit, mais les chasseurs le suivent. Halloh ! halloh ! ils ne perdent pas la trace à travers la partie la plus fourrée du bois, sur la vague dansante, sur les collines, dans les vallons. Les souffrances, la gueule béante veulent avaler leur proie... ses bonds se succèdent... mais déjà sa course se ralentit... Halloh ! halloh !

En avant ! L'homme poursuivi donne de l'éperon à son coursier échauffé, qui franchit en écumant les haies et les barrières. Une confusion sauvage exerce sa fureur dans son âme. Il avance avec délire au milieu d'un nuage de poussière ; il court à travers des contrées sinistres, couvertes de bois, tandis qu'il cherche à engourdir tout sentiment, toute pensée dans son âme, et il n'obéit qu'à cette impulsion : « En avant, en avant ! » qui résonne dans chaque battement de son poulx fébrile.

Les habitants des paisibles chaumières devant lesquelles il passe comme un ouragan, accourent avec surprise devant leurs portes, se demandent quel est ce cheval qui a le mors aux dents ? L'une des femmes, (Stina fille d'André de Rørum) assure qu'elle a vu un chien et un lièvre, venus, l'un de la chaumière, l'autre de la forêt, s'asseoir en face l'un de l'autre, et regarder fixement le sauvage cavalier ; après quoi ils se sont croisés dans leur trouble ; le lièvre a couru vers la chaumière et le chien vers la forêt.

Le cavalier sauvage, c'est à dire le cornette Charles, ne s'arrêta que devant la maison des bois, que nous connaissons déjà. Les portes de l'étage supérieur sont fermées, tout est silencieux. Le cornette descend promptement l'escalier. Le rez-de-chaussée est également fermé ; partout règne le silence de la mort. Il traverse la cour avec rapidité, arrive près d'un petit bâtiment formant aile, et ouvre la porte avec violence. Une petite vieille desséchée, était assise dans la chambre, où elle filait le chanvre avec un rouet criard et en bourdonnant un psaume.

— Où sont monsieur et madame K... ? où est mademoiselle Hermina ? cria le cornette échauffé et presque hors d'haleine.

— Hé ! répondit la vieille.

— Où sont monsieur et madame K cria le cornette avec une voix et un regard foudroyants.

— Qu'est-ce ? demanda la vieille en mettant avec satisfaction le nez dans sa petite tabatière.

Le cornette frappa du pied (une tasse suspendue à une tablette tomba, trois verres boiteux s'entre-choquèrent).

— Êtes-vous sourde comme une pierre ? cria le cornette, fortissimo. « Je vous demande la route suivie par les personnes qui habitaient ici ?

— La route ? Monsieur veut parler de celle du château de Thorsborg ; oui, elle passe par...

— Je vous demande, » Cria le cornette avec toute la force du désespoir, « si les personnes qui habitaient ici sont parties.

— Ah ! ce n'est pas celle-là...

— C'en est trop, » dit le cornette désespéré, « il y a de quoi prendre une fièvre bilieuse.

— Oui, oui, » soupira la vieille embarrassée, effrayée à la vue de la colère du cornette ; et elle alla ramasser les morceaux de la tasse cassée,

Un billet de douze sous lui passa sous le nez, et l'étranger disparut.

Une autre porte du même vestibule céda sous la main puissante du cornette. Près de l'âtre, une grosse paysanne était assise donnant de la bouillie à son marmot. Le cornette renouvela sa question avec vivacité : on lui répondit :

— Ils sont partis.

— Mais, quand ?... parlez, où sont-ils allés ? N'a-t-on rien laissé pour moi, pas une lettre ?

— Une lettre ? on m'en a donné une à remettre au cornette H..., et je me proposais d'aller à Thorsborg, dès que j'aurais donné de la bouillie au petit.

— Au nom du ciel, vite la lettre ; dépêchez-vous.

— Oui, oui, j'irai aussitôt que le petit aura pris sa bouillie. Il a faim, le pauvre enfant. Mange, mon garçon.

— Je lui donnerai sa bouillie ; passez-moi la cuiller ; allez seulement chercher cette lettre ! »

La bonne femme se dirige enfin vers son coffre. Le cornette est près de l'âtre, il prend de la bouillie avec la cuiller, souffle dessus d'un air inquiet,

et l'enfonce dans la bouche du petit garçon. La bonne femme bouleverse tout dans son coffre, elle cherche et cherche. Tabatière, pot à beurre, bas, jupons, livre de psaumes, tout est tiré du coffre et rangé à terre, mais point de lettre.

Le cornette frappe et frappe encore du pied avec une impatience extrême.

— Dépêchez-vous donc ! Eh bien ! l'avez-vous ?

— A l'instant, attendez un peu, attendez... ici, non ici... attendez un peu, attendez. »

Attendre ! il est facile de se figurer si le cornette était disposé à « attendre un peu. »

Mais point de lettre. La paysanne se dit à elle-même entre les dents : « elle n'y est pas ; impossible de la trouver.

— Vous ne la trouvez pas ? » s'écria le cornette ; et dans son effroi, il verse une cuillerée de bouillie trop chaude dans le gosier du petit garçon, qui pousse des cris plaintifs.

La lettre ne se trouva pas. « Il faut que le petit l'ait prise, l'ait mâchée ou jetée au feu, » et la paysanne plus tourmentée de la souffrance de son enfant que de celle du cornette, dit à ce dernier avec humeur :

— Allez à Loefstaholm, vous y apprendrez ce que vous voulez savoir. Monsieur et Madame y sont allés, et mademoiselle Agnès est venue l'autre jour chez mademoiselle Hermina. »

Le cornette laisse un écu pour guérir le gosier rouge du petit garçon, jure à demi-voix contre la mère et contre lui-même, se jette de nouveau sur Blanka, qui, dans l'intervalle avait brouté l'herbe haute de la cour.

Maintenant à Loefstaholm. La course est de deux lieues, Blanka sent l'éperon, et court avec toute la célérité dont elle est capable. Une rivière traverse la route ; le pont est rompu, on le raccommode. Il y a un autre chemin, mais il fait un détour d'une demi-lieue. Blanka marche bientôt courageusement dans l'eau, dont les ondes lavent l'écume de son cou et de ses naseaux, et baisent les pieds du cavalier debout sur la selle.

Deux voyageurs les virent à quelque distance.

— Bonne femme, » dit l'un d'eux d'un air significatif, « c'est l'Ondin en personne, qui entre dans la rivière sur sa jument noire.

— Bon homme, » répliqua l'autre, « c'est un fiancé, je crois, qui chevauche vers sa bien-aimée.

— Crois-moi, bonne femme. — Crois-moi, bon homme. »

Et crois-moi, lecteur, le cavalier est déjà sur l'autre bord, et en avant, en avant ! il chasse de nouveau à travers bois et plaine.

Pauvre Blanka ! lorsque les murailles blanches de Loefstaholm brillèrent entre les arbres verts et jaunes, lu étais sur le point de tomber de lassitude ; mais à la vue de ces murailles, le cavalier ralentit un peu sa course ; et arrivée dans la cour, Blanka put se reposer et souffler à côté de trois autres chevaux de selle ; d'où l'on peut conclure que Loefstaholm a des hôtes dans ce moment.

Monsieur le maître de forges et chevalier D... assis dans sa chambre, regardait avec l'air d'un connaisseur satisfait, une tête à la pierre noire, dessinée par sa fille Éléonore qui donnait les plus *belles espérances* ; madame D..., née J..., debout près de lui, lisait avec attention un poème sur la vie champêtre et les charmes de la simplicité, composé par Lars-Anders son fils, jeune homme également de la plus grande espérance (sa famille l'appelait le petit Byron). Le cornette entra dans ce moment avec vivacité, et après une petite excuse, il demanda, sans s'inquiéter de ce qu'on pourrait penser de lui, la raison du prompt départ du baron K... et de sa famille.

— Je ne sais pas grande chose à ce sujet, répondit M. D... en fronçant le front, sinon qu'ils passèrent hier devant la maison. Le baron a bien voulu monter pour me dire des injures, et me rendre le quart environ de la somme que je lui ai prêtée il y a un temps infini... Une Didon dessinée par ma fille Éléonore, cornette H... »

— Madame D... prit la parole.

— La baronne ou ce que vous voudrez (car j'ai dans l'idée qu'elle est encore moins baronne que moi), ne daigna pas même me saluer hier de sa voiture. Oui, oui, on est bien récompensé des politesses que l'on fait aux gens ? Elle est restée droite et parée comme une princesse dans sa voiture... sa voilure... ah oui ! c'était l'équipage du jeune G... il y était aussi comme un oiseau pris et enfermé dans une cage... c'est peut-être ce qui la rendait, si fière...

— La voiture de G... il était avec eux ? » cria le cornette ; « et Hermina ?

— Regardait devant elle comme une sotte. Je me suis bien trompée au sujet de cette jeune fille. J'en ai eu pitié, j'ai permis à mes filles de prendre quelque soin d'elle, d'encourager ses dispositions pour la musique ; Thérèse surtout s'était faite sa gouvernante. Mais je reconnus bientôt que j'avais commis une imprudence, et qu'Hermina, non plus que sa famille, n'était sous aucun rapport, une société convenable pour mes filles. Toute espèce de

bruits singuliers, courent sur le compte des ces grands seigneurs ; ils se sont conduits d'une manière !... »

Un domestique entra dans ce moment, et arrangea des pipes dans un coin de la chambre. M. D... jugea à propos, de continuer la conversation en français.

— Oui c'est un vrai scandale, » dit-il, « un forgerie de tromperie ! Un vrai fripon est la fille, je sais ça, et le plus extrêmement mauvais sujet est *sa* père.

— *Son* père, » reprit madame D..., « et le pire de toute chose, c'est son mère. Une conduite, ah ! écoutez, cher cornette : dans Italie, la mère et la fille et la père... »

Dans, ce moment un vacarme épouvantable eut lieu dans la pièce voisine ; on criait ; on riait c'était une gaité sans pareille. On raclait du violon, on traînait les pelles et les fourches à feu, on chantait, on sifflait, et au milieu de ce bruit, de ces exclamations de toutes sortes, on n'entendait distinctement que celle-ci :

Papa ! papa, nous savons maintenant la pièce. Tout est prêt pour le spectacle. Hourra ! hourra ! »

La bande joyeuse se précipita clans la chambre comme un torrent ; mais lorsqu'elle vit le cornette, sa gaité devint excessive. Un cri général s'éleva :

— Iphigénie ! Iphigénie ! hourra, hourra ! le cornette sera notre Iphigénie, hourra ! vive Iphigénie la seconde, vive le cornette Iphigénie ! Vive.

« Mort et enfer ! pensa le cornette tandis que la bande sauvage lui livrait un véritable assaut et cherchait à l'entraîner.

— Viens, Iphigénie ! Viens cornette Charles, vite, vite ! Nous allons faire une répétition. On te permettra de lire ton rôle... viens, viens seulement.

— Hokus pokus, sur le cornette Charles. Tombez à genoux et relevez-vous, Iphigénie. »

Ceci fut exclamé par la gentille Agnès D... qui se dressait sur la pointe des pieds pour suspendre un voile sur la tête du cornette, mais ne put jamais atteindre plus haut que l'oreille. Le lieutenant Ruttelin vint à son aide. Éléonore D... et Mina P... l'avaient déjà enveloppé d'un grand châle, et trois jeunes gens l'entouraient d'un drap en guise de jupon. Parmi les aides de mesdemoiselles D..., on remarquait le lieutenant Arvid.

Le cornette lutta contre tous ; ce fut en vain ; il éleva la voix ; cria même, mais inutilement ; dans ce vacarme il ne pouvait se faire comprendre ni

même entendre.

Un véritable désespoir produit par le dépit s'empara de lui, et lui inspira une résolution désespérée. Recourant à sa force, et non pas précisément de la manière la plus polie, il repoussa, en ramant pour ainsi dire de droite et de gauche avec les bras, ceux qui l'entouraient, arracha le drap dont il était enveloppé et s'enfuit. Il sortit, en courant, par une porte ouverte devant lui, pénétra dans une longue enfilade de pièces, ne regarda ni à droite ni à gauche, et se borna à courir, à courir, à courir. Il renversa une servante, trois chaises, deux tables, et arriva enfin, de chambre en chambre, dans une grande salle à manger. A l'autre extrémité de cette pièce était l'antichambre. Le cornette le savait, et il était sur le point d'y courir, quand il entendit la bande joyeuse traverser cette pièce en criant : « Iphigénie ! Iphigénie ! » et venir à sa rencontre. Dans son angoisse et au moment de retourner sur ses pas, le cornette aperçut à côté de lui une porte ouverte, qui conduisait à un petit escalier en spirale.

Il le descendit comme un trait. Cet escalier était étroit et sombre. La tête du cornette tournait déjà quand ses pieds atteignirent le sol. Il se trouvait dans un petit vestibule obscur ; par une porte de fer entre-baillée brillait une clarté, le cornette passa aussi par cette porte. La fenêtre de la pièce où il entra, garnie de forts barreaux de fer, livrait passage à un soleil couchant faible, qui éclairait les murs gris en pierre de celte chambre voûtée. Le cornette se trouvait dans une prison ?... pas du tout dans un garde-manger.

Le cornette chercha une issue. Il y avait bien dans le petit vestibule, une porte en face celle de la voûte, mais il fallait une clé pour l'ouvrir et Charles n'en trouvait pas. Il s'assit sur un pétrin qui était là, se débarrassa du châle, du voile, et entendit avec satisfaction, les chasseurs au dessus de lui, s'éloigner en courant pour découvrir sa trace ; cependant, ils étaient toujours assez près, pour empêcher le cornette de remonter. Malheureux, plein de dépit, fatigué, irrité contre tout l'univers, il avait les yeux fixés devant lui sans réfléchir. Un plat de gâteaux, les restes d'un pâté, d'un rôti de veau, d'une crème aux groseilles, déposés sur une table, et éclairés par le soleil, appelaient ses regards.

Le cornette éprouva un sentiment singulier ; au milieu de son désespoir, tourmenté de mille pensées douloureuses, il eut... faim.

Pauvre nature humaine ! ô homme ! chef-d'œuvre de la création ! roi de la poussière et poussière toi même ! que ce soit le ciel ou l'enfer qui règne

dans ton cœur, il faut que tu manges. Tu es ange pendant une minute, animal pendant une autre ! Pauvre nature humaine !

Mais non !

Heureuse nature humaine ! heureuse dualité. Elle conserve seule l'unité de la création. La partie animale console l'esprit, l'esprit console la partie animale, et c'est seulement ainsi que *l'homme* peut vivre.

Le cornette vivait. — avait faim ; il voyait de la nourriture et ne tarda guère à en profiter. Le pâté fut obligé de lui livrer sa farce et sa volaille.

Pardon, pardon, jeunes lectrices ! je le sais, un amoureux et surtout un héros de roman, n'aurait pas du être aussi prosaïque, aussi terrestre... et le noire est peut-être en danger de perdre votre bienveillant intérêt. Mais songez, ravissantes créatures qui vivez du parfum des roses et du sentiment, songez que Charles était homme, et, ce qui est pire encore, cornette il avait fait une longue course à cheval, et n'avait pas mangé un morceau de la journée. Songez à cela.

Mais, est-il convenable de manger ainsi les provisions des autres ?

Hélas ! ma gracieuse maîtresse de cérémonies, quand on est bien malheureux, bien irrité, bien ennuyé du monde, il semble que tout, ce qui nous convient, peut se faire, et blesse seulement les *convenances*. On a une véritable envie de les fouler aux pieds comme l'herbe, et cette disposition nous rend souvent capables de dire à tout l'univers : « ôtez-vous de mon chemin. »

C'est ainsi que le cornette avait fait disparaître le pâté de son chemin, quand un bruit croissant, les cris de la maudite bande répétant Iphigénie et du vacarme en haut de l'escalier, lui firent connaître que les chasseurs avaient trouvé sa trace. Entièrement hors de lui, il courut à la fenêtre, saisit avec force l'un des barreaux de fer pour l'arracher et sortir à n'importe quel prix. Le barreau remua mais sans se détacher. Le bruit se rapprochait de plus en plus. Dans cet affreux instant, les rayons du soleil tombèrent sur une clé qui se trouvait dans le coin le plus éloigné de la fenêtre.

O rayon libérateur ! le cornette saisit la clé — elle entre dans la serrure — la porte s'ouvre, et comme s'il était poursuivi par les furies (le cornette se représentait, dans ce moment de confusion, toutes les jolies demoiselles D... avec des têtes de Méduse) il vole à travers un long corridor, jusqu'au vestibule, descend le perron, s'élance sur Blanka. A peine fut-il en selle, que la bruyante bande arrive dans la cour en chantant... ? non, en criant en chœur :

« Iphigénie, Iphigénie ! Belle vierge, où vas-tu ? reviens, oh ! reviens ! »

Le cornette disparut bientôt derrière les arbres aux regards des chanteurs. Trois jeunes gens, qui dans la gaîté de leur âme, n'avaient pas compris encore, que tout cela n'était point une plaisanterie fort amusante, furent à cheval en un instant et poursuivirent le fuyard.

Quand le cornette se vil pourchassé de nouveau, il ralentit tout à coup le pas, à la grande surprise du triumvirat qui était à ses trousses, qui l'atteignit et l'entoura en riant aux éclats et en criant :

— Ha ! ha ! Enfin nous le tenons ! il n'y a plus moyen de fuir, rendez-vous prisonnier, cornette H... et retournez de suite avec nous. » L'un des cavaliers saisit la bride de Blanka.

Mais son bras fut repoussé avec rudesse, et le cornette regardant fixement et avec fierté ses persécuteurs leur dit vivement :

— Si vous aviez le moindre grain de bon sens, vous auriez compris de suite, que je ne suis pas d'humeur à badiner, ni à servir de jouet. Vous vous seriez aussi aperçus que tout ce vacarme me dégoûte au suprême degré... je le donné au diable et vous aussi... Laissez-moi en paix.

— Voilà qui est diablement insolent ! » dit l'un des cavaliers.

Et il mit son cheval au pas de celui du cornette, tandis que les deux autres, extrêmement surpris, se décidèrent au bout d'un moment, à tourner bride et à s'éloigner au galop, en riant à gorge déployée.

Le cornette avançait lentement ; il fixait un regard sévère, irrité et interrogateur sur le compagnon qui s'obstinait à le suivre, et dont les grands yeux bleus exprimaient une sorte de calme ironique.

Les deux cavaliers silencieux arrivèrent à un embranchement. Le cornette se tourna fièrement alors vers son compagnon et dit :

— Je présume que nous allons nous séparer ici ; bonne-nuit, Monsieur.

— Non, j'ai encore quelques mots à vous dire, » répliqua l'autre avec négligence et ironie.

— Ce sera comme et quand vous le voudrez, » dit le cornette en s'échauffant.

— Ah vous le prenez ainsi ! » reprit l'autre avec ironie, « comme et quand vous le voudrez, sont des mots dont on fait usage pour s'inviter à se tuer réciproquement. J'accepte très volontiers comme et quand vous le voudrez. Mais celte fois, je ne songeai pas tout à fait à quelque chose

d'aussi sérieux. Je veux seulement vous suivre pour vous tenir compagnie, pour voir si je pourrai vous égayer un peu... causer avec vous.

— Avec de certaines gens, » dit le cornette, « j'aime à me servir de l'épée, elle les tient à distance...

— L'épée ? » reprit l'autre avec négligence ; « pourquoi précisément l'épée, et non pas le pistolet ? il parle plus haut, et tient de même les gens à distance. Je ne me bats pas volontiers avec l'épée.

— Vous préférez peut-être les épingles ? » demanda le cornette avec mépris.

— Oui les épingles surtout les épingles de tête, » répondit son adversaire en souriant, tandis qu'il ôtait son chapeau, et tirait de ses tresses, les plus riches qui aient jamais orné une tête féminine, une longue épingle au bout de laquelle il (ou plutôt elle) fixa un petit billet qu'elle présenta au cornette en lui disant d'un ton tout différent.

— Si vous trouvez ceci plus douloureux qu'un coup d'épée, pardonnez-le à celle qui a été obligée, contre son gré, de vous causer cette peine. »

Et le cavalier aux yeux bleus, Thérèse D..., regarda le cornette avec compassion et amitié ; elle le salua avec aisance, tourna bride et disparut bientôt aux regards étonnés du cornette.

Un autre sentiment s'y peignit bientôt, quand il eut reconnu l'écriture d'Hermina sur l'adresse du billet. Il l'ouvrit avec une émotion facile à se représenter et lut ce qui suit :

« Mon seul ami sur la terre, adieu, adieu ! quand tu viendras, il sera trop tard. J'ai été forcée de céder aux supplications de ma mère, je pars aujourd'hui pour Stockholm. Demain je serai la femme de Gensérie si je vis encore. Mon frère, mon ami, mon tout... hélas, pardonne-moi. Adieu.

HERMINA. »

La lettre était datée de la veille.

— A Stockholm maintenant ! » dit le cornette avec le projet déterminé de conquérir Hermina ou de périr. Je te rends grâce, Dieu éternel ! il est temps encore.

La soirée commençait à devenir orageuse et sombre. Le cornette ne s'en aperçut pas : il ne faisait attention à rien autour de lui ; mais il se dirigeait ventre à terre vers l'auberge aux relais.

— Vite un cheval leste et vigoureux ! » cria-t-il d'une voix tonnante. « Je paierai ce que vous voudrez. »

Un étalon hennissant se trouva bientôt entre les jambes du cavalier qui, de la voix et de l'éperon, excitait encore davantage son ardeur avec une impatience aveugle. En avant, en avant !... Mais reprenons haleine un moment.

Il fait nuit. Le flot argenté de la lune descend lentement sur le château de Thorsborg, où tout semble livré au repos ; car aucune lumière ne brille à ses fenêtres enfoncées, pour annoncer qu'un œil, qu'un cœur humain ne trouve pas le repos. Hélas !... et cependant...

Dans la chambre du colonel brûlait la lampe de nuit ; elle éclairait l'un après l'autre les portraits de famille entourés de leurs cadres dorés ; sa lueur pâle, bleuâtre, semblait donner de la vie à leurs traits ; et du fond de la nuit de l'antiquité, dans les ombres de laquelle leurs joies, leurs souffrances, leur haine, leur amour, leurs prières, leurs regards s'étaient éteints, ils paraissaient contempler avec un sourire calme et rêveur, les combats livrés par leurs descendants contre les puissances ténébreuses de la vie. Ce chœur des esprits que la pensée entendait, chantait.

« Tu dois *oublier*, tu seras *oublié*, la lutte du jour se cache dans la nuit. Le repos succède au combat : esprit souviens toi de ceci, et sois en paix ! »

En paix ? ombres pacifiques, vous voulez nous consoler. Mais il y a des moments où la pensée de ces paroles de la tombe et du ciel nous font, verser des larmes amères.

Le colonel était debout à sa fenêtre et contemplait cette nuit éclairée par la lune. Son front élevé était plus pâle que de coutume, et de sombres flammes sortaient de ses yeux enfoncés.

Un vent orageux, inégal, passait et repassait sur la cour du château, apportant avec lui des masses de feuilles jaunies ; elles formaient des rondes devant le vieil et solide édifice, et rappelaient ces courtisans qui cherchent à amuser leur souverain. Le drapeau de la tour s'agitait en criant, et ce mugissement lugubre, effrayant, que l'ouragan produit dans les grands édifices, allait et venait en gémissant dans le château. Ces sons là méritent

qu'on les considère comme des présages de malheurs, ils angoissent comme de tristes pressentiments. Des nuages blancs, aux formes fantastiques et bizarres, traversaient rapidement le ciel et ressemblaient à des armées qui fuient avec leurs drapeaux déchirés. Ils enveloppaient la reine de la nuit des voiles de la tempête ; elle ne tardait pas cependant à les percer de ses rayons victorieux, et ces nuages s'amoncelèrent enfin en masses d'un gris foncé, vers l'horizon.

Le colonel observait avec des sensations inquiètes et tristes, cette lutte furieuse de la nature ; il sentait avec amertume que le souffle empoisonné de la discorde avait troublé la paix de sa famille, autrefois si heureuse, si unie. Lui, qui aimait tant les siens, qui en était si tendrement chéri, se trouvait tout à coup un étranger pour tous. Sa femme, ses enfants, s'éloignaient de lui — détournaient leur visage, et c'était par sa faute ; il avait repoussé leurs prières — ils étaient malheureux par lui, et cela dans le moment où sa conscience lui rendait témoignage, d'avoir été fidèle à ses principes sur ce qui est juste, d'avoir agi sans hésitation d'après cette idée sévère mais digne. Dans ce moment des sentiments douloureux s'élevaient en son cœur et paraissaient l'accuser de s'être trompé dans l'application de ces principes, d'avoir causé ainsi des souffrances qu'il aurait pu éviter, d'avoir répandu l'amertume sur des êtres qu'il était appelé à rendre heureux, à bénir. Une douleur, physique à laquelle il était sujet, et dont il ressentait, les atteintes quand son âme était douloureusement émue, une crampe de poitrine qui rendait sa respiration plus difficile, se fit sentir avec un surcroît d'intensité. Il était seul... personne dans cet instant ne lui témoignait de l'intérêt, la pensée de personne ne planait autour de lui avec reconnaissance — il était seul. Une larme humecta avec effort ses yeux virils, il les leva vers le ciel, avec le désir obscur de quitter bientôt cette terre où règne la douleur.

Un nuage blanc, qui avait la forme d'une créature humaine, les bras étendus, flottait seul au firmament ; il semblait s'abaisser de plus en plus, et ses bras vaporeux paraissaient s'approcher du colonel. Il pensa à Élisabeth... à son amour... à sa promesse d'être encore près de lui après sa mort. N'était-ce pas son esprit qui s'approchait maintenant qu'il était abandonné de tous ? N'était-ce point son spectre, qui descendait maintenant que toutes les voix amies se taisaient autour de lui, pour lui dire : « Je t'aime ! je t'aime ! »

Le nuage spectre approchait de plus en plus... les yeux du colonel le suivaient avec un entraînement douloureux, et presque à son insu, il levait les bras vers lui. Alors le nuage fut saisi par un coup de vent, les bras tendus se détachèrent du corps vaporeux qui passa comme un être fantastique, par dessus les tours du château. L'espace était désert.

Le colonel posa la main sur son cœur... le vide y était. Quelques soupirs profonds sortirent avec effort de son sein angoissé. Dans cet instant amer quelqu'un s'approcha de lui sans bruit..., un bras passa sous le sien, une main fut posée amicalement et avec tendresse sur la sienne, il sentit une tête s'appuyer lentement sur son épaule. Il ne se retourna point..., il ne fit pas une question..., il savait *quelle* était auprès de lui, la compagne qui avait partagé durant tant d'années, sa joie et ses afflications. Elle seule avait pu pressentir sa douleur cachée..., elle seule pouvait lui apporter au milieu de la nuit silencieuse, consolation et amour. Le colonel passa le bras autour de la taille de sa compagne, la tint serrée contre son sein, où se calmèrent bientôt le mal intérieur et extérieur. Les deux époux restèrent longtemps ainsi, et regardèrent la tempête passer sur la terre et chasser les nuages. Ils ne dirent pas un mot pour expliquer ce qui avait eu lieu, pas un mot d'excuse. C'était inutile, la réconciliation les réunissait dans son sein céleste ; ils étaient debout, le cœur battait contre le cœur ; ils étaient un.

L'ouragan augmentait à chaque instant, il toucha de son aile bruyante l'horloge de la tour qui venait de sonner minuit ; la cloche rendit un son sourd. Le colonel serra davantage contre sa poitrine sa femme qu'un frissonnement involontaire faisait trembler ; elle leva les yeux sur lui, et vit son regard fixé sur un seul point. En suivant cette direction, elle aussi resta immobile et les yeux fixés.

Sur la route que l'on voyait de ce côté presque droite devant soi à une grande distance du château, s'agitait un corps noir. A mesure qu'il approchait, sa forme augmentait et prenait un aspect plus bizarre. Bientôt on put distinguer à la clarté de la lune, qu'il se composait de plusieurs individus, entassés d'une manière singulière et comme enchaînés ensemble, qui marchaient lentement, mais tous ensemble en avant. Tantôt ils étaient cachés par les arbres de l'avenue, tantôt ils reparaissaient, mais toujours plus rapprochés. Plusieurs hommes portaient avec soin quelque chose de lourd.

— C'est un convoi ! » dit Sa Grâce à demi-voix.

— Impossible à cette heure, » répondit le colonel.

La masse sinistre approchait de plus en plus. Elle entra dans la cour du château. Le vent qui sifflait avec fureur, jonchait la cour de feuilles mortes, et enleva les chapeaux de plusieurs porteurs, mais aucun d'eux n'alla le ramasser. Le cortège marcha droit sur le bâtiment principal ; il monta le perron... si lentement, avec tant de soins... un coup retentit à la porte... tout resta silencieux et tranquille un moment... La porte s'ouvrit, et le cortège entra dans le château. Sans dire une parole, le colonel quitta sa femme et sortit vivement, en ayant soin de fermer la porte à clé ; il descendit l'escalier avec rapidité. Les porteurs avaient déposé leur fardeau entre les colonnes du vestibule. C'était un brancard. Un manteau de couleur foncé le couvrait ; les porteurs l'entouraient d'un air abattu et incertain sur ce qu'ils devaient faire.

— Qu'apportez-vous là ? » demanda le colonel d'une voix à laquelle il semblait ne pas vouloir permettre de trembler. Personne ne répondit. Le colonel s'approcha et souleva le manteau. La lune rayonnait à travers les hautes fenêtres gothiques sur le brancard. Un cadavre ensanglanté y était : le colonel reconnut son fils.

O douleur paternelle ! Anges du ciel couvrez vos rians visages de vos ailes : n'abaissez pas vos regards sur la douleur d'un père ! éteignez, éteignez les brillants flambeaux du firmament. Nuit obscure, que tes voiles saints cachent aux yeux de tous ce chagrin qui n'a pas de larmes, pas de paroles. O qu'un l'égard humain curieux, ne souille jamais la douleur d'un père.

Noble et malheureux père ! quand nous vîmes tes yeux fixés sur ton fils, nous détournâmes les nôtres... mais nos prières étaient pour toi.

Tous les gens de la maison aussi bien que moi, nous avons été mis en mouvement par l'arrivée des messagers du malheur ; nous étions muets, immobiles, autour du brancard. A un signe du colonel et à ces mots : « un chirurgien, » l'activité revint à tous. Un homme fut ensuite envoyé à la ville pour chercher un chirurgien habile, connu de la famille. Le corps fut enlevé du brancard et porté dans une chambre ; les larmes des porteurs tombaient sur le corps de leur jeune maître chéri. Le colonel et moi nous suivions avec lenteur et tristesse. Je n'osais pas lever les yeux sur ce père infortuné, mais j'entendais les soupirs profonds qu'il tirait avec la plus grande peine de sa poitrine.

Lorsque le corps fut déposé sur un lit, on employa, quoique sans espoir, tous les moyens dont on fait usage pour les personnes évanouies ou en

léthargie. On brossa les pieds, on frotta la poitrine, les tempes et le creux des mains avec des spiritueux. Le sang coulait encore lentement d'une blessure que le cornette avait à la tête ; on banda la plaie. Occupée des pieds, j'osai fixer sur le colonel, un regard interrogateur plein d'angoisse... mais je le détournai promptement en frémissant. Son teint était celui de la mort ; une convulsion avait contracté et défiguré ses traits. Ses lèvres étaient fortement serrées et ses yeux fixes.

Tout à coup, je sentis comme un léger tremblement parcourir les membres roidis, que mes mains touchaient. Je respirais à peine... Ce mouvement se renouvela ; je regardai de nouveau le colonel.

Il tenait une de ses mains fortement serrée contres a poitrine, l'autre était devant la bouche de son fils. Il saisit ma main, et la porta de ce côté... On sentait qu'une faible vapeur en sortait. Des pulsations imperceptibles se faisaient sentir aux tempes ; un soupir... premier signe du retour de la vie... sortit de la poitrine ; une légère coloration se répandit sur la figure. Le colonel leva les yeux vers le ciel ; ô avec quelle expression ! ô joie d'un père ! tu mérites d'être achetée par la douleur. Puissances célestes, abaissez vos regards rayonnants sur le cœur heureux d'un père ! ce spectacle est digne de vous.

Les yeux du blessé s'ouvrirent et se mirèrent dans ceux de son père, qui reposaient sur lui, avec l'expression de la plus grande joie, mais non pas dépouillée d'inquiétude. Les yeux du cornette restèrent ouverts un instant, puis ils se fermèrent. Le colonel effrayé porta de nouveau la main devant la bouche de son fils, pour s'assurer que la respiration continuait ; alors les lèvres pâles se remuèrent pour baiser la main paternelle, et une expression de paix, de réconciliation se répandit sur les traits du cornette. Il continua à rester immobile, les yeux fermés comme une personne assoupie ; sa respiration était faible, mais facile ; il ne fit pas de tentatives pour parler.

La prudente et tendre Hélène étant avec moi auprès du lit de sou frère, le colonel nous quitta pour aller chercher sa femme ; il me fit signe de le suivre ; je montai l'escalier eu courant, et me pinçai les joues afin de ne pas être pâle comme un messenger de mort. Sa Grâce, assise, immobile et les mains jointes, ne ressemblait pas mal, au clair de lune, à ces spectres de l'ancien temps qui se montraient silencieux dans les cercles de famille. Lorsque nous entrâmes, elle dit avec une angoisse contenue :

— Un malheur est arrivé. De quoi s'agit-il ? dites-moi... dites-moi tout...

»

Avec un calme admirable, une tendresse extrême, le colonel prépara sa femme au spectacle qui l'attendait, il chercha en même temps à lui présenter une consolation et une espérance, qu'il n'avait pas assurément au même degré. Ensuite, il la conduisit dans la chambre du malade. Sans dire une parole, sans former un son, sans verser une larme, la malheureuse mère s'approcha de son fils, qui me parut dans ce moment plus moribond que tout-à-l'heure. Le colonel était debout au pied du lit, et conservait encore sa contenance mâle et courageuse ; mais lorsqu'il vit sa femme poser doucement sa tête sur l'oreiller ensanglanté de son fils, et baiser les lèvres pâles de Charles, avec l'expression sans nom de toute la douleur de l'amour maternel : lorsque la ressemblance du fils avec sa mère, devint encore plus frappante sous les tristes ombres de la mort... alors, le colonel baissa la tête, cacha son visage dans ses mains, et pleura comme un enfant. Hélas ! nous pleurons tous amèrement. Il nous semblait que la lueur d'espoir qui venait de briller s'était éteinte, et il ne vint à l'esprit de personne, que Sa Grâce pût survivre à son fils.

Et cependant, chagrins, douleurs dévorantes de la terre, glaives aigus qui traversez l'âme... vous ne tuez pas. La semence merveilleuse de la vie peut se nourrir même du chagrin... elle peut, comme le polype, être coupée en deux, se rejoindre, continuer à vivre... et à souffrir. Mères, épouses, filles, fiancées, sœurs éplorées, cœurs féminins que l'affliction atteint et déchire toujours profondément, vous rendez témoignage à cette vérité. Vous avez vu mourir vos bien aimés... vous avez cru mourir avec eux... et vous vivez cependant encore... vous n'avez pu mourir. Mais que dis-je ? si vous vivez si vous avez : pu vous résigner à vivre... c'est parce qu'un souffle venu d'en haut, a répandu la consolation et la force dans nos âmes. Puis-je en douter et penser à toi, noble Thilda R..., fiancée désolée du plus généreux des hommes. Tu avais reçu son dernier soupir, avec lui tu perdais tout sur la terre, ton avenir était sombre et sans joie, et pourtant tu étais si résignée, si calme, si bienveillante, si bonne ! Tu pleurais, mais tu disais aux amis affligés qui prenaient part à ta peine : « Croyez-moi, la résignation n'est pas si difficile ! » On comprit alors qu'il y a des consolations que la terre ne peut donner. Et lorsque tu dis, en cherchant à maîtriser ta douleur : « Je ne veux pas l'affliger par mon chagrin, » on ne pouvait douter, que celui dont tu ne voulais pas troubler le bonheur au delà du tombeau, ne fût près de toi, ne t'environnât de son amour pour te consoler et te fortifier.

« Elle vit un ange au ciel qui la fortifiait. »

Honneur à vous qui souffrez avec patience ! vous révélez le royaume de Dieu sur la terre, et nous montrez la route du ciel. Nous voyons s'élancer de la couronne d'épines posée sur votre tête, des roses éternelles.

Mais je reviens à l'inconsolable mère, que le premier coup inattendu du malheur avait vaincue. Elle se remit — pour traverser une longue période d'épreuves ; car son bien aimé hésita longtemps entre la vie et la mort. Sa Grâce manquait de la force et de la présence d'esprit nécessaires, pour le soigner convenablement. Sans Hélène, sans le colonel, sans (j'ai honte de le dire) sans moi. Mais nous y étions tous, c'est pourquoi et par la grâce de Dieu, le cornette conserva la vie.

Dans les moments de chagrin, d'oppression, toutes les âmes se réunissent. Quand l'ouragan des malheurs nous atteint, nous nous serrons les uns contre les autres, et c'est presque toujours lorsque les larmes de la douleur les arrosent, que les plus belles fleurs de l'amitié et du dévouement croissent. Dans la famille un malheur commun efface presque toujours les petites altercations, les mésintelligences, pour réunir les esprits sur un point, l'intérêt commun. C'est surtout quand la mort menace un membre chéri, que tout désaccord cesse. Les sentiments en harmonie entre eux, quoique tristes, touchent seuls les cœurs ; toutes les pensées se réunissent et forment une guirlande de pavots pacifiques, au centre de laquelle repose le malade bien aimé.

Après l'accident du cornette et pendant le cours de sa maladie, toute tension et gêne disparurent du sein de la famille H... ; les soins, les sentiments, les pensées se rapportaient au cornette, et lorsque sa vie fut hors de danger, lorsqu'il commença à entrer en convalescence, on sentit (et avec quelle vivacité !) l'attachement qu'on avait pour lui, et le besoin inexprimable, de se rendre heureux les uns et les autres. Comme on craignait d'obscurcir le ciel qui s'éclaircissait !

Rien de plus touchante voir que... mais je ne puis comprendre pourquoi je tiens tant aujourd'hui à être sentimentale, à faire pleurer mes lecteurs, à l'occasion de mon chagrin ou de ma joie ? — Ne tombe-t-il pas assez de larmes inutiles dans les urnes de la sensibilité ? Ne dirait-on pas que j'ai été extrêmement inquiète au sujet de la famille H... ?

Faisons, pour nous distraire, une visite fugitive à la famille D... et voyons si elle nous amusera davantage. Par la puissance de ma baguette magique (la plus détestable plume d'oie de la terre), je vous transporte ainsi que moi pendant un instant à

LOEFSTAHOLM.

Le déjeuner est servi, la table, entièrement garnie de convives, est couverte de bols : on propose des santés.

— Le diable m'emporte ! » dit une voix (mon lecteur la reconnaît peut-être), « j'ai envie de boire encore une fois jusqu'au fond du verre, à la santé de mademoiselle Éléonore. »

Sa voisine, rouge comme une pivoine et fort sémillante, dit :

— Qu'en pensera Julie H... ?

— Julie H... ? je m'inquiète peu, le diable m'emporte, de ce que pense Julie H... Elle verra comment avec des caprices, on arrange ses affaires ; il se pourra, le diable m'emporte, que je lui renvoie un beau jour sa bague de fiancée.

— A ta santé, Arvid ! » cria le lieutenant Ruttelin ; « à la santé des hommes indépendants.

— Et à celle de leurs amis ! » cria le petit Byron. « Je voulais dire leurs amies, » dit-il bas à Éléonore, « mais c'était impossible à cause de la rime — tu comprends.

— Oui, et peu importe, » répliqua Éléonore.

— Lieutenant Arvid ! lieutenant Arvid P... j'ai l'honneur de boire à votre santé ! » s'écria M. D...

— Moi aussi, moi aussi ! » s'écrièrent plusieurs voix.

— Remplis le verre de ton voisin, Éléonore !

— Messieurs, je propose la santé de la fiancée du lieutenant Arvid... qu'elle s'amende, et pense à ce qui peut la rendre heureuse, que le lieutenant Arvid rentre en grâce auprès d'elle.

LE CHŒUR.

Oui qu'elle...

UNE VOIX.

Messieurs le diable m'emporte. Messieurs, c'est une chose, le diable m'emporte, dont je me soucie très peu. J'ai fort envie de ne pas lui rendre

ma bienveillance... je... mais... mais, de... oui, de lui renvoyer sa bague... le diable m'emporte.

LE CHŒUR.

— A la santé des hommes indépendants ! à la santé du lieutenant Arvid.

— Et à la santé des jeunes personnes sans caprices, de mon Éléonore et de ses sœurs ! » s'écria M. D...

LE CHŒUR.

— A leur santé, à leur santé ! »

Le petit Byron ne manqua pas de trouver, en faisant une grimace, un mot qui rimait avec santé.

IX. Un thé et mi souper.

J'ai eu l'honneur, à l'instant, d'offrir un déjeuner à mes lecteurs, je les prie maintenant, d'accepter un souper. Allons, allons, ne vous effrayez pas ! le souper ne sera ni grand, ni joli, il ne ressemblera pas à une réception de Son Excellence *L'Ennui*, et ne vous forcera pas de veiller jusqu'après minuit.

Je mets la nappe sur une petite table ronde, dans le cabinet bleu du château de Thorsborg. Au milieu de la table, Hélène a placé une grande corbeille remplie de raisins et l'a entourée d'astrées, de giroflées et autres fleurs, que les pâles rayons du soleil d'automne colorent encore. La belle couronne de Bacchus est environnée de ces mets simples, dont il est parlé dans le conte de Philémon et Baucis, comme dans toutes les idylles où il est question de souper. Je ne prodiguerai donc pas mon papier à l'énumération du lait, de la crème et autres mets honorables ²⁵ cependant, Sa Grâce ne me pardonnerait peut-être pas de garder le silence sur un plat chargé de rayons de miel d'où découle un suc aromatique, et une grande tarte aux prunes (Sa Grâce elle-même y a mis la main). Cette tarte est friande au delà de tout... Le colonel soutint cependant, après en avoir mangé un petit morceau, qu'elle pesait sur son estomac ; mais, comme Sa Grâce le dit avec un peu de mécontentement : « On ne sait pas quelquefois ce qui pèse sur les gens ; les hommes ont tant d'idées bizarres ! »

Dans cet instant, pour lequel je réclame l'attention du lecteur bienveillant, Sa Grâce finissait d'essuyer pour la cinquième fois, sur le bouchon d'une carafe, une tache qui fut enfin reconnue adhérente au verre, et malheureusement inamovible. Dans cette pièce, faiblement éclairée, se réunirent Julie (sans sa bague de fiancée), le professeur L... le précepteur avec ses disciples, et enfin, on vit entrer, conduit par son père et Hélène, le cornette Charles, qui se joignait pour la première fois, depuis sa chute de cheval, au cercle du soir de sa famille. Sa Grâce alla au devant de lui, les yeux pleins de larmes, l'embrassa et ne se donna point de repos, qu'elle ne l'eût assis sur le canapé, entre elle et son mari, et appuyé contre de moelleux coussins ; elle en avait aussi placé autour de la tête du convalescent, d'une manière qui ne pouvait être durable qu'à l'aide de

chérubins ailés. Aussi le colonel, avec une sorte de malignité et quelques, aïe ! » laconiques, fit tomber les coussins à droite et à gauche. Sa Grâce assurait que le colonel soufflait dessus. Lorsqu'elle les eût arrangés à peu près comme elle l'entendait, Sa Grâce s'assit en silence, et contempla avec un sourire tendre et mélancolique, le visage pâle de son fils ; des larmes, dont elle ne s'apercevait pas, roulaient lentement sur ses joues. Le colonel fixa sur sa femme un regard sérieux et doux, jusqu'au moment où son expression l'eut rappelée à elle-même. Sa Grâce maîtrisa de suite son émotion, afin de ne pas troubler le calme de son malade chéri.

Rien n'était joli comme de voir les petits patauds, les yeux pleins d'appétit et la bouche entre ouverte, porter à leur frère malade les bonnes choses servies par Hélène, et la peine extrême qu'ils avaient à se séparer de l'assiette où elles se trouvaient. Julie à genoux près de son frère, choisissait dans un plat qu'elle avait posé sur le canapé, les raisins les plus gros et les plus mûrs, quelle lui présentait.

J'avais fort envie de demander à M. L... « quel livre lisez-vous avec tant d'application ? » Il m'aurait répondu : « Julie, » ou bien avec un peu d'embarras, il l'aurait feuilleté pour chercher le titre du livre, ce qui aurait eu l'air assez suspect relativement à sa lecture.

Dans les regards de la majeure partie de cette petite société, il y avait ce soir là quelque chose de tout à fait inaccoutumé, une tension, une vivacité, en un mot ce qu'on voit briller dans les yeux des enfants lorsqu'ils attendent la veille de Noël, l'arrivée des cadeaux.

Le cornette seul était abattu, silencieux ; l'expression indifférente et faible de ses yeux, annonçait un cœur sans joie ; et quoiqu'il répondit avec amabilité et douceur à toutes les marques d'affection qu'on lui donnait, son sourire était si triste, que des larmes vinrent derechef humecter les yeux de Sa Grâce.

Le précepteur cherchait dans l'intervalle, quelqu'un pour faire une partie d'échecs. Il avait plus d'une fois, placé et replacé les pions sur l'échiquier ; il avait toussé au moins sept fois, pour inviter les adversaires à se présenter. Mais aucun combattant ne paraissant, il se mit lui-même en recherche pour en trouver et les défier. Le professeur L... qui se vit menacé le premier, mit le nez si sérieusement dans son livre que le précepteur n'eut pas le courage de faire une tentative de ce côté, et se tourna vers Julie — elle s'envola à L'autre bout de la chambre. Il fit ensuite un mouvement vers Hélène —

mais elle était tellement occupée à servir ! Alors il marcha d'un air résolu, droit de mon côté.

— Il faut que j'aie vu s'il fait clair de lune ce soir. » (Nous étions à la fin du dernier quartier).

Le pauvre précepteur finit par jeter avec un profond soupir, les yeux sur les petits patauds occupés de la tarte dans ce moment ; il les exhorta à en finir bientôt, parce qu'il se proposait de leur enseigner la marche des échecs.

Le colonel qui soufflait sur son thé et observait en riant les mouvements de cette petite société, éleva maintenant la voix, et dit en appuyant sur chaque mot d'une manière spéciale.

— On m'a raconté aujourd'hui que notre voisin, le lieutenant Arvid P... cherchera (et trouvera) auprès de mademoiselle Éléonore D... à se consoler de l'inconstance d'une autre jeune personne ! »

Oh ! comme Julie rougit ! M. L... laissa tomber son livre.

— Je pense, » continua le colonel, « que ce mariage sera convenable. Éléonore D... est, je crois, une jeune personne sensée, qui a de la tenue et sait prendre les autres par leur bon côté. Arvid est un parti avantageux pour elle ; Éléonore est également un parti avantageux pour Arvid. Je leur souhaite tout le bonheur possible.

— Et moi aussi, » dit Julie à demi-voix.

Elle se glissa auprès de son père, tant elle était ravie de trouver dans ces paroles, l'approbation de sa rupture avec Arvid. Elle le regarda un moment avec une expression dans laquelle alternaient l'espoir, la joie, l'affection, le doute. Mais, quand les yeux si tendrement paternels du colonel se fixèrent sur elle, Julie lui passa les bras autour du cou, et lui donna plus de baisers que je n'en pouvais compter.

M. L... serra ses bras contre sa poitrine (dans le besoin probablement d'embrasser quelque chose), et contempla ce beau groupe avec un regard !... ô combien un regard est quelquefois éloquent.

— Donne-moi un verre de vin, » Béata ! « s'écria le colonel, je veux boire une joyeuse santé messagère de bonheur. Un verre de vin suédois bien entendu ! »

(Cher lecteur, il voulait dire de l'eau-de-vie préparée par moi. Pardon de cette petite vanterie.)

Je servis le colonel.

— A la santé, mon fils Charles ! » s'écria-t-il avec un regard rayonnant.

Au même moment, un mélodieux accord de harpe résonna dans la pièce voisine ; nous fûmes tous frappés comme d'un coup électrique, et une sorte d'illumination brilla dans tous les yeux. Le sornette voulut se lever ; il fut retenu par son père qui avait passé un bras autour de lui, tandis que Sa Grâce, troublée par l'émotion visible et violente de son fils, répandait sur lui de l'eau de Cologne à profusion. A ce premier accord de harpe en succédèrent d'autres. Comme ces parfums qui s'exhalent pendant une chaude matinée de printemps, ainsi se succédaient de belles et suaves mélodies ; elles pénétraient d'une manière si bienfaisante jusqu'au fond du cœur, que les cordes de cette harpe semblaient ébranlées par les doigts d'un ange. A ces sons, s'en joignirent bientôt de plus ravissants encore. Une voix de femme, jeune, pure, délicieuse, d'abord un peu tremblante, mais qui ne tarda point à s'affermir et à devenir de plus en plus expressive, chanta ce qui suit :

« Te souviens-tu de l'instant où ton cœur rencontra un cœur et fut heureux ? La flamme de l'amour brûla magnifiquement, elle éclaira le champ de la vie.

Elle était délicieuse, resplendissait partout, et l'Univers était beau. Dans son ravissement, chaque pensée portait vers le ciel sa reconnaissance et sa prière.

Une heure vint, heure à mère ! mon âme fut arrachée à ton âme, et de nos lèvres s'échappa un douloureux et tremblant adieu !

Adieu toute la joie que me donne la terre ; adieu toute félicité ! O mon ami, ne t'afflige plus, le mal est réparé !

Celle que tu aimes est près de toi ; elle te sourit avec ravissement, et te dit à demi-voix « je suis à toi pour toujours, nous ne serons plus séparés. »

Que faisait le sornette ? Le bonheur, la joie brillaient dans ses yeux. Ses pieds s'agitaient, il tendait les bras ; mais retenu par la main, les prières et les regards de son père, il ne pouvait se lever du canapé. Son agitation diminua pendant le chant ; une félicité calme semblait s'emparer de son âme, et il levait les yeux au ciel avec une expression qui paraissait le lui montrer ouvert.

Sa Grâce qui était sortie, revint à la fin du chant, en tenant par la main la délicieuse chanteuse... Hermina, belle comme un ange. Le colonel se leva, alla au devant d'elle. C'est avec une tendresse paternelle vraie, qu'il serra dans ses bras la ravissante jeune fille, et la présenta solennellement à la compagnie, comme sa quatrième fille chérie.

Que personne n'en veuille au cornette s'il ne se leva pas de suite pour se jeter aux pieds de sa bien aimée. Il ne le pouvait pas, en vérité ; l'immense félicité qu'il éprouvait, surpassait ses forces affaiblies, il fut pris d'un court évanouissement, quand il vit entrer, conduite par sa mère, l'être chéri qu'il croyait avoir perdu pour toujours. C'est alors que Sa Grâce répandit sur lui tout son flacon d'eau de Cologne.

Lorsque le cornette ouvrit les yeux, il rencontra ceux d'Hermina, qui pleins de tendresse et de larmes reposaient sur lui. Le colonel prit les mains des jeunes amants et les unit. Pas un mot ne fut prononcé, mais ces yeux remplis d'amour et de bonheur, pétaient bien plus éloquents que les paroles.

CHŒUR PRÉSUMÉ DE MES LECTEURS.

— Mais d'où vient ? pourquoi ? Quand ? Comment cela s'est-il fait ? »

Je vais avoir l'honneur de vous en donner, avec ordre et méthode, comme doit le faire une conseillère de ménage,

L'EXPLICATION.

Lorsque une gelée est presque à point, on y jette du blanc d'œuf, pour, techniquement parlant, la clarifier ²⁶. De même, quand un roman, une petite narration, mélange de même espèce approche de sa fin, on y ajoute une explication pour lui enlever sa partie trouble ; et celle-ci a presque toujours un bon nombre des qualités du blanc d'œuf, c'est à dire qu'elle est coriace, collante, transparente et assez fade.

Je vois d'ici les grimaces, auxquelles mon chapitre sur le blanc d'œuf, donne naissance ; j'en suis moi-même un peu inquiète et troublée, comme de tout ce qui lui ressemble. Je crois donc qu'au lieu d'employer mes propres paroles, je ferais mieux de communiquer à mes lecteurs, une ; conversation qui eut lieu pendant un bel après-midi de novembre, entre mesdames D... et Mélander. Cette dernière était la feuille d'annonces et de nouvelles de la contrée. Afin de vous prémunir contre les erreurs et les

suppositions de ces deux dames, j'introduirai sur la scène, à leur insu, un souffleur, c'est à dire un souffle de l'esprit de vérité. Soit qu'il passe sur le champ de l'histoire universelle, ou à travers la plus petite fente de la porte de la vie journalière, c'est un auxiliaire important que nous achetons toujours bien cher. Mon souffleur diffère de celui de notre théâtre royal, en ce qu'il ne souffle point les acteurs, mais l'auditoire, pour le remettre dans la bonne voie. Mais venons au fait.

La scène est à Loefstaholm, dans le cabinet de madame D....

(Madame D... prend son café de l'après-midi. Madame Mélander entre.)

MADAME D....

Enfin, ma chère, enfin vous voilà... soyez la bienvenue, je vous ai attendue au moins une demi-heure... le café est presque froid... je serai obligée de le faire réchauffer,

MADAME MÉLANDER.

C'est inutile, Votre Grâce.... chaud ou froid, il sera toujours bon pour moi.

MADAME D... (*tandis qu'elle verse le café.*)

Eh bien ! ma chère... qu'y : a-t-il de neuf ?

MADAME MÉLANDER.

Je suis maintenant au courant de tout, Dieu merci !... encore un peu de sucre, s'il vous plaît.

MADAME D...

Racontez, racontez vite. J'ai ouï dire que la petite mijaurée de la forêt là-bas... Hermina, a été accueillie comme un enfant de la famille, par les propriétaires de Thorsborg... qu'elle est fiancée au cornette Charles, et que la noce ne tardera point à se faire.

LE SOUFFLEUR.

Dans trois ans seulement, dit le colonel ; il faut que le cornette voyage et voie le monde auparavant. Sa Grâce veut qu'Hermina apprenne à conduire un ménage suédois ; trois années sont nécessaires pour acquérir cette science.

MADAME MÉLANDER.

Il m'a semblé entendre parler fort près de nous ; sommes-nous seules ?

MADAME D...

Pas un chrétien ne peut nous entendre.

MADAME MÉLANDER.

Je vais, alors, vous raconter une terrible histoire... mais... je ne voudrais pas qu'on dît qu'elle vient de moi.

MADAME D.

Pas une âme ne le saura. *(Le souffleur siffle.)*

MADAME MÉLANDER.

Eh bien ! voici la chose. Dans le commencement, en pays étranger, la baronne K... était mariée à un noble suédois, appelé... c'est quelque chose en Stjern et en eut une fille... précisément la jolie Hermina, dont le père et la mère ne s'inquiétaient guère, car ils auraient voulu avoir un fils. Il paraît que la pauvre enfant a passé de mauvais jours chez ses parents. Eh bien !... dans l'intervalle le baron K... arrive en pays étranger, en Thalie ou un nom de ce genre... et voit la belle femme... mère d'Hermina... il en devient amoureux, fou ; elle s'éprend de lui au même degré... Son mari le découvre... il en résulte un tapage épouvantable dans la maison, et les deux messieurs se battent à coups de poing.

LE SOUFFLEUR.

En duel.

MADAME MÉLANDER.

Le baron K... fut obligé de quitter le pays et revint en Suède, où il vécut d'une manière impie. Il jouait, se livrait à toute sorte d'excès, de manière que ses affaires en furent complètement dérangées. Alors il apprend que le mari de la belle dame est mort ; il se, met promptement en route, avec l'espoir d'avoir une belle femme, et avec la belle femme de l'argent pour payer ses dettes. Il demande la main de la veuve ; elle l'accorde, se marie secrètement avec le baron, dans l'espoir que plus tard son vieux père lui pardonnera... Mais celui-ci, riche et de haute naissance, devient furieux, il déshérite sa fille. Les nouveaux-mariés n'avaient pas même une aumône pour vivre en pays étranger. Ils vinrent ici. A la même époque, une maison de commerce, dans laquelle le baron avait placé le reste de sa fortune, fit banqueroute... Les créanciers accourent de tous côtés... et le baron contraint de se cacher pour les éviter, vint habiter la petite maison de la forêt, et ne voulut voir ni chien ni chat. Quand le hasard y amenait du monde, il devenait méchant comme un taureau furieux, et entraînait dans une grande colère contre sa femme, qu'il accusait d'avoir attiré ces personnes. Il paraît que leur existence était malheureuse et misérable...

MADAME D...

Mais comment le cornette y est-il allé ?

MADAME MÉLANDER.

Dieu le sait !... je n'ai pu le découvrir... mais il vint... et les deux jeunes gens se prirent l'un pour l'autre d'une belle passion. Le beau, le riche Gensérie tomba dans le même filet, il devint amoureux aussi de la petite Hermina.

MADAME D...

C'est incompréhensible ! elle n'est pas jolie... point de fraîcheur, de couleur...

MADAME MÉLANDER.

On ne peut assurément la comparer à mesdemoiselles D... C'est un radis à côté d'une betterave.

MADAME D... (*piquée.*)

Vous voulez, sans doute, dire des roses, Madame...

LE SOUFFLEUR.

Des pivoines.

MADAME MÉLANDER.

Oui, c'est cela précisément... où en étais-je ? M'y voilà. Eh bien, le cornette partit, et fut absent tout l'été. Genséric venait continuellement chez madame K... faisait l'aimable, et un beau jour, il demande Hermina en mariage, et... comment trouvez-vous cela ? Hermina n'en veut pas... elle donne un refus positif. On dit, qu'il y eut alors un tapage infernal dans la maison.

MADAME D...

Cette jeune fille m'a toujours paru romanesque jusqu'à l'extravagance.

MADAME MÉLANDER.

En automne, les créanciers du baron découvrent sa retraite, veulent de l'argent, et le menacent de la prison. Il paraît que, pendant l'été, le baron a résidé secrètement à Stockholm, qu'il a joué et gagné de quoi soutenir le ménage et faire prendre patience aux créanciers. Mais tout à coup la fortune tourne, et le baron se trouve dans un terrible embarras. Il fit alors un redoutable serment, et dit à Gensérie : « Payez de suite pour moi dix mille

rixdalers ; et Hermina sera votre femme. » Genséric répondit : « Aussitôt qu'elle sera ma femme, je paierai la somme demandée. » Le baron, pour forcer Hermina à dire oui, commence par l'effrayer. Mais ce fut inutile. Il se jette ensuite à ses pieds et supplie ;... la baronne fait de même. La jeune fille pleura et dit seulement « accordez-moi encore trois jours. » Ses parents ne le voulaient pas, mais ils furent obligés de céder. Et pendant ces trois jours, Hermina écrivit au cornette d'arriver au plus vite.

LE SOUFFLEUR,

Ce n'est pas cela tout ; à, fait.

MADAME MÉLANDER.

De payer cette somme et qu'elle serait sa femme.

LE SOUFFLEUR.

Elle n'écrivit pas cela.

MADAME D...

Quelle intrigante !

MADAME MÉLANDER.

Assurément... Le cornette accourt hors de lui dans sa famille, demande de l'argent à son père... le colonel refuse.

MADAME D...

Le bonhomme passé pour avare. Le reste je le sais. Il y eut une dispute entre le père et le fils. Madame H... survint ; ils se dirent réciproquement des sottises...

LE SOUFFLEUR.

C'est faux !

MADAME MÉLANDER.

Oui, il y eut une véritable querelle de famille. Le cornette partit furieux. Il arrive à la maison de la forêt, trouve les oiseaux envolés, devient presque fou, chevauche çà et là toute la journée, et rencontre enfin une personne de connaissance qu'il défie.

LE SOUFFLEUR.

C'est faux !

MADAME D..

Et on le rapporta comme mort pendant la nuit chez ses parents. — Mais où sont allés monsieur et madame K... ?

MADAME MÉLANDER.

Voilà ce qui s'est passé. Des personnes vinrent pour arrêter le baron K... Lui et sa femme accablèrent Hermina de supplications — dans son angoisse elle consentit à tout. Genséric parla aux créanciers, promit de les payer dans quelques jours. Ensuite il conduisit Hermina à Stockholm pour faire publier les bans en une seule fois le dimanche suivant, et se marier immédiatement après. Tout devait se faire secrètement et avec promptitude, car chacun et surtout Genséric, avait peur du cornette.

MADAME D...

Mais comment se fait-il que la noce n'ait pas eu lieu ?

MADAME MÉLANDER.

Hermina tomba malade et devint presque folle, comme Clémentine dans Grand son (le roman que vous savez), et elle fut sur le point de se suicider.

LE SOUFFLEUR.

C'est faux !

MADAME D...

Quelle impiété !

MADAME MÉLANDER.

Alors sa mère s'inquiéta et envoya chercher le colonel H... qu'elle avait beaucoup connu autrefois.

LE SOUFFLEUR.

C'est faux, faux, c'est faux !

Comme des trois interlocuteurs, c'est le souffleur qui paraît le plus au courant de la pièce (probablement parce qu'il en tient le manuscrit), nous le ferons paraître seul sur la scène, pour nous rendre compte de la critique qu'il se permet d'un ton si capable, en accusant les autres de fausseté.

LE SOUFFLEUR.

Messieurs et Mesdames ! voici comment les choses se passèrent. Les souffrances morales contre lesquelles Hermina luttait depuis longtemps, lui occasionnèrent en effet pendant les trois jours décisifs, une sorte de folie calme, dont ceux qui l'entouraient s'effrayèrent. Genséric, ayant appris à Stockholm, combien les affaires du baron étaient désespérées, et voyant clairement la répugnance d'Hermina pour lui, se relira de la partie. Il disparut tout à coup, sans qu'on sût la route qu'il avait prise. Le baron ne tarda point à reconnaître que rien ne pouvait le sauver de sa ruine, et résolut de s'enfuir. Sa femme prit la résolution de l'accompagner. C'est dans ce moment, où il ne leur restait plus d'espérance, qu'une étoile nouvelle se leva pour ces malheureux époux, — ils se rapprochèrent, pleurèrent ensemble, étendirent le voile de l'oubli sur le passé et promirent de se soutenir mutuellement dans leur pénible course. Leur ancien amour se ranima et leur fit pressentir que s'ils conservaient ce feu, même au comble

de la pauvreté, ils pourraient jouir de quelque félicité. Le cœur de la baronne, dont la glace semblait fondue par le malheur, saigna pour Hermina et frémit du sort qui l'attendait, en vivant avec ses malheureux parents en proie au besoin et à la misère. Un soir qu'elle contemplait cette belle enfant, pâle à force de chagrin et assoupie, elle sentit ses entrailles s'émouvoir et comprimant son orgueil elle prit la plume pour écrire les lignes suivantes à Madame H...

« Une mère au désespoir, invoque la miséricorde d'une mère. Dans moins de vingt-quatre heures, je quitterai Stockholm pour m'enfuir de la Suède. Je ne puis, ni ne veux emmener ma fille avec moi ; je ne veux pas qu'elle devienne la proie de la misère, car c'est au devant de la misère que je vais. Votre respectable caractère, la bonté que j'ai vu moi-même briller sur votre visage, me donnent la force de vous adresser une prière. Oh ! que ne pouvez-vous l'entendre prononcer par mes lèvres tremblantes ! si vous pouviez voir mon cœur maternel déchiré et repentant, vous m'exauceriez. Accueillez, accueillez mon enfant dans votre maison, dans votre famille. Prenez mon Hermina sous votre protection — prenez-la comme femme de chambre de vos filles ; la descendante des marquis Azavello doit pouvoir convenir à ces fonctions. Elle est *maintenant* faible et malade, faible de corps et d'esprit, presque propre à rien... mais ayez patience avec elle... Hélas ! je le sens, je deviens amère, et je devrais être humble. Si vous voulez me sauver du désespoir, accourez, accourez ici comme un ange consolateur, et pressez dans vos bras ma malheureuse enfant. Alors je vous bénirai, je prierai pour vous. Oh ! puissiez-vous ne jamais connaître un moment aussi amer que celui-ci !

EUGÉNIE A...

Madame H... reçut cette lettre quelques jours après l'accident de son fils. Elle la montra au colonel. Tous deux se rendirent à Stockholm de suite — et revinrent avec Hermina. Ils lui témoignèrent de ce moment une tendresse de père et de mère ; et dans cet. élément de paix et d'amour, la jeune fille ne tarda point à refleurir, à devenir aussi belle qu'heureuse.

Éloigne-toi, souffleur, pour céder la place à Béata qui me paraît pressée de parler.

Il est peu de personnes qui aiment les rôles muets sur le théâtre de la vie. Chacun veut s'avancer pour dire quelque chose, quand ce, ne serait que

pour dire : Je me nomme Pierre, ou bien je m'appelle Paul, regardez-moi. » Ne voulant pas avoir l'injustice de paraître plus modeste que je ne le suis, je me mets en scène de nouveau, et je dis : « Écoutez-moi. »

Le baron K... et sa femme disparurent tout à coup de la Suède. Ils dirigèrent leurs pas vers l'Italie, où la baronne voulait faire encore une tentative pour apaiser son père. L'un et l'autre s'attendaient à lutter pendant ce voyage, avec toutes les difficultés que le besoin et la pauvreté traînent à leur suite, mais il en fut autrement. En plusieurs endroits de la route, ils furent, à leur grande surprise, l'objet des prévenances de personnes qui leur étaient entièrement inconnues. Dans plusieurs villes, de l'argent se trouva à leur disposition ; — un bon ange semblait les suivre et veiller sur eux ; la baronne l'écrivit à sa fille.

— Tout cela est l'ouvrage de mon mari, me dit un jour Sa Grâce avec une expression rayonnante de fierté, de tendresse et de joie. Le baron K... a été son ennemi dans sa jeunesse, et lui a attiré plusieurs injustices. Quoique depuis lors ils n'aient eu aucune relation ensemble, je sais que mon mari n'a pas oublié les torts du baron — car il ne sait rien oublier, mais c'est ainsi qu'il se venge.... C'est un homme généreux ; que la bénédiction de Dieu repose sur lui. »

J'ajoutai : « Amen ! »

X. Dernière scène.

Août 1830

Madame Bobina Bult, veuve du pasteur de ce nom, est dans sa carriole de voyage ; ses mains fermes tiennent les guides et le fouet. Autour d'elle, il y a beaucoup de provisions emballées dans des sacs et des tinettes — au milieu desquels se trouve son amie Béata.

La soirée d'août était chaude et belle, la route excellente, le cheval joyeux, et cependant les choses paraissaient aller mal pour madame Bobina. Elle avait devant sa carriole, un jeune paysan qui conduisait un chariot pesamment chargé, et semblait avoir pris la résolution de mettre sa patience à l'épreuve en n'allant qu'au pas et en nous empêchant de passer. Si nous tournions à droite il tournait à droite ; allions-nous à gauche pour le dépasser, il faisait le même mouvement. En outre il chantait à gorge déployée les chansons les plus désagréables pour nous, se retournait souvent pour nous regarder, et riait d'une manière méprisante. Je levai les yeux vers madame Bobina Bult, car je suis, (Dieu me soit en aide) de petite stature, tandis qu'elle est grande, droite, solide comme un mât. Je vis sa lèvre inférieure avancer d'une manière qui, je le savais, annonçait la colère : je vis son menton et le bout de son nez se teindre d'un rouge foncé, et ses petits yeux lancer les flèches du dépit. Plusieurs fois, nous avons eu recours aux paroles bonnes ou fâchées pour exhorter ce garçon à nous laisser la route libre, mais inutilement. Madame Bobina se mordit les lèvres, me donna les guides à tenir, sauta à bas de la carriole, fit quelques grands pas, se trouva auprès de notre persécuteur et le descendit de son chariot, avant qu'il eût eu le temps de penser seulement à lui résister. Elle lui donna, avec le manche solide de son fouet, quelques coups sur le dos, en lui demandant s'il voulait faire des excuses ou éprouver encore la force de son bras ? selon toute probabilité il connaissait suffisamment la force peu commune de madame Bult, car il devint tout à coup humble, repentant, et promit tout ce qu'on voulut. Madame Bobina lui permit alors de se relever, lui fit un court mais énergique sermon ; la péroraison en fut si belle qu'elle me toucha, madame Bult elle-même était émue et le jeune garçon également ; il essuya ses yeux avec le bord de son chapeau.

— Je vois, » dit madame Bult en finissant, « que tu es de la paroisse d'Ominne ; ton père est malade depuis longtemps. Tu peux venir me trouver à Læfby demain dimanche, et je te donnerai quelque chose pour ton père. »

Nous avançâmes maintenant sans obstacles ; mais nous nous arrêtâmes plusieurs fois. Ici nous allâmes au secours d'une vieille femme qui avait versé avec sa charge ; ailleurs madame Bobina descendit pour dégager avec beaucoup de peine, un porc qui s'était embarrassé dans une barrière, et dont les lamentations peu harmonieuses pénétraient jusqu'au fond du cœur.

Au coucher du soleil, nous vîmes ses rayons saluer Læfby. De minces collines de fumée s'élevaient en tournoyant de la cheminée des cabanes, se répandaient dans l'air pur du soir et formaient en se réunissant, un nuage léger et transparent, qui planait comme un voile rosé au dessus du village. Ses chaumières propres, ses jardins verts, son ruisseau limpide et murmurant, offraient un aspect agréable, tandis que nous descendions une longue colline, qui se divisa bientôt en deux bras, dont l'un portait notre domicile, situé à une cinquantaine de pas du village.

Les vaches rentraient en longues files du pâturage, et faisaient résonner leurs grelots en beuglant pacifiquement. On entendait les trompes ; de jeunes garçons chantaient d'une voix claire et retentissante à laquelle se mêlait le son des cloches, qui souhaitaient une bonne nuit à la semaine écoulée, et annonçaient le jour du repos. La physionomie de madame Bobina s'éclaircit et devint solennelle. Tout le monde la saluait avec affection et respect ; elle rendait le salut avec bonté à tous. Lorsque nous approchâmes de notre petite école, les enfants en sortirent en poussant des cris de joie ; ils l'embrassèrent avec une tendresse et un ravissement délirant. Des caresses et des pains d'épices furent distribués à tous.

Bien des occupations prirent maintenant le temps de madame Bobina. L'une des servantes venait de terminer son tissage, la seconde avait monté un autre métier ; il fallait examiner ces travaux. Un valet s'était fait une blessure à la jambe, et madame Bobina la pansa ; un petit garçon malade dans une maison du voisinage ne voulait pas rester tranquille (disait sa mère), qu'il n'eût vu madame Bobina. La discorde s'était mise entre deux époux, ils s'étaient battus... madame Bobina devait prononcer entre eux, etc., etc., etc.

Madame Bult parla d'abord avec tous les enfants de sou école, fit la prière avec eux, répandit des larmes avec un petit garçon bien repentant d'une grande faute commise dans le courant de la journée, exhorta un autre à se mieux conduire, donna des éloges à un troisième, les embrassa et les bénit tous ; puis elle alla remplir d'autres devoirs à l'extérieur. Lorsque onze heures sonnèrent, elle avait déjà bandé la plaie du valet ; bien grondé puis réconcilié les

époux désunis, consolé le petit garçon malade, etc., etc. Alors elle vint examiner les métiers, donner des ordres pour le lendemain ; elle mangea en courant deux pommes de terre cuites à l'eau avec un peu de sel ; elle alla ensuite à l'autre bout du village, pour donner à une mère malheureuse et malade qui l'attendait, des nouvelles satisfaisantes sur le retour de son enfant dans le chemin de la vertu.

Pendant ce temps j'étais dans ma chambre ; quatre petites filles au lit étaient autour de moi ; elles dormaient paisiblement, leurs joues rosées appuyées sur des draps blancs comme la neige.

Cette nuit d'août, calme et belle, était si chaude, qu'elle me permettait d'avoir la fenêtre ouverte. Le silence et le repos qui régnaient autour de moi, joints à la respiration facile des enfants endormis, avaient quelque chose de doux et paisible, et faisaient naître dans mon âme ces sentiments de mélancolie qui répandent le calme sur le présent et nous rappellent le souvenir des années écoulées. La lune, cette amie de mon enfance et de ma jeunesse se levait ; elle était pâle et regardait avec bonté, par dessus les bosquets de bouleaux, dans ma chambre. Sa lumière caressante se glissait sur la paupière des enfants, puis sur un visage que la vie avait décoloré... sur une poitrine dont les années n'avaient pu calmer les sentiments. Oh ! comme ils planaient d'une manière indéfinissable sur ces doux rayons, les souvenirs chéris, tristes et gais de ma vie passée, avec quelle clarté ils sortaient de la nuit ! avec quelle vivacité, quelle chaleur, ils pénétraient jusqu'à mon cœur ! Toutes les personnes avec lesquelles j'avais eu des rapports pendant ma vie, et qui m'étaient devenues bien chères, semblaient se réunir autour de moi, et exercer de nouveau leur influence, par leurs paroles et leurs regards. La famille H..., dont j'étais séparée depuis près d'un an, se rapprocha tellement de moi dans cet instant, que je croyais pouvoir parler à ses membres aimables, leur demander comment tout allait chez eux... s'ils se rappelaient de moi... s'ils étaient heureux ?... oui... si ?... car je n'avais pas reçu depuis longtemps, le moindre signe de souvenir, pas une ligne, pas un mot. Une crainte enfantine d'être oubliée... le sentiment de n'appartenir à personne... d'être si peu de chose pour des individus que l'on estime et chérit... s'empara un instant de mon cœur. Je ne pus m'empêcher de pleurer... et je tenais encore mon mouchoir devant les yeux quand madame Bobina, qui m'avait vue de la cour, entra. Elle me questionna sérieusement comme une personne qui veut aller au fond des choses, et j'avouai humblement ma faiblesse. Elle me la reprocha avec fermeté, m'exhorta à avoir de l'énergie, m'embrassa, avec la tendresse d'une mère, me pria de me coucher de suite, et de conserver pour l'amour d'elle une santé chancelante depuis longtemps.

Elle me laissa, mais je n'obéis pas encore à ses injonctions. Je battis le briquet, j'allumai ma chandelle et me mis à écrire des sentences morales... pour mon usage, J'entendis de la sorte l'horloge sonner minuit, puis minuit et demi. Alors il y eut tout à coup du mouvement dans la maison ; quelqu'un monta l'escalier qui conduisait à ma chambre, ma porte s'ouvrit doucement et madame Bobina Bult, en bonnet de nuit et pantoufles, avec sa couverture sur les épaules, parut : ses yeux étincelaient de joie. Elle tenait à la main une épaisse lettre qu'elle me tendit.

— C'est de la famille H... de la famille H... » dit-elle à demi-voix, « je ne voulais plus attendre le messager de la ville... mais comme j'allais me coucher, je l'entendis venir. J'eus un pressentiment ! Bonne nuit, bonne nuit ! que Dieu te donne de la joie ! »

Et madame Bobina était partie.

J'eus de la joie, la lettre était de Julie. La voici :

13 août 1830.

« C'est une petite femme de pasteur qui t'écrit. Depuis deux mois je ne suis plus Julie H... mais Julie L... Je n'ai pas eu le courage de l'écrire plus, tôt. J'ai eu la tête tournée et le cœur fort troublé pendant quelque temps ; les causes les voici. Premièrement le respect immense que j'avais pour mon cher époux... je ne savais, en vérité, comment m'y prendre dans mon admiration pour le professeur L... Le sentiment de mon infériorité, et mon précieux amour-propre, ne voulaient à aucune condition que Julie H... comment dire ? fut dépréciée à ses propres yeux. Et puis... ce bienheureux ménage de campagne ! des vaches, des moutons, des œufs, du beurre, et un déluge de bagatelles... ensuite maman qui était inquiète et voulait m'aider, mais... enfin, peu à peu tout se trouva merveilleusement en ordre. Le petit dieu qui porte flèches et carquois, vint à mon secours. Mon bon L... était, je crois, plus empressé à me plaire, que je ne l'étais de lui être agréable... Oui, il était, et il est encore, Dieu merci, véritablement amoureux de moi. Quand je m'en suis aperçue, toute crainte a cessé, et j'ai repris courage. Les vaches, les veaux, les poules ont prospéré, tandis qu'un bon feu brûlait sous la grande marmite du ménage, et maman s'est calmée. Et mon mari ? ... tu comprends qu'il était content puisque je l'étais de lui.

Sais-tu Béata, ce que je dis soir et matin à Dieu, avec toute l'ardeur de mon âme ? « Seigneur, rends-moi digne de l'amour de mon mari, donne moi le pouvoir de faire son bonheur... » et beaucoup de pouvoir m'a été donné, L... est fort heureux, il le dit, et on s'en aperçoit. Si tu savais comme il a l'air joyeux et bien portant ! Je ne lui permets pas de se fatiguer, comme il le faisait autrefois, et il assure, qu'il pense et écrit avec plus de facilité et de force que par le passé. Je me garde bien de le déranger, quand il est dans son cabinet, occupé à lire ou à écrire. Lorsque je

veux le voir un instant (je t'assure, Béata, qu'il n'est pas laid), je me glisse doucement dans le cabinet, je fais une petite espièglerie à L... comme par exemple de poser une fleur sur son livre, de l'embrasser sur le front, et je me retire bien doucement. Quand je me retourne pour fermer la porte, je m'aperçois toujours que ses yeux m'ont suivie à la dérobée.

Du reste, je travaille à faire de moi une femme de pasteur véritablement estimable. Je veux qu'on puisse me citer comme le modèle des ménagères de la paroisse. Ne crois pas que j'oublie ou que je néglige mon extérieur ; ô non ! j'interroge très souvent le miroir ; sais-tu auquel je m'adresse de préférence ? ce sont les yeux de L... il est si agréable de se voir en beau.

O Béata ! combien notre nature s'ennoblit, quand elle est unie à un être estimé et vénéré à un si haut point, et qui est en même temps si bon ! Quel individu nul je serais devenue, quelle vie inutile j'aurais passée, si j'avais épousé Arvid ? Maintenant je me sens, avec une joie infinie, grandir chaque jour dans ma propre estime, et dans celle de mon mari. C'est un sentiment agréable que celui de l'amélioration.

Sais-tu qu'Arvid est marié depuis plus de trois mois ? Sa femme Éléonore D... est trop éveillée ; quant à lui, on serait tenté de dire que sa gaîté est contrainte. Je crains que son calme ordinaire ne soit un peu troublé. Pauvre Arvid ! Les jeunes époux donnent de temps à autre des festins, des fêtes. Le général P... passe (sans doute à dessein) tous les jours devant notre demeure avec son attelage blanc et sa bru, et un joli landau ; il passe lentement comme s'il conduisait le convoi de son bonheur... mais je donne la pâture à mes canards avec un cœur joyeux et content, je fais un signe de tête amical à Éléonore et... je rends grâce à Dieu, éternellement bon, de la part qu'il m'a faite.

Nous sommes à samedi soir, j'attends le retour de mon mari, j'ai dressé dans le berceau devant ma fenêtre la petite table de souper ; des asperges de notre jardin, de belles fraises et du lait, mets favoris de L... composent ce repas. Hermina Linnae, belle comme les anges, orne la table de fleurs. On ne peut se figurer combien elle est belle, bonne, aimable ! Elle nous a presque supplantés dans le cœur de nos parents, et cependant nous le lui pardonnons volontiers. Ah ! frère Charles, lu as trouvé une perle précieuse. Il va quitter incessamment les bords de la Méditerranée pour retrouver dans sa patrie bien aimée, le joyau de sa vie et l'enfermer dans l'huître de l'hymen. Hu ! comment cette idée étroite m'est-elle venue ? cependant je ne l'effacerai pas ; les rayons du soleil de l'amour sont les seuls qui pénètrent dans la demeure de la nacre. Charles nous écrit des lettres si gaies, si intéressantes ! son esprit devient un musée, Hermina y vivra, et sera en réalité une perle enchâssée dans de l'or ! Sais-tu ce qui est arrivé à mon frère ? Un soir, il s'endormit cornette et se réveilla lieutenant. N'est-ce pas charmant ?

Demain, ma famille chérie vient dîner chez moi ; ce sera un jour de fête.

Je t'ai dit combien je suis heureuse, et cependant je forme encore un souhait très ardent, dont l'accomplissement mettrait le comble à mon bonheur. Ma bonne amie, il y a ici, dans notre maison, une petite chambre, jolie, gaie, tapissée en vert, avec des rideaux blancs (précisément comme tu les aimes) ; la vue donne sur des prés où paissent avec délices de grosses vaches qui ont un lait excellent. Dans cette chambre, il y a une bibliothèque et c'est trop long à décrire ; viens et vois par toi-même ; si cette chambre te plaît, si tu crois pouvoir vivre avec les hôtes de céans, alors appelle cette chambre tienne. Ma bonne amie, viens chez nous, viens j'entends le pas éloigné de L... Il entre, je ferai semblant de ne pas m'en apercevoir. Il ne faut pas gêner les hommes et leur laisser croire qu'on prête l'oreille à leurs pas... Oui... tousses... prends-moi dans tes bras, je ne bougerai pas, je ne lâcherai pas la plume. Il ne faut pas toujours céder, il ne faut pas gêner...

(L... ÉCRIT)

sa femme, c'est pourquoi je veux que Julie me cède la plume, et qu'assise sur mon genou, elle me voie écrire. C'est ce qui lui donne le plus de dépit.

Viens, Béata, viens chez nous ! Nous t'attendons les bras ouverts ; tu te trouveras bien ici, et tu verras comme je tiens Julie en bride. Pour t'en donner une preuve, il ne lui sera pas permis, malgré toute son ardeur, d'écrire un mot de plus aujourd'hui.

Je *veux* écri....

» 14 août 1830.

Je pleure, je ris, je suis hors de moi ! — cependant il faut que j'écrive. Sais-tu qui est ici ? qui vient d'arriver ? devine, devine, hélas ! je n'ai pas le loisir de te laisser deviner. Émilie est ici, ma sœur, Émilie ! Émilie la bonne, Émilie la joyeuse, Émilie la jolie, l'heureuse Émilie ! Algernon est ici, et le petit Algernon le plus beau garçon du monde. Maman danse avec lui, papa danse avec lui, Émilie danse, L... danse. Attendez, attendez, je vais venir chanter, je ne puis écrire un mot de plus, aussi vrai que je m'appelle

JULIE.

» *P. S.* Chère Béata ! reviens près de nous, tu en es priée par la famille H... »

Aimable et heureuse famille, je te remercie ; mais Béata ne viendra pas. J'écirai demain cette réponse. Enfants innocents qui dormez autour de moi, je resterai près de vous, car je puis vous être utile. En renonçant à la joie, on se donne souvent une satisfaction plus élevée, celle de la *paix*. O puisse-je l'éprouver, tandis que la vague paisible et journalière de ma vie roule avec monotonie et me rapproche du rivage silencieux, et chaque jour sera béni !

Les brouillards de la nuit s'élèvent sur les prés, ils annoncent le matin et m'invitent au repos. Une vapeur fraîche s'élève aussi autour de la colline de ma vie ; quand elle sera plus rapprochée, j'écirai encore une fois, pour faire mes adieux à la famille H...

FIN.

- 1 On ne fait usage en Suède que de papier monnaie les plus petits billets sont de douze sous. La menue monnaie est en cuivre. (TRAD.)
- 2 En Suède ; le peuple soupe tous les soirs avec du gruau d'orge, bouilli dans l'eau pendant, trois heures. On le mange avec du lait froid. Les jours de tête, le riz remplace l'orge. (TRAD.)
- 3 On dîne en Suède à une heure on prend le café à trois heures et le thé à six on en offre à toutes les personnes qui viennent en visite. (TRAD.)
- 4 Dans le Nord comme en Allemagne, c'est un signe de mort prochaine quand on voit le double de sa personne. Cette superstition est fort répandue. (TRAD.)
- 5 On accorde ce titre aux femmes des colonels et de la noblesse. (TRAD.)
- 6 L'auteur fait ici allusion à un usage suédois, qui consiste à donner constamment aux personnes avec lesquelles on parle, ou dont on parle, le titre qui leur appartient. On ne dit qu'à ses inférieurs. (TRAD.)
- 7 Ce personnage existe réellement dans les ménages suédois un peu considérables. Le portrait tracé par mademoiselle Bremer, est d'une ressemblance parfaite. (TRAD.)
- 8 Les hommes ont l'habitude, en Suède, de prendre avant le dîner, un petit verre d'eau-de-vie avec une petite tartine de beurre. On dresse à cet effet, une table séparée dans un coin de la salle à manger. (TRAD.)
- 9 L'un des plus grands paysagistes suédois. (TRAD.)
- 10 L'une des plus belles de Stockholm. (TRAD.)
- 11 Elle remplace, en Suède, la fleur d'orange de rigueur pour les mariées françaises. (TRAD.)
- 12 Célèbre chansonnier populaire suédois. (TRAD.)
- 13 De Tegnér poète suédois moderne très célèbre. (TRAD.)
- 14 C'est la promenade, d'hiver surtout, à Stockholm. Celle rue est longue, droite, assez large. (TRAD.)
- 15 On lui doit le magnifique canal de Gotha, qui traverse toute la Suède, de Stockholm à Gothembourg ; (TRAD.)
- 16 Frithiof est le chef-d'œuvre du poète Tegnér et jouit d'une célébrité bien méritée. Voyez la traduction des œuvres de Tegnér dans la collection déjà citée. C'est la meilleure édition. (EDIT.)
- 17 Les Suédois, lorsqu'ils sont amis, se donnent le nom de *frère*. (TRAD.)
- 18 C'est une partie de l'Uplande. (TRAD.)
- 19 Décoration militaire suédoise. (TRAD.)

20 Je sais fort bien que je repousse, en ce moment, des monceaux d'or loin de moi. Je sais que ce petit roman aurait pu être raconté, conduit, d'une manière plus intéressante, plus animée ; que l'exorde et la péroraison pouvaient doubler le débit de mon livre. Mais il aurait fallu pour cela, plus de mots, par conséquent plus de lignes et de papier, et mon éditeur a une peur effroyable que mon volume, prenant trop d'épaisseur, on ne puisse le vendre pour trois francs. Je me suis donc appliquée à comprimer mon âme, à serrer mes lignes, afin que mon livre trouve accès dans le commerce de la librairie au prix fixé. Mon éditeur pense que le public suédois n'est pas très disposé à donner beaucoup d'argent, pour le récit des choses qu'il voit tous les jours. Je crois que mon éditeur a raison, que le public a raison, et que j'ai raison de faire comme ils le veulent. [Note de l'auteur.]

21 Célèbre romancier allemand. (TRAD.)

22 C'est une partie de la province de l'Uplande. (TRAD.)

23 En Suède, quand on s'est donné parole pour un mariage, le *promis* et la promise font échange de bagues ; elles sont fort larges. (TRAD.)

24 Environ vingt mille francs. (TRAD.)

25 Que le ciel me soit en aide ! Je viens de me rappeler que Baucis à l'arrivée de ses hôtes inattendus, courut, pour les régaler, après l'unique oie qu'elle possédait ! Et moi... j'ai invité des convives de haut rang, et ne puis leur offrir ni une oie, ni un veau, ni un dinde ! J'en perdrai les yeux de honte.

26 Vous voudrez bien vous rappeler, que la fortune ou l'élévation de la conseillère de ménage, a été préparée par une gelée au vin. Elle se croit donc obligée, par reconnaissance pour ce produit de la corne d'abondance, de la servir au dessert. (TRAD.)

LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Place de la Madeleine, 24

VOYAGES
EN
EUROPE ET EN ASIE

PAR
M. STANISLAS BELLANGER

Voyageur intrépide à l'âge où la jeunesse essuie encore la poussière des bancs, où elle fait l'école buissonnière, dans l'intérêt de son hygiène, et reçoit des *pensums*; M. Stanislas Bellanger a réuni ses impressions de voyage, ses observations, ses souvenirs, dans une série de volumes que nous nous proposons de publier successivement, mais dont nous pouvons, dès ce moment, annoncer les six premiers par livraisons de deux volumes.

LA EILWAGEN

Sous ce titre, il s'agit de la *France*, que notre voyageur traverse à grandes guides, du *duché de Bade*,

du *Wurtemberg*, de la *Bavière*, de l'*Autriche*, de la *Hongrie*, du *Bannat de Temeswar*, de la *Transylvanie*, des *Krappacks*.

Ces deux premiers volumes des voyages de M. Bellanger ont déjà paru sous le titre de : *Trois ans de promenade en Europe et en Asie*, — La première édition, rapidement enlevée, est aujourd'hui presque épuisée.

LE KÉROUTZA

Sous cet autre titre, nous parcourons la *Moldavie* et la *Valachie*, ces deux principautés danubiennes, si intéressantes par elles-mêmes, et si peu connues encore de nos jours..

L'ARGO

Enfin, sous celui-ci, nous pénétrons en *Servie*, nous descendons le cours du *Danube*, de *Belgrade* à *Galatz*, nous traversons la *Mer Noire*, et nous entrons en *Crimée*.

EN VENTE

LE KÉROUTZA

VOYAGE EN MOLDO-VALACHIE

PAR STANISLAS BELLANGER

2 vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Nous annonçons dès aujourd'hui le *Voyage en Moldo-Valachie*, sous le nom de KÉROUTZA, qui est celui d'un traîneau fort en usage dans ces deux principautés. — L'ARGO, puis la EILWAGEN viendront ensuite.

M. Stanislas Bellanger, auteur de la *TOURAINNE ancienne et moderne* et membre de plusieurs sociétés littéraires et savantes, a conquis par des travaux d'un autre ordre l'estime et les faveurs du public. Nous n'insisterons donc point sur les qualités qui le distinguent et le recommandent à l'attention de nos lecteurs. Un des grands défauts des écrivains de notre époque, c'est de trop sacrifier à leur amour-propre, c'est de mal comprendre les besoins du jour, c'est, en un mot, de ne pas savoir se rendre suffisamment

attrayants. M. Stanislas Bellanger, à notre avis, est du nombre de ceux qui ont le mieux aperçu l'écueil, qui l'ont le plus habilement esquivé en prenant la plume. Tour à tour historien, chroniqueur, légendaire et peintre de mœurs, il est demeuré *touriste*. Il rend l'histoire agréable en la dégageant des aspérités qui l'enveloppent ; la chronique captivante, par le mouvement dramatique qu'il lui imprime ; la légende pleine de charme, par la poésie dont il l'orne ; les peintures de mœurs amusantes, par le *vis comica*, l'*humour*, la verve et l'entrain qu'il répand dessus à pleines mains. Il sait tout à la fois amuser et instruire, être exact dans ses tableaux, scrupuleux même dans ses investigations, ses récits ; il sait, enfin, suivant le précepte de Boileau, *passer du grave au doux, du plaisant au sévère*, et allier de la sorte l'*utile dulci* que nous recommande Horace, tout en laissant la *folle du logis* se livrer aux caprices de ses inspirations. Aussi ne doutons-nous point du succès réservé aux nouvelles productions que nous lui devons ; il en a fait les délassements d'une existence vouée désormais à de sérieux travaux, et a prouvé une fois de plus, avec de grands maîtres, qu'on peut être en même temps homme du monde, économiste et penseur.

ON TROUVE A LA MEME LIBRAIRIE :

Ouvrages traduits du suédois par M^{lle} B. DU PUGET.

LES VOISINS, par M^{lle} BREMER.

Cette traduction du roman de M^{lle} Bremer est la seule jusqu'ici faite sur le texte suédois ; par conséquent la seule qui rende le style et la pensée réels de l'auteur.

LES COUSINS, par M^{me} la baronne de KNORRING.

HISTOIRE DE GUSTAF ADOLPHE, de ANDRÉ FRYXELF,
2 vol. in-8°. Prix 15 francs.

LES EDDAS, traduites de l'ancien idiome scandinave, 1 vol. in-8°. Prix : 7 francs.

ŒUVRES D'ISAIE TEGNÉR. — Axel. — Frithiol. — La première communion. — Poésies diverses. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

POÉSIES DES BARDES, Légendes, Ballades, Chants populaires de l'**IRLANDE**, précédés d'un Essai sur ses antiquités et sa littérature, par M. O'SULLIVAN, 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Tableaux de la vie privée. La Famille H.... par Mlle Frédérica Bremer, traduit du suédois par Mlle R. Du Puget,...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5619982g>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr